

**BULLETIN
DES AMIS
D'ANDRÉ GIDE**

**N° 51
JUILLET 1981**

VOL. IX -- XIV^e ANNÉE

BULLETIN DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

QUATORZIÈME ANNÉE — VOL. IX — N° 51

JUILLET 1981

	Gide et Mac Avoy.	275
PIERRE PETIT	Tuberculose et sensibilité chez Gide et Camus.	279
ALBERT W. GRESHALL	Analyse rhétorique d'un discours gidien féministe : <i>L'École des Femmes, Robert, Geneviève</i>	292
CLAUDE FOU CART	De Gide, de Hesse, et surtout de Hans Prinzhorn (fin).	319
ANNE POÏLO	Marcel Arland : la grâce de ses paysages.	341
	Chronique bibliographique.	363
	Dixième Assemblée générale de l'Association des Amis d'André Gide.	374
ANNE-MARIE DROUIN	Le Désert.	381
	Varia.	389
	Nouveaux Membres de l'AAAG.	396
	Librairie.	398
	Avis.	403
	Abonnements et cotisations 1981.	404

***** REVUE TRIMESTRIELLE FONDÉE EN 1968 ET PUBLIÉE PAR *****
***** LE CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES DE L'UNIVERSITÉ LYON II *****
***** AVEC LE CONCOURS DU CENTRE NATIONAL DES LETTRES *****



Mrs. Avooy
15

GIDE ET MAC AVOY

Les Éditions de Nesle ont réalisé en 1979 un beau livre consacré au peintre Mac Avoy ¹, dont nous souhaitons que nos lecteurs connaissent au moins les quelques pages (pp. 50-5) où les souvenirs de l'artiste sur ses rencontres avec André Gide sont illustrées par sept des portraits qu'il fit de celui-ci, entre 1948 et 1951.

Né le 25 janvier 1905 à Bordeaux — descendant par son père d'une vieille famille irlandaise émigrée en France pour rester fidèle à sa foi catholique, et, par sa mère, d'une vieille famille cévenole émigrée en Angleterre pour rester fidèle à sa foi protestante : on devine combien cette ascendance « en dialogue » a dû plaire à Gide ! —, Georges Édouard Mac Avoy fut d'abord élevé en Suisse, puis hésita un temps entre le théâtre et la peinture. Cette dernière vocation l'emporta et, à dix-huit ans, il entra dans l'atelier de Paul-Albert Laurens à l'Académie Julian ; il s'y lia avec Bazaine et fréquentant chez les Félix Vallotton, avec Bonnard et Vuillard qui l'encouragèrent dans ses premiers travaux, des natures mortes et des paysages. Mais — nostalgie du « personnage » enracinée dans sa passion du théâtre ? — Mac Avoy se consacra bientôt exclusivement au portrait ; vers 1936, Édouard Herriot écrivait à son propos dans *L'Excelsior* : « Notre époque a trouvé son Philippe de Champagne »... A côté de quelques paysages urbains (Auxerre, Rouen, Paris), ce sont donc presque uniquement des portraits que reproduisent les quelque 135 illustrations du livre-album des Éditions de Nesle : Tristan Bernard, Somerset Maugham, Arthur Honegger, Arthur Rubinstein, Montherlant, les Jouhandeau, Mauriac, Paul Fort, Nathalie Barney, Ionesco, Louise de Vilmorin, Michel Tournier, Picasso, Chagall, Dali, Cocteau, Romaine Brooks, Jean XXIII, De Gaulle, Kennedy, Maurice Béjart, etc...

¹ *Mac Avoy*, préface de Michel Tournier, texte de Rodolphe Pailliez. Paris : Éditions de Nesle, coll. « Figures de notre temps », 1979 (ach. d'impr. en Italie en octobre 1979). Un vol. relié toile verte sous jaquette illustrée, 28 x 25,5 cm, 204 pp. [Éditions de Nesle : 10, rue de Nesle, 75006 Paris].

Mac Avoy est incontestablement un des grands portraitistes de ce temps, très conscient des exigences propres de son art. *«Le portrait ne vaut rien, écrit Michel Tournier dans sa préface, s'il ne reflète que la grimace de l'instant. Cela, c'est tout au plus le domaine d'une certaine photographie, la moins intéressante, celle "prise sur le vif" comme on dit. Un visage doit d'abord être son propre passé par ses rides, ses cicatrices, son usure, l'assouvissement ou la frustration qu'il reflète. Là le portrait-histoire de Baudelaire trouve un autre sens, celui de l'histoire individuelle. Chaque visage est l'auto-biographie de celui qui le porte, comme chaque pierre nous raconte par les accidents de sa surface les chocs, les pressions et les frottements qu'elle a subis. Mais il y a aussi le reflet de l'avenir, cette mine d'or ouverte aux pieds du jeune homme, ce gouffre d'ombre béant devant le vieillard, un avenir qui s'inscrit sur un visage par sa naïve avidité ou par sa résignation sereine. [...] Mac Avoy me dit : "Avant de commencer mon tableau, il faut qu'à force d'esquisses j'aie appris mon modèle comme un acteur apprend un rôle. Quand je vous aurai au bout des doigts, je me mettrai sérieusement au travail." Un visage nouveau, ce serait donc pour lui comme une langue étrangère qu'il se devrait d'apprendre tout d'abord à parler dans toutes ses nuances pour pouvoir ensuite en écrire un poème.»*

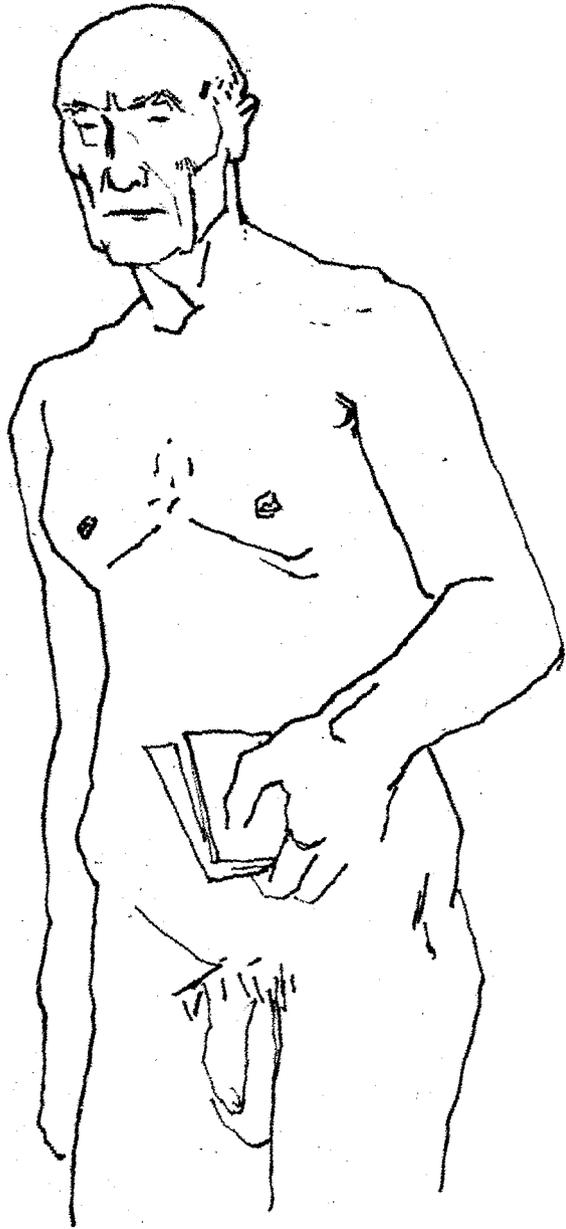
Couronné par un prix de l'Institut, par le second Prix Carnegie, par le Grand Prix des Peintres Témoins de leur Temps (en 1963), Mac Avoy a été nommé président du Salon d'Automne en 1967 et président du Comité de liaison des Syndicats et Associations d'arts graphiques et plastiques avec les Affaires Culturelles. Des œuvres de lui sont dans les collections de nombreux musées du monde entier. Rappelons que le *Portrait d'André Gide*, peint pendant le séjour de Gide à Vence en 1949 et qui appartient aujourd'hui au Musée national d'Art moderne, a figuré à l'exposition *André Gide* de la Bibliothèque Nationale en 1970.

Écoutons l'artiste raconter quelques-unes de ses rencontres avec Gide :

Cannes, 29 juin 1949.

Gide me convie à déjeuner demain, à la Colombe d'Or à midi...

Sur la terrasse aux colombes, déserte, je l'aperçois. Cet homme chancelant un peu, d'incertitude plus que de vieillesse, et qui n'est ni hors, ni dans la maison, indécis sur le seuil, c'est André Gide. Il porte un très étonnant vieux chapeau pointu couleur de mastic, une épaisse chemise rouge, d'un rouge grave, et un veston jeté sur les épaules, manches ballantes, qui glisse sans cesse et que Gide, tant bien que mal, sans cesse rétablit. Il erre, en marge. La gêne qu'il crée n'est autre que la gêne qu'il éprouve. Le regard a comme un envers et un endroit : terne, voilé, tourné vers l'intérieur ; sombre quand il scrute et ap-



puie. Les épaules tombent. Le geste est retenu. On pense à un violoniste qui joue un peu court et n'utilise jamais la longueur entière de l'archet. Cette retenue n'est pas celle de la timidité, mais la réticence du scrupule.

Août 1949.

«Je suis tout obédience», me dit Gide lors de la première séance de pose. «Mais si je puis émettre un souhait, je vous demanderais, cher Mac Avoy, je vous demanderais de manière pressante de faire en sorte que je demeure irrésolu. C'est ce que j'ai d'indécis qui est le meilleur de moi-même...».

Les séances ont lieu à Juan-les-Pins, où Gide habite une villa louée, d'une laideur extraordinaire.

A Tourrettes-sur-Loup, où je remonte vers 17 heures, il n'est pas rare que la demoiselle des postes me hèle : «Un message de Monsieur Gide». J'ai conservé l'un d'eux : «André Gide fait dire à son portraitiste que la diagonale du bras droit, si nécessaire à l'expression d'une fatigue qu'hélas il ne peut plus dissimuler, est, dans l'état actuel du projet, prolongée par l'oblique du dossier de la chaise. Cela ne rend-il pas cette diagonale ostentatoire ? Et ne convient-il pas de briser ces deux directions ?...». De tout autre que Gide, eussé-je accepté une aussi directe intrusion dans mon travail ? De même, quand Gide me disait : «Cette ride, cher ami, que vous voyez ici dévaler de ma narine, dut apparaître sur mon visage aux environs de 1904. Celle-ci, plus tardive, date de 1909 ou 1910. Peut-être ce renseignement vous incitera-t-il à donner une prééminence légère de l'une sur l'autre ?». Cette minutie dans l'intérêt porté à sa propre personne, faut-il l'interpréter comme un complaisant égocentrisme ? J'y vois plutôt le scrupuleux désir de laisser de lui une image exactement conforme à la vérité.

Aussi Gide m'a-t-il gratifié du plus grand témoignage de satisfaction quand, devant la version définitive de son portrait — après quatre autres qui témoignent de mon angoisse —, il m'a dit : «Je l'habite. Je le remplis entièrement.»

Page 274

André Gide sur son lit de mort (dessin)

Page 277

André Gide nu, 1949 (dessin)

Page 318

Portrait d'André Gide, 1949 (huile)

Page 340

André Gide, 1949 (dessin)

Page 362

Portrait d'André Gide, 1949 (huile, Musée national d'Art moderne)

TUBERCULOSE ET SENSIBILITÉ CHEZ GIDE ET CAMUS

par
PIERRE PETIT

Les tuberculoses qui ont frappé Gide et Camus ne semblent avoir guère retenu l'attention des spécialistes. Pourtant, ce que biographes et critiques font souvent mine de considérer comme un *incident* de parcours, somme toute, assez mineur dans la vie des deux écrivains, a été ressenti par eux, en réalité, comme un véritable *accident*.

Nous voudrions donc essayer ici de construire, à partir des données biographiques et littéraires, une sorte de dossier médical des tuberculoses de Gide et de Camus ; puis tenter d'en dégager ce que cet accident a pu comporter, pour chacun, de psychologiquement traumatisant et quelles ont pu être les implications esthétiques de la maladie sur les œuvres qui lui sont rattachées.¹

*

Gide a presque vingt-quatre ans quand se manifestent, en octobre 1893, les premiers signes de sa tuberculose. Il est en route vers l'Afrique du Nord et fait un arrêt à Toulon : « Je pris froid, et, dès avant de quitter la France, commençai d'aller moins bien [...]. J'avais toujours été délicat ; au conseil de revision, deux ans de suite ajourné, réformé définitivement au troisième : "tuberculose", disait la feuille, et je ne sais si j'avais été plus réjoui de la dispense qu'effrayé par cette déclaration. De plus je savais que mon père, déjà... » (*Si le grain ne meurt*).²

¹ Sauf indication particulière, les références renvoient pour les œuvres de Gide aux volumes de la « Bibliothèque de la Pléiade » (Ed. Gallimard) : II, *Journal 1939-1949 — Souvenirs*, et III, *Romans, récits et sotties, œuvres lyriques* ; pour celles de Camus, au volume de la même collection intitulé *Essais*.

² II, pp. 552-3.

Son père, en effet, était mort, en 1880, d'une tuberculose intestinale consécutive, probablement, à une tuberculose pulmonaire non détectée. Gide lui-même était d'une santé fragile, physiquement maigre, sujet à des refroidissements et à des accidents bronchiques fréquents, anxieux à l'excès et affecté de troubles nerveux depuis son enfance. On peut donc avancer, sans trop de risques d'erreur, que la tuberculose d'André Gide est un «héritage» familial et qu'elle s'installe sur un terrain propice à un moment — vers la fin de l'adolescence — où l'organisme est physiquement et nerveusement affaibli.

Annoncée par une «sorte de rhume sournois» (*Si le grain ne meurt*)¹, elle se manifeste avec tous les signes cliniques habituels : le texte de *L'Immoraliste* (qui date de 1902, mais que Gide prépare au moins depuis son voyage en Afrique du Nord) évoque avec beaucoup de détails les signes cliniques de la tuberculose pulmonaire que reprendra, en 1920, *Si le grain ne meurt*, avec d'autres précisions encore. On peut même se demander si Gide n'a pas lu, comme Michel dans *L'Immoraliste*², des ouvrages médicaux spécialisés tels que le *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales* de Dechambre, qui faisait autorité pour tout ce qui est de l'analyse extérieure de la maladie. On y lit, à propos du déclenchement de la phtisie latente :

L'hémoptysie débute en général brusquement [...] ; parfois elle est provoquée par un effort insignifiant, par un bain, par une marche forcée, par une chaleur exagérée, etc... Le malade sent une titillation dans le larynx, il tousse et rejette immédiatement 50, 100 et jusqu'à 1000 grammes d'un sang rutilant, clair, spumeux et liquide.³

C'est le schéma que l'on retrouve dans *L'Immoraliste* : l'hémoptysie est déclenchée par la fatigue d'un voyage en diligence : «Je toussais et sentais au haut de la poitrine un trouble étrange»⁴ ; «Cependant je ne toussais plus, non ; je crachais [. . .]. Mon mouchoir fut vite hors d'usage. Déjà j'en avais plein les doigts [...]. Les crachats que je ne retins plus vinrent avec plus d'abondance [...]. Soudain je me sentis très faible ; tout se mit à tourner et je crus que j'allais me trouver mal».⁵ Vertige qui signale que le malade a perdu beaucoup de sang. En effet, quelques lignes plus bas, Gide ajoute : «quand je sortis mon mouchoir, je vis avec stupeur qu'il était plein de sang [...]. J'en étais tout taché ; j'en voyais partout à présent ; mes doigts surtout...».⁶ Lors d'une nouvelle hémoptysie, Michel nous apprend qu'il s'agit bien du type de sang habituel à une première crise : «ce n'était plus du sang clair, comme lors des premiers crachements...».⁷

1 II, p. 553.

2 III, p. 383.

3 1887, vol. 24, p. 713.

4 III, pp. 376-7.

5 III, p. 378.

6 *Ibid.*

7 III, p. 383.

En ce qui concerne *Si le grain ne meurt*, la relation est nettement moins dramatisée que dans la version romancée ; elle est ramenée à la juste mesure de l'atteinte subie réellement par l'écrivain ; on y trouve en effet :

— *la fatigue excessive* : « Mal remis de mon indisposition de Toulon, la fatigue [...] avait entretenu mon malaise »¹ ; « je fis les cent pas quelque temps, il me semblait que j'étais mort, que je flottais sans plus de poids ni de substance, un rêve, un souvenir [...], j'allais me résorber dans l'air nocturne »² ;

— *l'essoufflement et l'oppression pectorale* : « je respirais si péniblement et commençais de me sentir si gêné »³ ; « cet "éventail du cœur", comme Athman appelait les poumons, rechignait au service, et je ne respirais qu'à grands efforts »⁴ ; « j'avais fait venir d'Alger un assez bon piano, mais m'essoufflais à remonter la moindre gamme »⁵ ;

— *l'extrême sensibilité au chaud et au froid* : « Sans cesse je devais prendre des précautions, m'inquiéter si je n'étais pas trop couvert, ou trop peu »⁶ ; « souffrant incessamment du froid, du chaud... »⁷ ;

— *les sueurs et les fièvres* : « je transpirai si abondamment que les draps de la couchette me collaient au corps »⁸ ; « chaque soir et chaque matin j'étais pris d'un accès de fièvre ».⁹

Cette dernière citation mérite attention. Il n'y a, bien sûr, aucun doute que Gide a été victime d'un accès de tuberculose, mais le doute subsiste quant à la phase de guérison de la maladie (comme l'avait déjà diagnostiqué le Professeur Jean Delay) ; s'il y a eu des lésions au niveau des poumons — ce que semble prouver l'hémoptysie —, elles sont dominées par une congestion pulmonaire qui est elle-même compliquée de troubles nerveux. Et c'est vraisemblablement la congestion qui provoque cet « accès de fièvre » *du matin*, inhabituel chez le tuberculeux.

Le traitement que lui administrera le médecin de Biskra est en effet destiné à arrêter la congestion, et non pas à combattre une tuberculose en voie de régression : « Paul avait été chercher le docteur D., qui apporta son thermocautère et commença de s'en servir aussitôt ; puis revint de deux en deux jours. A ce régime de pointes de feu, qu'on arrosait de térébenthine, alternativement sur la poitrine et sur le dos, la congestion, au bout d'un demi-mois, consentit à se localiser... ».¹⁰

Par la suite, vers la fin de la convalescence, le docteur Andreae, spécialiste

1 II, p. 556.

2 II, p. 558.

3 II, p. 559.

4 II, p. 563.

5 *Ibid.*

6 II, p. 556.

7 II, p. 571.

8 II, p. 554.

9 II, p. 563.

10 *Ibid.*

que Gide est allé consulter à Genève, lui confirmera que sa maladie est, en grande partie, d'origine nerveuse.¹ Le traitement à base d'hydrothérapie qu'il fera suivre à son patient rétablira Gide, montrant par là même que l'attaque de tuberculose avait été plutôt mineure. D'ailleurs, les séquelles ne seront pas graves : l'écrivain conservera une grande fragilité pulmonaire et bronchique, ainsi que sa sensibilité au froid ; mais la tuberculose, elle, ne récidivera pas.

Quant à la tuberculose de Camus, elle est très différente de celle de Gide.

Camus a toujours été terriblement avare de renseignements sur sa vie privée ; par conséquent, on sait assez peu de choses sur sa jeunesse. La date même de sa première attaque de tuberculose a longtemps fait l'objet de controverses : son frère Lucien prétendait qu'il avait été terrassé en mai 1930 ; lui-même parlait du mois de décembre.²

Herbert R. Lottman, pour sa biographie de Camus parue en 1978, a découvert un document qui date avec assez de précision l'attaque de tuberculose subie par l'écrivain : *Le Rua*, petit journal hebdomadaire du Racing Universitaire Algérois, fait mention, le 20 janvier 1931, de la maladie de Camus en ces termes : «Souhaitons un prompt rétablissement à nos camarades Camus et Purchet, malades tous deux, mais heureusement en voie de guérison.»³ Ainsi on peut donc situer à décembre 1930 ou au début de janvier 1931 l'attaque du jeune Camus.

On s'est parfois plu à présenter ce jeune homme (à la fin de l'année 1930, Camus a dix-sept ans, et se trouve en classe de philosophie au Lycée d'Alger) comme un formidable athlète pratiquant la natation et le football ; il décrit lui-même ainsi sa journée de lycéen, à Carl Viggiani qui lui avait demandé de répondre par écrit à un questionnaire sur sa biographie : «Douze heures de lycée, le sport (football et natation) le jeudi et le dimanche».⁴ Mais rien ne permet d'affirmer qu'il ait eu une carrure athlétique : à notre connaissance, il ne l'a personnellement jamais dit, et cela rendrait moins probable — quoique ce ne soit pas du tout impossible — une attaque de tuberculose aussi soudaine.

¹ II, p. 573.

² Carl A. Viggiani, «Notes pour le futur biographe d'Albert Camus», *Revue des Lettres Modernes*, n° 170-174, 1968, *Albert Camus 1*, pp. 200-18, question-réponse n° 54, p. 209.

³ Texte communiqué très aimablement par Herbert R. Lottman.

⁴ *Op. cit.*, réponse n° 63, p. 210.

D'ailleurs, la photographie ¹ que nous avons de Camus en 1927, comme gardien de buts accroupi au premier rang de son équipe, ne nous donne pas l'impression qu'il s'agit là d'un athlète : c'est plutôt la passion qu'il portait eu football qui a faussé la vision des biographes et des critiques, au point de faire croire à un sportif solidement bâti.

Disons, pour remettre les choses à leur juste place, qu'il était assez fort pour son âge, mais un peu chétif par rapport aux grands de l'équipe ; et c'est d'ailleurs probablement en raison de ce handicap qu'il avait été relégué au poste de gardien de buts.

Le milieu dans lequel il vit, en dehors du lycée, a beaucoup contribué à l'installation de la maladie : à Alger, il habite avec sa mère et sa grand'mère maternelle un quartier très pauvre — Belcourt — dans des conditions très précaires ; ils vivaient, selon lui, « dans la gêne » et « manquaient de presque tout ». ²

Dans ses premiers textes publiés, Camus essaie de dissimuler les conditions réelles dans lesquelles il a dû vivre ; mais, sous le couvert de la narration romancée, dans un des textes de *L'Envers et l'endroit* rédigé entre 1935 et 1936, il évoque son enfance sur un ton bien plus dramatique : « Je pense à un enfant qui vécut dans un quartier pauvre. Ce quartier, cette maison ! Il n'y avait qu'un étage et les escaliers n'étaient pas éclairés [...]. Ses jambes conservent en elles la mesure exacte de la hauteur des marches. Sa main, l'horreur instinctive, jamais vaincue, de la rampe d'escalier. Et c'était à cause des cafards. » ³ D'autre part, dans un manuscrit destiné à *La Mort heureuse*, qui a été rédigé entre 1936 et 1938, il parle, à nouveau sous une forme romancée, de son « retour à la maison, dans une atmosphère sale et pauvre, repoussante ». ⁴

Ce n'est que dix ans plus tard qu'il remplacera le mot « pauvreté » par le seul terme qui convienne vraiment : *la misère*. Dans un article de *Caliban*, il répond à Emmanuel d'Astier de la Vigerie de la manière suivante : « je n'ai pas appris la liberté dans Marx. Il est vrai : je l'ai apprise dans la misère. Mais la plupart d'entre vous ne savent pas ce que ce mot veut dire. Et je parle justement au nom de ceux qui ont partagé cette misère avec moi »... ⁵ Puis, dans

¹ Cf. Morvan Lebesque, *Camus par lui-même*, Ed. du Seuil, 1963, p. 17.

² « Préface » (écrite en 1954) de *L'Envers et l'endroit*, p. 6.

³ « Entre oui et non », p. 24.

⁴ *La Mort heureuse*, éd. Sarocchi, *Cahiers Albert Camus 1*, Gallimard, 1971, note p. 219.

⁵ *Actuelles I*, « Deux réponses à Emmanuel d'Astier de la Vigerie », p. 357, repris de *Caliban*, n° 16, 1948.

la préface de *L'Envers et l'endroit* : « je fus placé à mi-distance de la misère et du soleil. La misère m'empêcha de croire que tout est bien sous le soleil et dans l'histoire ; le soleil m'apprit que l'histoire n'est pas tout ». ¹

En dehors de la maison, Camus n'était pas mieux favorisé, comme le montre sa lettre du 30 octobre 1953 à René Char : « J'ai grandi dans les rues poussiéreuses, sur les plages sales. Nous nagions et, un peu plus loin, c'était la mer pure ».

Il faut avouer que ce n'est tout de même pas le milieu idéal pour un adolescent, d'autant plus qu'il est soit livré à lui-même, soit durement traité par sa grand'mère ; voici ce qu'il répond à Viggiani sur ce dernier point :

« Votre mère faisait des ménages. Qui s'occupait de vous pendant la journée ?

« — Ma grand'mère. Et rudement [...]. La vie était dure, ma mère fatiguée [...]. Ma grand'mère m'élevait assez brutalement. » ²

Il précise, toujours sous le camouflage de l'essai romanesque, la méthode employée par cette femme énergique : « Celle-ci fait l'éducation des enfants avec une cravache. Quand elle frappe trop fort, sa fille lui dit : "Ne frappe pas sur la tête". Parce que ce sont ses enfants, elle les aime bien. » ³

Ainsi, fragilité physique, conditions hygiéniques douteuses, éducation dure sont autant d'éléments qui prédisposent l'adolescent Camus à l'infection tuberculeuse, ou du moins qui lui préparent le terrain.

Comme c'est souvent le cas chez les adolescents, la maladie est directement déclenchée par un surmenage intellectuel (Camus prépare son second baccalauréat) et physique (il se passionne pour le sport), ainsi que, à un moindre degré, par un ensoleillement immodéré. Camus reconnaît ces causes dans sa déclaration écrite à Viggiani : « Excès de sport. Fatigue. Excès d'exposition au soleil. Hémoptysies. » ⁴

Le professeur Jacques Delarue, dans son petit ouvrage sur *La Tuberculose*, écrit à ce propos : « On imagine aisément, par exemple, qu'un adolescent en pleine puberté, en pleine croissance, surmené par la préparation de difficiles examens, pauvre par surcroît et sous-alimenté de ce fait, pourra être une proie facile pour la maladie. » ⁵

A qui d'autre mieux qu'au jeune Camus une telle description pourrait-elle s'appliquer ?

¹ *Loc. cit.*, p. 6.

² *Op. cit.*, questions-réponses n° 13, p. 204, et n° 32, p. 206.

³ *L'Envers et l'endroit*, « Entre oui et non », p. 25.

⁴ *Op. cit.*, réponse n° 53, p. 209.

⁵ P.U.F., coll. « Que sais-je ? », n° 15, 10^e édition, 1972, p. 92.

Le déclenchement de sa tuberculose, lui, est bien connu : on sait ¹ que, pendant l'été précédent, Camus toussait beaucoup et qu'au début de l'hiver il avait craché du sang ; en rentrant d'un match de football, baigné de sueur, il prend froid et doit s'aliter. Déchirure pulmonaire ? On n'en est pas certain. Il n'en reste pas moins que l'atteinte est très sérieuse : en tous cas, beaucoup plus grave que celle de Gide. A nouveau, le texte confié à Viggiani est clair :

« Avez-vous craint ou vous a-t-on dit que vous alliez peut-être mourir ?

« — Je l'ai craint. Et après de très nombreuses hémoptysies je l'ai lu sur le visage du médecin.

« — Avez-vous été hospitalisé ?

« — Oui, pour le traitement (pneumothorax). » ²

L'utilisation du pneumothorax atteste la sévérité des lésions pulmonaires : l'opération consiste à introduire, à l'aide d'une aiguille, de l'air entre les deux feuillets de la plèvre pour mettre le poumon au repos et permettre ainsi la cicatrisation des cavernes. « Pneumothorax » signifie « présence de cavernes » ; et une caverne, si elle n'est pas soignée efficacement, entraîne la mort, d'habitude, dans un délai de dix-huit à vingt-quatre mois.

Malgré les soins qu'il recevra, Camus ne sera jamais guéri : il fera même plusieurs rechutes avec hémoptysies — la plus sévère au début de 1942 — et souffrira presque en permanence des poumons. Aussi est-ce en toute connaissance de cause qu'il emprunte à sa maladie l'image frappante d'une lettre adressée, en octobre 1955, au militant socialiste algérien Aziz Kessous : « Vous me croyez sans peine qi je vous dis que j'ai mal à l'Algérie, en ce moment, comme d'autres ont mal aux poumons ». ³

Faut-il évoquer ici des causes d'ordre psychologique qui auraient contribué au déclenchement de la tuberculose chez ces deux écrivains ? Les récentes études réalisées par Wittkower et Kissen en Grande-Bretagne nous inciteraient à regarder aussi dans cette direction : par exemple, sur un échantillon type de malades, à peu près deux tiers des patients examinés par Kissen en 1958 et qui avaient eu des troubles de l'émotivité ont développé une tuberculose ; alors que chez ceux qui n'avaient pas eu de tels troubles, seulement un quart ont contracté la maladie. Plus significatif encore : Kissen a trouvé les mêmes proportions chez les patients victimes de rechutes de tuberculose. Il a pu établir que le facteur émotif qui a précipité le déclenchement de la tuberculose était en général « une rupture des liens amoureux » ou une perte des liens af-

¹ Cf. Herbert R. Lottman, *Albert Camus*, Ed. du Seuil, 1978, p. 55.

² *Op. cit.*, questions-réponses nos 55 et 56, p. 209.

³ Cité par Jean-Marie Borzeix, « Camus maudit et plébiscité », *Les Nouvelles littéraires*, 30 mars 1978, p. 3.

fectifs chez ceux des patients qui ont un gros besoin d'affection.¹

Connaissant la précarité (apparente, il est vrai) du lien affectif qui existait dans son adolescence entre Camus, d'un côté, et sa mère («impénétrable et silencieuse comme la mer», selon l'excellente expression de Morvan Lebesque²) et sa grand'mère, de l'autre, on pourrait se demander si le «facteur émotionnel» dont parle Kissen ne serait pas applicable à la tuberculose du jeune homme. Par ailleurs, il ne nous semble pas exclu que, chez Gide également — grand nerveux, grand émotif —, l'impossibilité de convaincre Madeleine de l'épouser et le départ pour l'Afrique du Nord aient joué, dans le surragement de sa tuberculose, ce rôle de «rupture des liens amoureux».

*

La réaction des deux écrivains devant la maladie est, au départ, différente, en raison de la sévérité supposée de la tuberculose, de l'écart d'âge et de la personnalité déjà bien assise chez l'un alors qu'elle est encore adolescente chez l'autre.

Gide sait, d'après le diagnostic du médecin de Sousse, que son état est «assez grave»³, et il n'ignore pas qu'en cette fin du XIX^e siècle seul un quart des tuberculeux a une chance d'échapper à la mort. Pourtant il accepte le verdict avec un certain détachement : «Je ne me souviens pas d'en avoir été très affecté ; soit que la mort ne m'effrayât pas beaucoup en ce temps, soit que l'idée de la mort ne se présentât pas à moi de manière urgente et précise, soit enfin que mon état d'abrutissement empêchât les réactions vives».⁴ A quoi il faut ajouter l'éducation chrétienne qu'il a reçue, et qui tend à dédramatiser la mort.

L'attitude du jeune Camus est tout autre : il est vrai qu'il n'a pas, pour le soutenir dans cette épreuve, de croyance religieuse bien définie. Le traitement de la tuberculose a fait des progrès depuis l'époque de Gide, mais, en 1931, les antibiotiques ne sont toujours pas disponibles : la moitié des tuberculeux est encore condamnée. Cela explique le traumatisme psychologique dont est marqué Camus à l'annonce du diagnostic. Devant la mort, il réagit par la peur et l'horreur : dans un de ses premiers textes, *Intuitions*, écrit en 1932, il fait dire au personnage du fou : «J'ai peur de la mort. Elle m'aveugle».⁵

¹ W. Pagel, *Pulmonary Tuberculosis*, 4th ed., 1964, pp. 238-9. V. aussi D.A. Kissen, *Emotional Factors in Pulmonary Tuberculosis*, 1958, Tavistock Publications, Londres.

² *Op. cit.*, p. 16.

³ II, p. 559 (*Si le grain ne meurt*).

⁴ *Ibid.*

Sa pénible expérience de la tuberculose est relatée en grand détail dans le dernier chapitre de son roman posthume (publié seulement en 1971), *La Mort beureuse* : les critiques ont vu dans ce texte le récit d'une crise fatale de pleurésie ; en réalité, il s'agit plutôt de la phase terminale d'une pleuro-pneumonie ayant pour cause une tuberculose (ou encore une pleurésie tuberculeuse) car, à l'époque, toute pleurésie est d'origine tuberculeuse. Dans ce texte, rédigé entre 1936 et 1938, le personnage de Mersault, qui est sans aucun doute le porte-parole de l'auteur, parle de sa «terreur de la mort» et, plus loin, de sa «peur de mourir». ¹ A peu près à la même époque, dans un passage de *Noces*, qui est une méditation sur la mort, Camus monte même d'un degré dans le choix de son vocabulaire : «toute mon horreur de mourir tient de ma jalousie de vivre». ²

Détachement chez l'un, peur chez l'autre, Gide et Camus se rejoignent cependant dans la manière dont ils résolvent le choc psychologique occasionné par leur confrontation avec la maladie et la mort : pour tous les deux il semble que la seule façon de se battre contre la maladie et, partant, de nier la mort, ce soit de vouer un véritable culte à la vie.

On trouve dans les textes des deux écrivains des expressions d'une similitude bien troublante :

«Et soudain me prit un désir, une envie, quelque chose de plus furieux, de plus impérieux que tout ce que j'avais ressenti jusqu'alors : vivre ! je veux vivre. Je veux vivre» (*L'Immoraliste*) ³ ; «Depuis ma résurrection, un ardent désir s'était emparé de moi, un forcené désir de vivre» (*Si le grain ne meurt*). ⁴

Et chez Camus : «la furieuse passion de vivre qui fait le sens de mes journées» (*Carnets*) ⁵, formule reprise dans *La Mort beureuse* ⁶).

S'agit-il ici d'une coïncidence d'expressions qui veulent traduire une expérience similaire ? Ou s'agit-il d'une réminiscence des lectures que Camus vient de faire de l'œuvre de Gide ? Il est difficile de se prononcer. Camus a découvert Gide en 1929 avec *Les Nourritures terrestres* ; mais cette première rencontre a été sans grand effet sur lui : «Ces invocations me parurent obscures. Je bronchai devant l'hymne aux biens naturels. A Alger, à seize ans, j'étais

⁵ «Écrits de jeunesse d'Albert Camus», *Cahiers Albert Camus* 2, 1973, «Souhait», p. 192.

¹ Respectivement pp. 197 et 200.

² «Le Vent à Djémila», p. 64.

³ III, p. 383.

⁴ II, p. 575.

⁵ 15 septembre 1937 (Gallimard, 1962, p. 76).

⁶ P. 125.

saturé de ces richesses ; j'en souhaitais d'autres, sans doute. Et puis, "Blida, petite rose...", je connaissais, hélas, Blida ! Je rendis le livre à mon oncle et lui dis qu'il m'avait, en effet, intéressé [...]. Le rendez-vous était manqué.»¹

Camus redécouvre Gide pendant sa maladie : «Un matin, je tombai enfin sur les *Traité*s de Gide. Deux jours après, je savais par cœur des passages entiers de *La Tentative amoureuse*».² Ses *Notes de lecture* montrent qu'en avril 1933 il a repris *Les Nourritures terrestres* («Je n'ose plus relire les *Nourritures* pour garder intact le souvenir de l'ivresse et de l'extase qu'elles m'ont procurées») ³ et qu'il a lu *Les Cahiers d'André Walter* et *Les Faux-Monnayeurs*.

Pourquoi *Les Nourritures terrestres* ont-elles si fortement fasciné Camus, et seulement lorsqu'il les lut pour la seconde fois ? C'est qu'entre les deux lectures il a subi l'épreuve de la tuberculose et qu'il va pouvoir s'identifier aux évocations de Gide : il retrouve dans le lyrisme de cet ouvrage le frémissement de la fièvre qu'il a trop bien connue durant sa maladie, et qui continue de l'affecter.

Les Nourritures terrestres, rédigées dès 1894, c'est-à-dire pendant la convalescence de Gide, portent la marque de la tuberculose récente de l'auteur : les fièvres (et les brûlures), encore plus les soifs (ainsi que les désirs d'eau ou de fraîcheur), les sueurs, les transpirations, les frissons y forment un réseau d'images particulièrement dense et en jalonnent les pages avec profusion. Dans sa préface à l'édition de 1927, Gide précise que *Les Nourritures terrestres* sont le livre «sinon d'un malade, du moins d'un convalescent, d'un guéri — de quelqu'un qui a été malade».⁴

Or, justement, cet état de fièvre, caractéristique du tuberculeux, explique une partie de l'imagerie des textes de Gide et de Camus qui ont été rédigés pendant les périodes où tous deux sont atteints de tuberculose.

Comme nous le signalions plus haut, Gide souligne, dans son autobiographie, l'importance qu'il attache à la fébrilité : «des symptômes dont il me souvient, il ressort pour moi que chaque soir et chaque matin j'étais pris d'un accès de fièvre».⁵ Camus, lui aussi, évoquant ses souvenirs de *L'Hôpital du quartier pauvre* — celui où il avait été traité —, reste frappé de ce que l'obsession des malades tournât autour de leur température : «L'un n'avait que 38°

¹ *Essais critiques*, «Rencontres avec André Gide», p. 1117.

² *Ibid.*, p. 1118.

³ «Écrits de jeunesse d'Albert Camus», *Cahiers Albert Camus* 2, p. 206.

⁴ III, p. 249.

⁵ II, p. 563 (*Si le grain ne meurt*).

le soir au lieu de 38° 5.»¹

Cette fièvre modérée est en général très bien tolérée par le malade, qui a tendance à la ressentir non pas comme une souffrance, mais comme une expérience nouvelle. On sait aujourd'hui que la montée de cette fièvre provoque chez les malades, sous l'effet du repos forcé qui incline à l'introspection et à la concentration sur le moi, une intensification des sensations aboutissant dans certains cas à une hypersensibilité.

Michel, en effet, dans *L'Immoraliste*, parle de son «hyperesthésie»², et Gide, dans *Le Renoncement au voyage*, à propos de son séjour en Afrique du Nord, note l'importance de ce lien entre la maladie et la sensibilité : «Là-bas, j'eus la chance de tomber malade [...]. Il me semble qu'un organisme débile soit, pour l'accueil des sensations, plus poreux, plus transparent, plus tendre, d'une réceptivité plus parfaite».³ On retrouve plusieurs fois dans *Les Nourritures terrestres* ce même type de notation, qu'elle soit associée à la maladie («J'étais malade [...], mon corps [...] devenait poreux comme un sucre»)⁴ ou plus directement à la fièvre («Cinq heures. — Réveils en sueur ; cœur battant ; tête légère ; disponibilité de la chair ; chair poreuse et que semble envahir trop délicieusement chaque chose»)⁵, sans oublier *Si le grain ne meurt* : «Je laissais les sensations, en moi poreux comme une ruche, secrètement distiller ce miel qui coula dans mes *Nourritures*».⁶

Et n'est-il pas significatif que Camus, également, associe l'idée de fébrilité à celle de porosité, au cours d'une réflexion sur la valeur des voyages recueillie dans ses *Carnets* de 1936 : «Nous sommes fébriles, mais poreux»⁷ ?

En règle générale, tous les sens participent à cette hyperesthésie : cela permet à Gide de se décrire comme un «rendez-vous de sensations»⁸ ou de remarquer : «sons, parfums, couleurs, profusément en moi s'épousaient»⁹, «une symphonie merveilleuse se forme et s'organise en moi des sensations inécoutées»¹⁰ ; personnages fiévreux, le Michel de *L'Immoraliste* («je sen-

¹ «Écrits de jeunesse d'Albert Camus», *Cahiers Albert Camus* 2, p. 243 (texte de 1933).

² III, p. 401.

³ *Œuvres complètes*, t. IV, p. 301.

⁴ III, p. 179.

⁵ III, p. 221.

⁶ II, p. 575.

⁷ *Loc. cit.*, p. 26.

⁸ III, p. 226 (*Les Nourritures terrestres*).

⁹ II, p. 570 (*Si le grain ne meurt*).

¹⁰ III, p. 231 (*Les Nourritures terrestres*) ; significatif, mais vraisemblablement écrit

tais extraordinairement») ¹, tout comme le Mersault de *La Mort beureuse* («Des poussées de pleurésie l'enfermèrent et le tinrent un mois à la chambre. [...] Jamais printemps ne l'avait trouvé si sensible») ², font chorus. Mais c'est la vue, et en particulier la perception des couleurs, qui paraît privilégiée : à cela il y a plusieurs raisons : la difficulté pour un écrivain de transcrire par des mots les perceptions non-visuelles et, pour un grand nombre de lecteurs, d'appréhender concrètement les images ainsi transmises, mais surtout le phénomène de photophobie qui, chez le malade fiévreux, favorise les perceptions visuelles.

Le processus qui nous intéresse est, en trois étapes, le suivant : fièvre initiale — exacerbation sensorielle — perception des couleurs.

L'exacerbation sensorielle apparaît abondamment, aussi bien chez Gide que chez Camus, sous la forme du leitmotiv de l'«exaltation» : ce terme (ou ses dérivés) surgit six fois dans la première partie de *L'Immoraliste* ³ et cinq fois dans *Les Nourritures terrestres* ⁴ ainsi que dans le dernier chapitre de *La Mort beureuse*.⁵ Quant au phénomène de photophobie, il existe déjà lorsque les couleurs perçues présentent une dominante rouge et il devient manifeste quand, une poussée de fièvre aidant, les couleurs ne sont plus senties comme telles mais remplacées par une perception — en général douloureuse — de la lumière brute.

Aussi a-t-on, dans les textes des deux écrivains, trois sortes de tonalités :
— une dominante rouge, violente, tournant à l'or, qui parcourt de nom-

en 1895, à la suite du second voyage de Gide en Afrique du Nord.

¹ III, p. 392.

² *Loc. cit.*, p. 190.

³ III, pp. 390 («cette sorte d'odeur légère inconnue qui me semblait entrer en moi par plusieurs sens et m'exaltait»), 391 («exaltation des sens et de la chair»), 395 («l'exaltation de mon esprit et de mes sens»), 400 («jamais ma volonté n'avait été plus exaltée»), 403 («Mes rapports avec Marceline [...], quoique plus exaltés de jour en jour») et 407 («pour ne m'exalter plus que sur des signes»).

⁴ III, pp. 175 («la simple exaltation de la LUMIÈRE»), 177 («Extraordinaire ivresse des crépuscules d'été sur les places, quand il fait encore très clair et que pourtant on n'a plus d'ombres. Exaltation très spéciale»), 185 («la ferveur de ma fièvre sous l'exaltation du soleil»), 238 («quelle extase assez exaltée»), 240 («Mon esprit, vous vous êtes extraordinairement exalté») ; le terme apparaît également, dans un contexte différent, à la p. 207.

⁵ *Loc. cit.*, pp. 192 («cette silencieuse exaltation»), 193 («une exaltation le prenait» et «une exaltation lucide et passionnée»), 201 («l'exaltation qui avait saisi Zagreus» et «La fièvre l'y aidait et avec elle cette certitude exaltante») ; également, mais sans la même connotation, p. 200.

breux passages des *Nourritures terrestres*¹ (alors qu'elle est à peu près inexistante dans les œuvres précédentes) et surtout de *La Mort heureuse*², lorsque ces textes sont rattachés à la fièvre, quelle que soit l'heure de la journée ;

— par contraste, des tonalités tendres (des pastels d'une exquise délicatesse) tout en finesses et demi-teintes, elles aussi réparties sur l'ensemble de la journée, mais dénotant un apaisement de la fièvre³ ;

— des couleurs éclatantes qui tendent vers le blanc⁴, en rapport avec des expressions traduisant le phénomène de photophobie, lorsque commence à monter la fièvre du soir, et absentes des descriptions matinales.

Si la température du corps s'élève anormalement, le malade perçoit alors des déformations ou des distorsions qui peuvent conduire à des hallucinations. c'est le cas du héros de *La Mort heureuse* au cours de sa nuit d'agonie : «Des images venaient. De grands animaux fantastiques qui hochaient la tête au-dessus de paysages désertiques. Mersault les écarta doucement au fond de sa fièvre»⁵ ; au matin, quelques instants avant la fin du malade, le soleil se lève «d'un bond» et le héros perçoit de «grandes taches bondissantes».⁶

¹ Au milieu d'un grand nombre de ces notations colorées, v. surtout pp. 175, 176, 179, 181, 199.

² *Loc. cit.*, pp. 199 («de grands nuages rouges [...], une âme rouge [...] au fond de sa fièvre») et 202-3 («Dans les coups de son sang fiévreux [...], la terre se couvrit d'or [...]. La mer se couvrit de ce jus doré [...], rutilante») ; mais aussi pp. 100, 115 (deux occurrences) et 168.

³ III, *Les Nourritures terrestres*, avec plusieurs images de brumes (par exemple, p. 161 : «délicieuse est la brume»), toute l'imagerie du Livre VII qui mélange probablement les expériences de deux voyages en Afrique du Nord (cf. *supra* note 10) et notamment pp. 236 («Rues de ce village de terre, roses au jour»), 238 («J'ai vu [...] les monts d'Amar Khadou devenir roses»), 239 («Le sable se veloute délicatement dans l'ombre [...] et paraît de cendre au matin») ; *L'Immoraliste*, pp. 387 («l'eau lourde est couleur de la terre, couleur d'argile rose ou grise») et 391 («une argile rosâtre ou gris tendre») ; II, *Si le grain ne meurt*, pp. 556 («la montagne, d'heure en heure plus rose»), 558 («Jamais l'air du matin ne me parut plus délectable qu'après cette nuit enfiévrée. Les murs blancs des maisons de Zaghouan qui, la veille au soir, répondaient en bleu au ciel rose, sur l'azur le plus tendre de l'aube prenaient des tons d'hortensia»), 570 («Une légère brume azurée»).

⁴ III, *Les Nourritures terrestres*, pp. 161 («l'extraordinaire éclat du jour»), 199 («le jour trop lumineux»), 221 («murs blancs comme le métal»), 226 («l'éclat de ce soleil»), 237 («l'éblouissement dernier du soleil») ; *L'Immoraliste*, p. 468 («la surabondante lumière fatigue son regard») ; et, *loc. cit.*, *La Mort heureuse*, pp. 108 («les jeux un peu oppressants de l'ombre et de la lumière»), 121 («laisse les couleurs hurler pour lui»), 185 («le ciel quoique pur était un peu oppressant»), 203 («le ciel et la mer s'éclaboussaient de lumières bleues et jaunes, par grandes taches bondissantes»).

⁵ *Loc. cit.*, p. 199.

⁶ *Ibid.*, p. 203.

*

Nous venons de voir que les effets de la tuberculose sur Gide et Camus sont loin d'être négligeables. Encore faudrait-il évoquer la délicate question (qui nous mènerait bien loin de notre sujet) de l'influence de la tuberculose sur la libido et la sexualité du malade... Sans vouloir réduire toute leur œuvre au dénominateur commun de la maladie — nous n'avons utilisé, pour notre analyse, que des textes contemporains de leur tuberculose ou qui y font directement référence —, il y a trop de similitudes entre les deux écrivains pour passer sous silence un facteur si important. Important parce qu'il a laissé une marque profonde aussi bien dans la chair, la personnalité et la sensibilité des écrivains que dans la réalisation esthétique de leurs œuvres littéraires.¹

¹ Nous tenons à remercier ici les spécialistes de la tuberculose qui ont bien voulu nous apporter, au cours de notre étude, d'utiles renseignements sur la maladie proprement dite et sur la psychologie des tuberculeux : à Bordeaux, le professeur Tessier, de l'Hôpital Xavier-Arnoz ; à Paris, le docteur Papillon, de l'Hôpital Laënnec ; à Auckland, le docteur Ryan, du Green Lane Hospital.

ANALYSE RHÉTORIQUE
D'UN DISCOURS GIDIEN FÉMINISTE :
L'ÉCOLE DES FEMMES, ROBERT, GENEVIÈVE

par

ALBERT W. HALSALL

On peut concevoir une approche rhétorique de la littérature. [...] La rhétorique est en effet une théorie du discours, mais, si je puis dire, du discours comme « effet ». Or, c'est la lecture que nous en pratiquons qui fait qu'il y a quelque chose de tel que la littérature. [...] La lecture d'un texte est marquée dans ce texte, l'écriture se double d'une réflexion critique. [...] Le piège, la tentation, c'est alors la paraphrase. La lecture est dans le texte, mais elle n'y est pas écrite ; elle en est l'avenir. [...] C'est pourquoi l'analyse rhétorique est nécessaire ; elle détermine le statut des textes qui composent l'« œuvre », elle fait intervenir, dans le compact et le continu du produit soi-disant fini, la distinction des différents types de discours, elle montre comment l'« œuvre » est en fait le montage savant, subtil, complexe, mais analysable, de différents langages.¹

L'analyse de la nature et de la structure rhétoriques d'une œuvre littéraire d'imagination cherche à élucider la capacité qu'a cette œuvre d'employer un récit inventé comme moyen de convaincre des lecteurs de la validité logique du discours total. Pour ce faire, le critique-rhétoricien s'efforce non seulement de reconstruire le sens d'un texte, mais s'applique aussi à « reconstituer les règles et contraintes d'élaboration de ce sens, autrement dit, sa technique

¹ Michel Charles, *Rhétorique de la lecture*, Paris : Ed. du Seuil, 1977, pp. 78-9 et 247.

de signification».² Dans l'analyse qui suit du discours gidien qui «contient» *L'École des Femmes*, *Robert* et *Geneviève*, je me propose d'examiner les techniques intra- et extra-diégétiques de l'argumentation au moyen desquelles certaines propositions féministes et anti-féministes sont avancées et réfutées. Je définis le discours en question comme la totalité des textes, y compris le système assez complexe de préambules et d'épilogues, contenue entre les pages 1249 et 1412 de l'édition des *Romans, récits et soties, œuvres lyriques* de Gide.³

Par «analyse rhétorique» je désigne l'étude des langages et des systèmes sémiotiques employés dans un texte, plus spécifiquement en ce qui concerne la situation d'un texte littéraire, «la science du message littéraire envisagé du point de vue du récepteur».⁴ Ainsi, quand on applique des critères rhétoriques à une œuvre littéraire, on insiste d'un côté sur la fonction persuasive et, de l'autre, sur la fonction esthétique du discours, car, selon Kibédi-Varga du moins, «comme l'orateur, l'écrivain s'adresse à quelqu'un. Il n'y a qu'une différence de degré entre un juge et un auditeur d'une part, et le spectateur ou le lecteur de l'autre».⁵ Par son analyse des topiques, des arguments, des tropes et des figures, le rhétoricien moderne essaie de révéler la coopération des fonctions logiques et poétiques du langage littéraire dans le but de convaincre le lecteur d'une vérité particulière. L'application d'une telle méthode à ces trois récits de Gide semble d'autant plus justifiée, d'une part par le fait que Gide a dédié *Robert* à Ernst-Robert Curtius, ce grand rhétoricien et critique littéraire moderne, dont *La Littérature moderne et le Moyen Age latin* (1948) a tant fait pour combler la lacune rhétorique qui avait existé dans l'histoire littéraire depuis le Romantisme. D'autre part, le manque (relatif) de faveur qu'ont trouvé ces récits auprès des lecteurs, si on les compare, par exemple, à *L'Immoraliste* ou à *La Porte étroite*, résulte peut-être de la saturation de techniques rhétoriques qui les fait trop ressembler à des romans à thèse. J'étudierai ce problème en termes des conventions génériques auxquelles font appel les trois récits, et j'essaierai de montrer qu'ils fonctionnent comme des *exempla* rhétoriques dans la présentation d'une perspective féministe assez peu révolutionnaire mais bien intéressante.

² Gérard Genette, *Figures*, Paris : Ed. du Seuil, 1966, p. 187.

³ Paris : Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», 1958. Toute référence aux trois récits gidiens se fera à cette édition.

⁴ A. Kibédi-Varga, *Rhétorique et littérature*, Paris : Didier, 1970, p. 84.

⁵ *Ibid.*, p. 132.

I. LA DESCRIPTION DU DISCOURS : *DISPOSITIO*a) *Structure*

La disposition des parties constituantes du discours gidien en question est assez complexe et à cause du rapport (qui se modifie constamment, comme c'est le cas dans toute lecture d'un texte littéraire) entre le lecteur virtuel, le texte et les différents narrateurs, et à cause du rapport analeptique ou proleptique qui existe entre l'énoncé et l'énonciation.⁶ Cette complexité rend possibles au moins deux façons de décrire la structure du discours total. Premièrement, on pourrait considérer la macrostructure, telle qu'elle existe entre les pages déjà mentionnées, comme un tout qu'on pourrait diviser de la façon suivante. Le préambule de *L'École des Femmes*, la lettre adressée par Geneviève D... à «Monsieur» (p. 1251), en serait l'Exorde, le récit écrit à la première personne par Éveline en serait la Confirmation, et le récit de Robert, raconté par lui également à la première personne, en serait la «Réfutation», ainsi qu'il le désigne en fait (p. 1315). En ce cas, le récit fait par Geneviève fonctionnerait comme une confirmation secondaire, mais ironique et paradoxale, comme l'on verra. Cependant, cette première analyse du macrosystème rhétorique n'est guère satisfaisante, parce qu'elle rend insuffisamment compte de l'Exorde intra-diégétique de *Robert*, parce qu'elle manque d'identifier la conclusion du discours et parce qu'elle ne distingue pas entre des producteurs de texte intra-diégétiques (Éveline, Robert, Geneviève) et le producteur de texte extra-diégétique, Gide lui-même, qui joue un rôle compliqué et profondément ambigu : il en est à la fois l'auteur implicite et l'éditeur intra-discursif, et du discours total, et de ses éléments narratifs individuels.

Une deuxième analyse préliminaire plus probante révèle que la «structure profonde» la plus caractéristique du discours est celle de *L'École des Femmes*,

⁶ L'action racontée dans les trois récits dure, avec des ellipses énormes, à peu près trente-sept ans : le premier événement, décrit analeptiquement par Éveline au début de *L'École des Femmes*, sa première rencontre avec Robert, le 9 avril 1894 (p. 1257), se situe précisément par rapport à l'énonciation, «il y a six mois et trois jours», et le dernier événement daté est la rédaction par Geneviève, en «août 1931» (p. 1348), de la lettre où elle demande à «Monsieur [Gide]» de publier son récit. La proximité temporelle d'Éveline aux événements qu'elle décrit crée l'impression, comme on le verra, d'une spontanéité qui manque de rhétorique. Mais Robert écrit en 1929, trente-cinq ans après son mariage avec Éveline et environ treize ans après la mort de sa femme : un lecteur sceptique verrait cette distance temporelle comme raison suffisante pour soupçonner qu'un tel narrateur, qui, d'après son propre aveu, écrit pour «réfuter» le récit de sa femme, ait eu largement le loisir de préparer ses arguments et de les parer de tous les ornements offerts par la rhétorique. Le problème de la crédibilité des différentes versions de la vie conjugale de Robert et d'Éveline sera étudié plus bas, voir «*Ethos*».

car les deux récits qui s'y succèdent sont construits sur ce modèle-là, avec la différence que voici : tandis que l'Introduction et l'Épilogue de *L'École des Femmes* sont clairement indiqués comme tels et séparés du récit fait par Éveline, dans *Robert* et *Geneviève* cette distinction est abandonnée, ou à peu près, et l'Introduction et l'Épilogue sont absorbés par le récit. Ainsi Robert commence le récit de sa vie conjugale avec Éveline en y introduisant une lettre qu'il adresse à «M. Gide» (p. 1316) dans laquelle il explique que son but en écrivant son récit est celui de réfuter la version du mariage donnée par sa femme dans *L'École des Femmes* (pp. 1315-7). L'absorption par le récit de Robert de l'Épilogue, et l'omission du signe conventionnel qui le désigne d'habitude, en ont produit des interprétations ambiguës. Est-ce qu'on devrait comprendre l'Épilogue de *Robert* comme une simple conclusion du récit du premier mariage de Robert et aussi comme l'annonce de son deuxième ? ou devrait-on lire cet Épilogue, comme le suggère le Professeur Maisani-Léonard, comme l'expression de la «vraie» raison qu'a Robert de faire ce récit, c'est-à-dire son désir de «justifier» son nouveau mariage ?⁷ Si l'on juge *Robert* selon des critères immanents et rhétoriques, sa valeur comme réfutation tentée de *L'École des Femmes* doit l'emporter sur sa valeur comme indication des désirs psychologiques d'un personnage inventé, puisque de tels désirs, s'ils existent, sont restés inexprimés : là où le texte n'offre pas de tels renseignements, toute enquête tombe dans la spéculation pure et simple. Dans *Geneviève*, par contre, l'Exorde, c'est-à-dire la lettre que la narratrice écrit à Gide, se sépare clairement de son récit, mais l'Épilogue, le récit de sa dernière entrevue avec sa mère, quelques semaines seulement avant la mort de celle-ci en 1916, dans un hôpital pour contagieux, fait partie intégrante de son récit et ne porte aucun sous-titre structurant.

Un deuxième trait pertinent possédé en commun par les trois récits, leur division interne binaire, fonctionne pour articuler la base événementielle du discours de la façon suivante. La Première Partie de *L'École des Femmes*, par exemple, se sépare de la Deuxième, non pas simplement par une ellipse temporelle de vingt ans, mais aussi par le dramatique changement de cœur dont fait preuve Éveline, la narratrice. Dans la première partie de son récit, Éveline avait décrit l'admiration naïve qu'elle ressentait pour Robert pendant qu'il la courtisait, et elle avait en même temps dévalorisé innocemment le récit de Robert, en montrant celui-ci en train de lui mentir et de refuser de tenir un journal — journal qui aurait pu figurer plus tard, dans *Robert*, comme la version contemporaine des événements, mais qu'il décrit en fait, trente-cinq ans plus

⁷ V. Martine Maisani-Léonard, *André Gide ou l'ironie de l'écriture*, Montréal : Les Presses de l'Université de Montréal, 1976, p. 106.

tard. Ce refus réduira la crédibilité de *Robert*. Dans la deuxième partie, Éveline évoque ses efforts pour quitter Robert en 1914, vingt ans après son mariage, au moment où elle a perdu ses illusions sur les qualités qu'avait Robert comme mari. Il est donc clair que la structure de *L'École des Femmes* est chiasmatisque, c'est-à-dire basée sur le croisement des désirs exprimés par Éveline demoiselle dans la Partie I, elle aspire à épouser Robert ; son épouse dans la Partie II, elle aspire à le quitter.

La structure binaire de *Robert* en articule le récit ainsi : dans la Partie I, Robert raconte sa vie depuis son enfance jusqu'en 1899 ou 1906, c'est-à-dire ou bien jusqu'à la naissance de Gustave, ou bien jusqu'à la mort en couches d'un troisième enfant d'Éveline. Puis la Partie II commence par l'aveu de Robert qu'il avait mêlé les événements auxquels on vient de se référer, ce qui signifie qu'on ne peut plus dater avec précision la brouille entre lui et sa femme. Cet exemple frappant du peu de crédibilité qu'a Robert en tant que narrateur arrive ainsi au point de division des deux parties, et c'est ce fait qui explique la fonction de la structure binaire de *Robert* : placer le lapsus de mémoire de Robert (et aussi son explication peu convaincante — son amnésie est due à un accident de voiture subi en 1914, p. 1331) à la division entre les deux parties du récit attire sur cet exemple de narration fautive l'attention du lecteur. Dans la Partie II, Robert procède à la présentation des arguments contre l'assertion d'Éveline dans *L'École des Femmes* (p. 1289) selon laquelle sa perte de foi en son mari l'avait amenée à perdre sa foi en Dieu. Enfin, dans le dernier paragraphe de son récit, Robert annonce son nouveau mariage qui a eu lieu, selon lui, « un temps décent après mon veuvage » (p. 1343).

La structure binaire de *Geneviève*, par contre, se justifie par la distinction qui s'y établit entre deux séries d'incidents de signification sexuelle. Dans la Partie I, Geneviève décrit l'attraction sexuelle inconsciente qu'elle ressentait pour sa camarade de classe, Sara, et la fondation par elles et par une troisième fille, Isabelle, d'une « ligue pour l'Indépendance des Femmes » (p. 1369). Dans la Partie II, elle raconte ses efforts pour persuader le docteur Marchant d'engendrer un enfant extra-conjugal, et, dans la scène finale, sa dernière conversation avec sa mère, elle apprend ce qui a pu être la raison de son refus : Marchant avait aimé Éveline, mais son caractère d'homme d'honneur et de mari fidèle l'avait empêché de développer un rapport plus satisfaisant avec elle.

b) *L'Unité*

Le fait que le récit de *Geneviève* s'intitule « Geneviève ou la confiance inachevée » ne devrait pas nous influencer à en prendre la chronologie ouverte (sans limite finale) comme la preuve d'un manque d'unité structurale. Ainsi

le fait que Geneviève termine son récit par la mort de sa mère en 1916 n'implique pas nécessairement qu'il «devrait» continuer après cet événement.⁸ En fait, on pourrait soutenir, mais non pas d'une façon concluante, à mon avis (voir *infra*), que la conclusion logique du récit de Geneviève s'y inclut : l'unique référence qu'elle y fait à son fils. Le manque de référence concomitante au père de cet enfant ou au mari de Geneviève peut être vu comme l'indication qu'elle a su trouver un suppléant du docteur Marchant et, en termes de l'argument central des trois récits, que le résultat ironique du désir d'indépendance exprimé par sa mère et par elle n'a été que de faire d'elle une fille-mère.

Est-ce que l'analyse de l'unité structurale du discours gidien (pp. 1249-1412) nous révèle que les parties constituantes possèdent à la fois des fonctions narratives et rhétoriques ? C'est-à-dire est-ce que l'Introduction, le récit et l'épilogue fonctionnent comme l'exorde, la *Narratio*, la *Confirmatio* et la péroraison d'un discours persuasif ?⁹ Une réponse positive s'impose, si l'on décrit le discours gidien comme suit. L'exorde est divisé en trois fragments, dont un est placé au début de chaque récit, parce que le rôle de narrateur est assumé par un personnage différent dans chaque récit, et parce que ce narrateur doit gagner la sympathie du lecteur et démontrer à la fois sa propre crédibilité (voir *infra*, «*Ethos*»). On peut dire que chaque récit contient une *Narratio*, si l'on tient compte de la stipulation de Barthes concernant la *Narratio* en général : «ce récit est conçu uniquement du point de vue de la preuve, c'est l'exposition persuasive d'une chose faite ou prétendue faite».¹⁰ Chaque

⁸ La source de cette implication erronée est Gide dans son rôle d'«éditeur» des trois récits. Dans la Note qui sert de préambule à *Geneviève*, Gide écrit sous son propre nom : «Peu de temps après la publication de *L'École des Femmes*, puis de *Robert*, j'ai reçu, en manuscrit, le début d'un récit en quelque sorte complémentaire, c'est-à-dire pouvant être considéré, s'ajoutant aux deux autres, comme le troisième volet d'un triptyque. Après avoir longtemps attendu la suite, je me décide à donner ce début tel quel...» (p. 1347). La question des fonctions de Gide, rédacteur ou éditeur de ces trois récits, exige un examen attentif parce qu'elles contribuent à en créer l'orientation rhétorique. Ainsi, l'éditeur accepte la suggestion faite par Geneviève que le récit de sa mère devrait s'intituler «L'École des femmes», mais il refuse sa seconde suggestion, c'est-à-dire que le récit, que lui intitulerait «Geneviève», devrait s'appeler «La Nouvelle École des femmes» (p. 1349). Il rejette également le titre proposé par Robert pour désigner son récit, «L'École des maris» (p. 1315). Les refus de Gide-éditeur réduisent ainsi les allusions intertextuelles faites aux pièces de Molière, au moins au niveau des titres des trois récits, mais non pas au niveau intradiégétique, étant donné que les deux titres proposés y figurent et que les parallèles suggérés y sont établis. Rhétoriquement parlant, on peut dire que l'éditeur a préféré la litote à l'hyperbole comme moyen de faire la référence intertextuelle.

⁹ Pour des définitions et pour une discussion de ces termes, v. Roland Barthes, «L'Antienne Rhétorique», *Communications*, n° 16 (1970), pp. 215-6.

¹⁰ *Ibid.*

récit contient aussi, on le verra, une *Confirmatio* et un épilogue, et le fait que ces fonctions mi-narratives, mi-rhétoriques ne sont pas spécifiquement désignées comme telles n'est que d'une importance secondaire.

Il est devenu sans doute clair, dans ce qui précède, que la structure interne de chaque récit, et celle du discours entier, expriment cumulativement le doute qu'on puisse trouver dans le mariage un rapport intersexuel satisfaisant. Dans *L'École des Femmes*, Éveline est poussée au quasi-suicide pour s'échapper de son mariage avec Robert, tandis que lui prétend dans son récit avoir été rendu profondément malheureux par le fait qu'Éveline aurait perdu sa foi en Dieu. *Geneviève*, pourtant, indique deux autres sortes de rapports possibles pour une femme, une liaison lesbienne et la maternité extra-conjugale, mais la narratrice n'y accomplit ni l'une ni l'autre : d'abord, parce que son rapport avec Sara reste inconscient, et ensuite parce que le docteur Marchant refuse sa demande, comme nous l'avons vu. Geneviève ne mentionne son fils qu'une seule fois et le résultat en est que cet être énigmatique ne reçoit aucun développement narratif, et donc ne joue aucun rôle clair dans le récit de Geneviève : on ne peut même pas dire si sa mère était mariée ou non au moment de la naissance de son fils, et donc, faute d'informations, nous n'avons pas le droit d'arguer là-dessus. Enfin, on ne devrait pas oublier que c'était le mariage malheureux d'Éveline avec Robert, et la fidélité du docteur Marchant à sa femme qui empêchaient le développement d'une relation satisfaisante entre la mère et le mentor de Geneviève respectivement. Cette capacité, possédée par les trois récits, de servir comme la base narrative d'arguments contre le mariage, tel qu'il existait comme institution sociale à l'époque, provoque inévitablement la question du genre littéraire auquel ils appartiennent. Est-ce qu'ils fonctionnent comme des «récits exemplaires» dans la présentation discursive d'une thèse sur le mariage ? ¹¹

c) Genre

Un aspect anaphorique très frappant du discours total, calculé quantitativement par le nombre de pages qui y sont consacrées, et calculé rhétoriquement par les références que font les narrateurs à l'énonciation, est l'importance accordée par eux à l'établissement de leur crédibilité. Ces répétitions créent une distance mesurable ¹² entre Éveline, Robert et Geneviève d'un côté

¹¹ Parmi les critiques de Gide qui discutent cette possibilité, v. M. Maisani-Léonard, *André Gide ou l'ironie de l'écriture*, pp. 37, 70, et Pierre Lafille, *André Gide romancier*, Paris : Hachette, 1954, p. 268.

¹² La distance entre *récit* et *discours* dans onze récits gidiens (y compris les trois en question ici) a été mesurée très précisément par M. Maisani-Léonard, *op. cit.*, *passim*.

té, et l'auteur implicite extradiégétique du discours total de l'autre. Le résultat en est évidemment qu'on voit clairement que ce sont les narrateurs, et non pas Gide, qui assument la responsabilité des arguments avancés, ce qui rend possible la création de situations et de techniques ironiques nombreuses, y compris celle, particulièrement gidienne, où le narrateur se trahit dans son propre récit.¹³ On reviendra plus tard sur le problème de l'ironie dans les trois récits.

Mais si cette création d'une distance entre narrateur et auteur implicite reste constante d'un récit à l'autre, les récits eux-mêmes se distinguent l'un de l'autre par la différence entre la perception qu'ont Éveline, Robert et Geneviève de leurs énoncés respectifs et celle que peut en former un lecteur. Cette différence fonctionnelle se voit plus clairement si l'on analyse les conventions génériques des trois récits. Dans *L'École des Femmes*, par exemple, Éveline déclare qu'elle écrit un «journal intime»¹⁴, dont une des fonctions est d'exprimer de façon confidentielle, et avec une sincérité totale, ses idées et sentiments. Cette déclaration est d'autant plus convaincante qu'Éveline, après s'être adressée à Robert dans la partie I (pp. 1252, 1254), prend pour narrateurs, au début de la Partie II, «mes enfants» (p. 1279) et, à la fin, Geneviève seule (p. 1310). L'argument qui soutient la sincérité apparente de la contribution faite par Éveline à la compréhension globale par un lecteur des événements présentés dans le discours pourrait être formulé ainsi : Éveline ayant donné tant de soins à l'éducation de Geneviève, est-il vraisemblable qu'elle veuille mentir à sa fille en lui offrant un récit malhonnête ?

Par contre, le caractère et la fonction génériques de *Robert* se révèlent comme à peu près totalement discursifs et disputeurs, aux yeux du narrateur

¹³ D.C. Muecke appelle cette technique «the irony of self-betrayal» (l'ironie de celui qui se trahit par ses paroles), *The Compass of Irony*, Londres : Methuen, 1969, pp. 107-12. Parmi les exemples qu'on trouve dans les trois récits, on peut distinguer les suivants : dans *L'École des Femmes*, Eveline trahit sa propre naïveté par sa disposition à accepter trop facilement la vision de lui-même que Robert lui communique ; dans *Robert*, la sagesse exprimée par quelques-unes des maximes auxquelles il a si souvent recours s'oppose fréquemment aux actions du narrateur éponyme ; et, dans *Geneviève*, l'expression invariable par la narratrice de son désir de se passer des hommes, sauf dans leur rôle reproducteur, mêlée à son désir de blesser son père par un rapport sexuel peu conventionnel, peut frapper un lecteur comme quelque peu exagérée et illogique.

¹⁴ Éveline se réfère de diverses manières métonymiques à son «journal» (p. 1254), à son «carnet» (p. 1265), et à «ce cahier» (p. 1279). Elle déclare que la fonction en est double : «J'écrirai afin de m'aider à mettre un peu d'ordre dans ma pensée» (p. 1279), et «je ne puis dire ce que je pense qu'à ce carnet, et me prends à l'aimer comme un ami discret, docile, à qui enfin pouvoir confier ma plus secrète et plus douloureuse pensée» (p. 1283).

du moins. Robert présente son récit spécifiquement comme la réfutation de celui de sa femme, et il insiste pour que Gide lui accorde le même accueil que celui qu'il avait fait à *L'École des Femmes* : «Après avoir couvert de votre nom *L'École des Femmes*, écrit Robert, c'est *L'École des Maris* que je vous propose ; je fais appel à votre dignité professionnelle pour publier, en pendant à cet autre livre et dans les mêmes conditions de présentation et de langage, la réfutation que voici» (p. 1315). La façon dont Robert manie ici les figures d'allusion et d'antithèse pour caractériser la nature conflictuelle des deux récits indique sa familiarité avec la rhétorique. Mais toute réussite épideictique qu'il a gagnée en les déployant ainsi devrait être pesée contre la perte persuasive occasionnée par la révélation, qui l'accompagne, des façons dont se servent les maisons d'édition commerciales pour influencer le public qui lit, public qui, soit dit en passant, nous inclut, les lecteurs réels de *Robert*. En exposant son désir d'exploiter de telles techniques de manipulation, Robert met en doute sa propre réputation de narrateur désintéressé et véridique, erreur capitale dans un exorde. La façon dont Robert emploie l'élément générique de son argumentation le trahit donc comme un rhétoricien renseigné mais maladroit.

Robert donne ainsi l'impression d'être plus rhétorique que *L'École des Femmes* : sa nature et son but exprimé sont raisonneurs plutôt que narratifs. Quand Geneviève, à son tour, parle de la fonction générique du récit qu'elle fait de son enfance et de son éducation, elle révèle que *Geneviève* continue à augmenter la motivation discursive de cette série de récits aux dépens de celle, un peu plus narrativement dynamique, qui en caractérisait le premier. Ainsi, quand, dans sa lettre datée d'«août 1931» (p. 1348), après la publication des versions incompatibles de la vie conjugale de ses parents, elle ne se déclare «guère friande de littérature», elle ne fait qu'introduire un thème qu'elle répétera à plusieurs reprises plus tard. D'après elle, son récit n'offre que très peu d'intérêt littéraire, car il ne sert qu'un but purement didactique :

Ce n'est pas un roman que j'écris ici et je me laisserai volontiers entraîner à des considérations qui couperont mon récit, mais qui m'importent, je l'avoue, beaucoup plus que ce récit lui-même. L'expérience que je fis de la vie, je ne la raconte que dans l'espoir qu'elle puisse être de quelque enseignement ou de quelque secours. Je ne retiendrai point les commentaires, dût la «qualité artistique» de ces pages en souffrir. (p. 1361).

Le fait que Geneviève choisit pour narrataires des jeunes femmes de sa propre génération, et qu'elle se décrit comme «un exemple entre maints autres» (p. 1349) des jeunes femmes qu'elle s'efforce d'influencer, identifie *Geneviève* comme un «récit exemplaire» ou «roman à thèse», au moins selon la narratrice. «Oui, je me tiendrai pour satisfaite», écrit-elle, «si quelque jeune fem-

me qui me lira trouve dans ce que j'écris ici un avertissement et si ce livre la met en garde contre certaines illusions dont j'eus à souffrir et qui risquèrent de gâcher ma vie» (p. 1387). L'emploi fait par Geneviève d'un récit autobiographique comme *Exemplum* narratif pour convaincre des lecteurs de la vérité de ses idées sur le rôle de la femme dans la société est donc clair, et l'on peut examiner maintenant le fonctionnement du système d'argumentation qui s'y déploie.

On commencera par constater que l'approche adoptée ici se base sur la comparaison entre la figure rhétorique, l'*exemplum* et le «récit exemplaire». Cette comparaison, faite par Roland Barthes en 1970¹⁵, a été développée dans quatre articles de Susan Suleiman.¹⁶ Voici sa justification de la comparaison :

Le rapprochement entre le roman à thèse et l'*exemplum* narratif repose sur le fait que la «motivation» — il faudrait dire la force illocutoire — de ces deux types de discours est identique : il s'agit dans les deux cas de persuader quelqu'un d'une vérité essentielle et de modifier éventuellement son comportement, en lui racontant une histoire.¹⁷

De plus, les trois critères formels suivants qu'elle propose nous aideront à mieux analyser ce genre romanesque tellement influencé par la rhétorique : «la présence d'un système de valeurs univoque, dualiste ; [...] la présence, fût-elle implicite, d'une règle d'action adressée au lecteur [...] ; la présence d'un élément doctrinal».¹⁸ L'autre question générique qui reste à résoudre, et à laquelle ces critères nous aideront à répondre, est devenue claire aussi : est-ce que c'est le discours total, ou seulement *Geneviève*, qui a pour but la présentation persuasive d'une interprétation féministe des relations intersexuelles ?

II. LA THÈSE ET SA DÉMONSTRATION RHÉTORIQUE

Il devrait être clair maintenant que le discours total contient de nombreuses assertions contradictoires sur les rapports sexuels et sentimentaux entre

¹⁵ «L'Ancienne rhétorique», pp. 200-1.

¹⁶ «Pour une poétique du roman à thèse : l'exemple de Nizan», *Critique*, n° 330, 1974, pp. 995-1021 ; «Le récit exemplaire : parabole, fable, roman à thèse», *Poétique*, n° 32, 1977, pp. 468-89 ; «La structure d'apprentissage : *Bildungsroman* et roman à thèse», *Poétique*, n° 37, 1979, pp. 24-42 ; «Ideological Dissent from Works of Fiction : towards a Rhetoric of the roman à thèse», *Neophilologus*, vol. 60, n° 2, pp. 162-77.

¹⁷ «Le récit exemplaire», *Poétique*, n° 32, p. 469. La définition du concept de «force illocutoire» relève de la théorie de J.L. Austin, v. *Quand dire, c'est faire*, trad. fr., Paris, 1970, et aussi J.R. Searle, *Speech Acts*, Cambridge, 1969 (trad. fr., Paris, 1972).

¹⁸ *Ibid.*, pp. 487-8.

hommes et femmes, particulièrement pertinentes en ce qui concerne la situation qui existait dans la société occidentale entre la « Belle Époque » et les années trente de ce siècle. La discussion jusqu'ici a aussi révélé que le discours se concentre sur le mariage, l'institution employée par cette société pour régler de tels rapports. Mais il reste douteux, à mon avis, que la rhétorique du discours ait réussi à produire, pour emprunter les mots du professeur Suleiman, « la présence d'un système de valeurs univoque, dualiste ». Dualiste, oui : Robert et Geneviève se sont caractérisés comme protagoniste et antagoniste respectivement (et Éveline a présenté, en une forme atténuée, la position féministe de sa fille) de l'attitude conventionnelle envers le mariage, avant que les exigences de la première guerre mondiale changeassent beaucoup d'idées sur le statut des femmes mariées. Quelques citations suffiront pour résumer ces positions opposées. Ainsi, en 1894, Éveline, infatuée de Robert, fait la déclaration suivante sur le rôle d'une femme mariée : « A vrai dire, ce n'est que depuis hier que je comprends quel peut être le but de ma vie. Oui... Robert m'a ouvert les yeux sur le rôle de la femme dans la vie des grands hommes... c'est que ma vie entière doit être désormais consacrée à lui permettre d'accomplir sa glorieuse destinée » (p. 1253). Pour qu'une femme puisse atteindre à cet état idéal, elle devrait s'épargner l'effet troublant de ce que Robert appelle « le danger de l'instruction chez les femmes » (p. 1334), et il proteste en plus contre « l'instruction que l'on donne aux femmes aujourd'hui [c'est-à-dire en 1929-30] dont le plus souvent elles n'ont que faire. Je crois que leur cerveau n'est point fait pour de pareilles nourritures et ne sait point fournir un antidote naturel pour neutraliser ces poisons » (p. 1323). Robert condamne « l'insoumission [...] particulièrement blâmable chez la femme » (p. 1322), parce qu'il croit que le « rôle de la femme, dans la famille et dans la civilisation tout entière est, et doit être, conservateur » (p. 1324), et il soutient que le rôle désigné pour la femme dans la société devrait se restreindre à maintenir la « pureté de la langue » (p. 1273).

La position de Geneviève s'oppose diamétralement à celle de son père, comme elle en informe sa mère en juillet 1914, à l'âge de seize ans :

Elle m'a déclaré ensuite [*écrit Éveline*] qu'elle ne pouvait admettre le mariage s'il devait conférer au mari des prérogatives ; que, pour sa part, elle n'accepterait jamais de s'y soumettre, qu'elle était bien résolue à faire, de celui dont elle s'éprendrait, son associé, son camarade, et que le plus prudent était encore de ne l'épouser point. Mon exemple l'avertissait, la mettait en garde et, d'autre part, elle ne saurait trop me remercier de l'avoir, par l'instruction que je lui avais donnée, mise à même de nous juger, de vivre d'une vie personnelle et de ne point lier son sort à quelqu'un qui peut-être ne la vaudrait point. (p. 1295)

Le fait qu'Éveline ne résiste pas, en 1914, à une telle doctrine devrait être vu comme une indication de la distance idéologique qu'elle a parcourue depuis

son bref engouement pour Robert et pour ses idées vingt ans auparavant. Comme on l'a déjà vu, Geneviève cherche une alternative au mariage plus anti-conformiste que la cohabitation extra-conjugale qu'elle envisage dans le passage qu'on vient de citer. En fait, elle emploie son récit pour raconter son contact inconscient avec l'amour lesbien qui avait tant troublé son rapport avec Sara, et aussi la demande qu'elle a faite au docteur Marchant. Comme membre fondateur, avec Sara et Isabelle, de la «Ligue pour l'Indépendance Féminine» (p. 1369), Geneviève souscrit au principe suivant : «Toutes trois nous admettions que l'accouplement pût se passer d'autorisation légale ; toutes trois nous nous déclarions volontiers résolues à la maternité en dehors du mariage» (p. 1393).

Mais le discours total offre peu d'évidence que ce dualisme (l'extrémisme féministe contre la soumission presque absolue de la femme à son mari) des positions présentées par Geneviève et Robert respectivement produise jamais une thèse univoque concernant ce que l'attitude de la société contemporaine envers le mariage «devrait» être. Et le lecteur du discours gidien ne s'y sent pas exhorté à mettre son propre mariage en conformité avec une telle thèse. En fait, je me demande si la condition établie par le professeur Suleiman, l'univocité herméneutique, existe jamais comme trait pertinent générique du roman à thèse. Elle-même identifie, par exemple, parmi les facteurs qui empêchent une telle univocité, celui représenté par la complexité psychologique du personnage littéraire. Dans le discours gidien, il me semble que l'énonciation stridente adoptée par Geneviève et le ton pontifiant des maximes citées par Robert ouvrent de vastes perspectives ironiques, comme l'on verra.¹⁹

Un dernier thème qui revient constamment dans les énoncés de Robert et de Geneviève au sujet du rôle de la femme dans la société moderne concerne la polémique qui entourait, à l'époque discutée, la question de son éducation. La présentation conflictuelle des idées du père et de sa fille exprime l'élément doctrinal vu par Susan Suleiman comme une des trois caractéristiques génériques qui servent à identifier le «récit exemplaire». Mais le discours gidien ne contient pas de documentation détaillée des positions féministe et anti-féministe sur l'éducation des femmes : néanmoins, le texte influence de plusieurs façons rhétoriques un lecteur à en inférer les prémisses de la thèse débattue.

¹⁹ Poursuivant la discussion de l'univocité discursive à un autre niveau, Ch. Parelman et L. Olbrechts-Tyteca observent que le discours rhétorique même, à la différence de la logique formelle, ne peut guère atteindre à l'univocité : «Tandis que, en logique, l'argumentation est contraignante, il n'y a pas de contrainte en rhétorique [...]. La condition même de l'argumentation sociale, juridique, politique, philosophique ne peut éliminer toute ambiguïté.» (*Rhétorique et philosophie : Pour une théorie de l'argumentation*, Paris : P.U.F., 1952, pp. 26, 31).

Les références intertextuelles, par exemple, y créent un contexte signifiant dans lequel on procède à interpréter le discours en question : la comparaison et le contraste des deux textes rendent ainsi possibles des appels à l'« autorité » du texte extradiégétique. Le contexte qui nous permet d'interpréter « mieux », mais non pas d'une façon univoque, à mon avis, le discours gidien est indiqué par les allusions qu'il contient, principalement aux œuvres de Molière, mais aussi à *Jane Eyre*, à *Clarissa Harlowe* et à *Adam Bede*. Geneviève discute l'« antiféminisme » exprimé par ces trois derniers, dans la Partie II de son récit (pp. 1391-5). Mais les allusions aux pièces de Molière sont plus fréquentes et plus systématiques.

Premièrement, les titres proposés pour les trois récits indiquent, par l'allusion à Molière sur laquelle ils reposent, une interprétation spécifique de toute la série. Le titre que Geneviève suggère qu'on ajoute, par exemple, au journal de sa mère, c'est-à-dire « L'École des Femmes », et celui qu'elle espère voir ajouter au récit analeptique qu'elle fait de sa propre adolescence, « La Nouvelle École des Femmes », soulignent l'éducation des femmes comme une préoccupation centrale du discours. Ajouter un tel titre au « journal » d'Éveline nous encourage à le lire d'une façon allégorique : Robert y jouerait alors le rôle d'Arnolphe qui, comme nous le savons, essayait d'imposer à Agnès, sa pupille naïve, un respect peu mérité par lui et par ses actions. Il voulait aussi la tenir ignorante de la possibilité qu'elle puisse créer des rapports sociaux ou sentimentaux avec d'autres hommes. On sait aussi qu'Agnès a échappé à sa tutelle comme Éveline a enfin réussi à échapper à Robert, mais seulement, et voici l'ironie de la référence à la pièce de Molière, au prix de sa vie. Une telle ironie rend nécessairement ambigu le rapport intertextuel et empêche donc une interprétation allégorique univoque de leur commune structure, ce qui empêche à son tour qu'on regarde *L'École des Femmes* de Gide comme un « récit exemplaire », au moins dans la définition générique établie par Susan Suleiman. Cela ne veut pas dire, par contre, que le récit d'Éveline soit rhétoriquement neutre, puisqu'il existe, en partie au moins, dans ses rapports avec *Robert et Geneviève*, et sa signification ne peut s'établir que si l'on s'y réfère. En fait, il me semble que la signification de *L'École des Femmes* ne se fait voir que si on la considère comme une contribution à la présentation persuasive de l'idée centrale du discours total, dans lequel figurent les trois récits, sous des formes différentes, comme des récits plus ou moins « exemplaires ».

C'est l'ironie qui empêche que *Geneviève* résolve le conflit dialectique qui oppose *L'École des Femmes* à *Robert*, la confirmation et la réfutation respectivement du jugement fait par Éveline de sa vie conjugale. Il est vrai que l'histoire de Geneviève illustre son désir de se libérer de la domination masculine (elle cherche un enfant en dehors du mariage), mais la solution qu'elle appar-

te au problème de l'inégalité propre aux rapports entre les hommes et les femmes ne peut s'accomplir qu'en poussant à leur limite logique et peu conventionnelle des aspirations qui tentaient et repoussaient à la fois Éveline, qui avoua : « C'est que je crains de retrouver en elle ma propre pensée plus hardie, si hardie qu'elle m'épouvante » (p. 1295). Ainsi l'idée centrale du discours, le désir de réduire les pouvoirs qu'avaient sur leur femme des maris comme Robert, idée soutenue en termes modérés et pathétiques (voir *infra*, «*Pathos*») par Éveline, et «*réfutée*» par Robert, se répète en termes plus mélodramatiques dans *Geneviève*. C'est l'exagération quelque peu incongrue qui s'attache à la demande faite par Geneviève à l'ancien porte-parole anti-féministe, le docteur Marchant, d'engendrer un bâtard qui rend attirante l'interprétation ironique de la thèse de *Geneviève*.

Est-ce que le discours présente donc une thèse ? laquelle ? si oui, est-elle féministe ou anti-féministe ? Il faut avouer, je crois, que la désambiguïsation de l'idée centrale ne se fait pas facilement, grâce aux complications introduites dans la structure totale. D'un côté, son désir d'émancipation féminine mène Éveline au suicide virtuel ; de l'autre, l'effort fait par Robert pour rétablir la nécessité de la domination masculine réaffirme le danger aux femmes de l'éducation et de la pensée indépendante ; enfin, la tentative révolutionnaire esquissée par Geneviève, pour écarter le mariage comme institution fondamentale de la société occidentale, échoue. Un dernier recensement des principaux *topiques* nous permettra de conclure le débat.

III. ETHOS, PATHOS, LOGOS

Aristote recommande que la persuasion s'accomplisse par la combinaison des trois modes d'appel suivants : 1) *l'appel à la raison*, y compris, quand ils sont disponibles, à ces procédés de démonstration que nous dérivons de la logique ou de la dialectique, comme l'induction, l'analogie et le syllogisme, et les équivalents rhétoriques de ces procédés, *l'exemplum* et l'enthymème ; 2) *l'appel aux émotions* du public ; 3) *l'appel à l'ethos* de l'orateur ou de l'écrivain, c'est-à-dire l'appel exercé par la confiance et l'admiration inspirées par lui chez son public par la démonstration qu'il sait faire de sa sagesse, de sa bonne volonté et de son intégrité morale.²⁰ L'introduction dans la critique littéraire de ces modes de confirmation, ou de ces «*preuves*» aristotéliennes, nous permet de comprendre les techniques de la littérature d'imagination de la façon suivante. Premièrement, l'appel éthique fait par le texte pour avoir l'assentiment et le respect du lecteur pour l'idée proposée rend nécessaire

²⁰ Aristote, *La Rhétorique*, livre I, ch. 2, Paris : Les Belles-Lettres, 1960, pp. 39-43.

l'établissement (ou le manque d'établissement, dans le cas d'une structure narrative ironique comme *Robert*) de l'autorité et de l'intégrité morale de l'énonciateur principal. L'argument éthique influencera donc le choix de la technique narrative à employer et celui de mode pris par le narrateur pour se présenter à ses lecteurs. Deuxièmement, l'agent principal créant de la sympathie pour les personnages et pour leurs actions (et ainsi pour les idées qu'ils illustrent), agent qui réduit la distance psychologique entre lecteur et personnages en éclairant la motivation de ceux-ci, c'est l'intrigue qui, par exemple, mettra en danger des personnages favorisés pour les montrer en train de réagir courageusement, etc..., contre des êtres ou des événements qui menacent leur bien-être physique, leur réputation, ou leur stabilité intellectuelle ou émotionnelle. Et troisièmement, l'intrigue comportera aussi des incidents plus ou moins exemplaires qui serviront à illustrer les propositions, maximes ou enthymèmes qui forment les appels rationnels faits pour avoir l'acceptation par le lecteur de l'idée ou des idées préconisées.

a) Ethos

L'établissement de la crédibilité essentielle du récit fait par Éveline de sa vie conjugale (plutôt que de celle de la «réfutation» offerte par Robert) se fait d'abord par la disposition stratégique des trois récits dans le discours. Puisque *L'École des Femmes* précède *Robert*, un lecteur qui passe de l'un à l'autre regardera probablement ce dernier d'un œil sceptique. Un tel lecteur, ayant suivi le cours de la vie d'Éveline, ayant vu son mariage du point de vue de l'épouse de Robert, pour ainsi dire, aurait à faire un effort d'imagination inquiétant, disproportionné même peut-être, pour abandonner d'un seul coup la certitude (apparente) sur les incidents et sur la motivation des personnages gagnée par une lecture longue et attentive de *L'École des Femmes*. Et il faudrait que Robert fût un narrateur plus habile qu'Éveline pour qu'il convainque ce lecteur de la valeur supérieure possédée par sa version d'événements déjà racontés par sa femme. Mais c'est précisément l'emploi habile fait par Éveline du *journal*, forme de récit qui implique une version quasi-directe des incidents et des conversations, qui offre la raison la plus convaincante pour qu'un lecteur en accepte celle donnée par Éveline. Par la présentation quasi-directe de ses actions et réactions, Éveline (et plus tard Geneviève) évite la nécessité d'affirmer que sa conduite ait été sensée, vertueuse, bien intentionnée, et ainsi de suite, et il ne lui faut que se montrer en train de se comporter de la sorte. Le fait qu'elle ne choisit que ces incidents qui la présente sous une lumière favorable est une convention, non pas une question qui concerne la rhétorique : la seule responsabilité d'un narrateur est de créer l'impression qu'il a raison selon l'évidence citée, et le lecteur moderne prend le texte nar-

ratif comme l'unique évidence des comportements à analyser.

Cependant, quand on se tourne du récit d'Éveline vers celui de son mari, on découvre que la grande faiblesse de *Robert*, en tant que récit, faiblesse évidemment incorporée dans la stratégie discursive globale, est la narration indirecte. Le résultat en est qu'on a rarement l'impression qu'on lit une version de la vie conjugale d'Éveline et de Robert qui se passe de commentaires intéressés faits par celui-ci. En tant que narrateur, Robert substitue constamment à la présentation directe d'incidents celle de maximes élevées et moralisatrices et de commentaires au sujet des défauts de sa femme. Son «récit» consiste, en fait, en deux espèces d'énoncés : d'abord, des opinions offertes par Robert sur des événements de sa vie conjugale, opinions qui suivent entre vingt et trente-cinq ans ces événements, et ensuite des remarques que Robert voudrait qu'on accepte comme des interprétations de la Volonté divine (voir, par exemple, pp. 1340-3). En effet, *Robert* crée l'impression d'être si bourré de maximes et de sentences, d'assertions apophtegmatiques et de figures gnomiques de toutes sortes ²¹, dont toutes s'expriment au temps présent discursif et non narratif que, comme le fait remarquer le professeur Maisani-Léonard ²², *Robert* finit par être un discours à la recherche d'un récit, plutôt qu'un récit qui illustre la vérité de l'affirmation fondamentale soutenue par le narrateur, c'est-à-dire qu'Éveline mérite sa pitié parce qu'elle a cherché à le quitter.

Parmi les formules rhétoriques recommandées par les anciens rétoriciens comme efficaces pour créer l'impression dans un public que l'orateur est digne de foi, il s'en trouve deux qui figurent dans le discours gidien. Robert, par exemple, accepte le conseil de Quintilien et déclare que son antagoniste est un orateur plus habile que lui.²³ Il exprime ainsi ce moyen de gagner la sympathie d'un lecteur :

Une autre chose me gêne, il faut bien que je l'avoue. Les critiques ont loué à l'envi le style de ma femme. Et j'étais loin de me douter qu'Éveline pût si bien écrire. [...] Suprême éloge : on a même été supposer que ce journal avait été écrit par vous, M. Gide [...]. Certes, les pages que voici ne peuvent point aspirer à donner le change. (p. 1316).

Un lecteur attentif ne manquera pas de remarquer l'ironie d'un tel aveu, étant

²¹ Sur la nature, les fonctions et les distinctions génériques de ces procédés, v. Perelman et Tyteca, *La Nouvelle Rhétorique*, pp. 165-6. Quelques-unes de ces maximes, etc..., seront analysées plus bas, v. «Logos».

²² *André Gide ou l'ironie de l'écriture*, p. 87.

²³ *Institution oratoire*, livre IV, ch. 1, 8-9, Paris : Les Belles-Lettres, 1976, p. 20 : «c'est pour l'avocat une sorte de recommandation tacite auprès du juge que de se dire mal assuré, mal préparé, inférieur en talent aux avocats adverses, comme le fait Messala dans la plupart de ses exordes».

donné que le même auteur implicite, Gide, est en fin de compte responsable des deux récits, comme Robert lui-même nous le rappelle si maladroitement.

La deuxième formule à laquelle on vient de se référer, celle qui accompagne fréquemment le «Topique de modestie» déjà esquissé, est celle par le moyen de laquelle l'orateur désavoue sa propre éloquence, en faisant commencer son discours, par exemple, par une phrase telle que «Moi, qui n'ai pas l'habitude de faire des discours en public». Dans la littérature d'imagination, cette technique, désignée par Perelman comme celle de «se servir de la rhétorique pour combattre l'idée que c'est de la rhétorique»²⁴, peut trouver son expression dans l'antithèse employée souvent par des narrateurs pour contraster la prétendue ingénuité, sincérité et spontanéité de leurs récits avec l'artifice ou même les procédés retors offerts par la rhétorique. C'est précisément cette antithèse qui caractérise la présentation par chacun des trois narrateurs gidiens de son propre récit. Dans *L'École des Femmes*, Éveline se réfère au moins quatre fois à la nature peu étudiée et (donc) non corrigée, «simple», de son récit, cherchant par là à créer l'impression que ce qu'on lit ne représente que le premier et seul jet qu'elle en a fait, qui sort entièrement de tout souci artistique et qui se présente sans repentir. «Je me laisse entraîner à parler de moi, ce que je m'étais pourtant promis de ne pas faire» (p. 1256), écrit-elle, et elle déclare aussi que «j'ai laissé courir ma plume vite» (p. 1260), «j'ai laissé courir ma plume» (p. 1281), et «j'écrirai mes pensées sans suite» (p. 1298). Cette dernière prétention proleptique à la spontanéité narrative contredit le seul aveu fait par Éveline que, à force de tenir fidèlement son journal, elle apprend à contenir sa prolixité (*sic*) : «je laisse moins qu'autrefois courir ma plume» (p. 1286).

Robert, par contre, ne se contente pas de la simple déclaration que la sincérité de son récit résulte de son manque d'artifice. Il va jusqu'à affirmer, en termes caractéristiquement hyperboliques, son refus de tout procédé rhétorique :

Mais mon intention, je l'ai dit, n'est point de me défendre. Je préfère raconter simplement à mon tour mes souvenirs de notre vie commune. Je parlerai en particulier de ces vingt années que son journal passe sous silence. Ma tâche est ardue, car il me semble sentir, tandis que j'écris, se pencher sur mon épaule le lecteur à l'affût du moindre mot où se révèlent ma «fourberie», ma «duplicité», etc... (ce sont les mots dont se sont servis les critiques). Pourtant, si je surveille trop mon écriture, je risque de fausser ma ligne et de donner dans le piège de l'apprêt au moment même et d'autant plus que je m'applique à l'éviter... La difficulté n'est pas mince. Je n'en triompherai, ce me semble, qu'en n'y pensant point ; qu'en écrivant au courant de la plume ; qu'en repartant à pied d'œuvre ; qu'en ne tenant pas compte de ce qu'a pu dire de moi Éveline,

²⁴ *Rhétorique et philosophie*, p. 37.

ni penser de moi le public. (p. 1316).

Laissant de côté le fait que Robert, malgré le démenti qu'on vient de lire, se réfère fréquemment dans son récit à ce qu'Éveline avait écrit à son sujet, son ineptie rhétorique est claire, vu qu'il semble s'attendre à ce qu'un lecteur accepte tel quel le désaveu rhétorique. Et Robert veut cela, malgré le fait que la fonction de ce procédé comme convention discursive propre à l'exposition d'un sujet, n'en est que trop évidente. En plus, tout lecteur doit décider lui-même si la façon la plus efficace qu'a Robert pour établir sa propre crédibilité consiste à mettre en doute la capacité possédée par ce même lecteur de juger d'une façon désintéressée des récits racontés par les deux époux.

Plutôt que de nier, comme fait son père, l'artifice des procédés rhétoriques qu'elle emploie, Geneviève adapte le désaveu aux besoins de son argumentation en niant que le récit qu'elle fait de son adolescence ait des prétentions littéraires ou romanesques. Au contraire, elle caractérise son récit autobiographique comme un récit exemplaire et, comme on l'a déjà vu, elle en indique clairement la fonction et le but didactiques :

Ce n'est pas un roman que j'écris ici et je me laisserai volontiers entraîner à des considérations qui couperont mon récit, mais qui m'importent, je l'avoue, beaucoup plus que ce récit lui-même. L'expérience que je fis de la vie, je ne la raconte que dans l'espoir qu'elle puisse être de quelque enseignement ou de quelque secours. Je ne retiendrai donc point les commentaires, dût la « qualité artistique » de ces pages en souffrir. (pp. 1360-1).

Et Geneviève répète plus tard que la valeur que possède son récit dérive de sa capacité de prévenir des jeunes femmes contre les illusions qu'elle avait connues elle-même adolescente. De cette façon elle cherche à créer l'impression qu'elle rejette l'Art et préfère dire la vérité franchement et sans fard : selon cet argument, décrire « directement » ses expériences offre le meilleur moyen de convaincre ses narrataires choisis.

b) Pathos

L'appel que fait la littérature d'imagination à ses émotions est connu de tout lecteur, et la plupart des rapports (depuis l'identification totale jusqu'à l'aliénation) que des lecteurs ont eus avec des personnages romanesques ont déjà été analysés avec plus ou moins de bonheur. L'analyse rhétorique cherche à expliciter les techniques qu'un auteur peut exploiter à des buts de persuasion, ou, en termes aristotéliens, les « moyens par lesquels l'on peut faire naître et dissoudre les passions, sources d'où se tirent les preuves ». ²⁵ Aristote met donc l'accent sur la réaction émotionnelle ressentie du récepteur. Une façon de démontrer comment le discours gidien provoque de telles réac-

²⁵ Aristote, *La Rhétorique*, livre II, ch. 11, 1388 b.

tions est d'en proposer, comme modèle hypothétique, une lecture plausible (ou qui sera acceptée comme telle, j'espère), et puis d'analyser les procédés qui y créent cette plausibilité. Évidemment, le danger subjectiviste reste grand, mais l'on rendra l'analyse aussi objective qu'une telle analyse puisse être en se concentrant uniquement sur les procédés discursifs.

Un lecteur de la première partie de *L'École des Femmes* peut bien avoir l'impression qu'Éveline possède tout pour être heureuse, à l'exception d'une seule qualité. Charmante, riche, bien née, elle possède l'affection des gens qui l'entourent. En fait, elle croit qu'elle a trouvé la clef de son bonheur futur quand elle fait la connaissance de Robert. La seule chose qui menace son bonheur — menace dont elle reste tout à fait inconsciente — est la vision naïve qu'elle a du caractère intellectuel et moral de Robert, vision qu'elle exprime en termes à peu près exclusivement hyperboliques. Un lecteur avisé peut bien interpréter, par exemple, comme une indication inquiétante des valeurs intellectuelles de Robert l'enthousiasme de celui-ci pour *La Libre Parole*, journal antisémite (p. 1259). Un tel lecteur trouverait aussi inconsciemment ironiques des expressions d'Éveline au sujet de son fiancé telles que les suivantes : « je ne crois pas qu'il ait d'amis intimes » (p. 1266), ou : « Il dit qu'il n'y a pas de plus grand plaisir que celui dont on peut tirer parti... Il s'instruit sans cesse et sait tourner tout à profit » (p. 1267). Dans cette dernière phrase, c'est bien entendu le mot « tout » qui inquiète. On se demande si « tout » comprend, dans ce contexte-là, l'amitié, par exemple, ou la religion. Et la réponse positive se révèle au lecteur qui observe Robert, pour ne pas compromettre ses propres bénéfices, prêt à permettre que ses amis perdent leurs économies (pp. 1284-5). Et un lecteur avisé saura bien juger Robert qui profite de ses rapports de familiarité avec quelques familles de la grande bourgeoisie catholique, non seulement pour leur vendre « de bons livres » (p. 1321), mais aussi pour influencer, dans des buts lucratifs, leur choix de fournisseurs (pp. 1329-30).

Pour ces raisons-là, un lecteur de la Partie I peut bien craindre qu'Éveline soit déçue par Robert, parce qu'elle manque de connaissance de soi et aussi d'expérience du monde : elle va même jusqu'à refuser des renseignements là-dessus quand son père lui en offre (pp. 1263-4). A ce moment-là le lecteur reçoit, sous la forme d'un procédé typiquement gidien ²⁶, celui d'une *mise en*

²⁶ V. Graeme Watson, « Gide's Construction "en abyme" », *The Australian Journal of French Studies*, vol. VI, n^{os} 1-2, 1970 ; Bruce Morrissette, « Un Héritage d'André Gide : la duplication intérieure », *Comparative Literature Studies*, vol. VIII, n^o 2, 1971 ; Lucien Dällenbach, *Le Récit spéculaire : essai sur la mise en abyme*, Paris : Ed. du Seuil, 1977.

abyme, la première indication non équivoque que la conduite de Robert ne ressemble pas du tout à l'idéal qu'Éveline en a conçu. Quand Robert avoue que le journal intime qu'il lui avait promis de tenir n'existe pas en fait, et quand il cherche à ridiculiser la plainte que sa fiancée lui adresse sur cet acte de mauvaise foi, il détruit les illusions sur son caractère qu'elle s'était construites, et il inspire au lecteur la première crainte solide sur l'avenir heureux d'Éveline. Comme le déclare Éveline à la fin de la première partie : «le charme est rompu» (p. 1277).

La description par Éveline de l'euphorie qu'elle ressentait pendant la période où Robert lui faisait sa cour est remplacée, dans la Partie II, par celle de son incapacité à sortir d'une situation conjugale qu'elle qualifie d'intolérable et par l'évocation par elle du malheur qui en résulte. Bloquée dans son désir d'échapper à son mariage par un moyen socialement accepté — l'Église, représentée par l'abbé Bredel, et la Société, représentée par le père d'Éveline, refusent de sanctionner une séparation judiciaire — elle mourra prématurément par une contagion qu'elle aura choisie exprès, comme nous le fait entendre l'Épilogue de *L'École des Femmes*. Éveline gagne la sympathie d'un lecteur par l'évocation de ces vingt années passées auprès d'un mari qu'elle méprise et qu'elle ne peut pas quitter sans encourir l'opprobre social, et aussi parce qu'elle sacrifie à son amitié pour Yvonne Marchant l'amour qu'elle conçoit pour le mari de celle-ci, «cet homme vraiment supérieur» (p. 1280), pour citer les mots d'Éveline.

Une scène culminante fréquemment employée pour créer le maximum de sympathie pour un protagoniste est celle de sa mort, mais, puisque *L'École des Femmes* est un journal intime, une telle scène, décrite par Éveline du moins, semblerait en être exclue d'avance. Que la scène de la mort d'Éveline figure d'une façon si curieuse dans le discours gidien — elle est «projetée» dans le récit de Robert — confirme qu'Éveline est le protagoniste de la diégèse globale. Ainsi dans *Robert* (pp. 1336-41), une scène dans laquelle Éveline «faillit» mourir fonctionne proleptiquement pour suppléer l'incident qui manque dans *L'École des Femmes*. En fait, l'importance possédée par l'évocation de la mort d'Éveline, comme procédé créant de la sympathie pour elle, devient claire quand on se rend compte que c'est le seul incident itératif du discours : brusquement annoncée par Geneviève dans sa première lettre à Gide, la mort d'Éveline est aussi le dernier incident diégétique du discours. Quand Geneviève décrit, en employant l'euphémisme et la litote, la dernière rencontre qu'elle a eue avec sa mère : «Alors je la saisis dans mes bras, l'embrassai de toutes mes forces. Elle me dit adieu. Je ne devais plus la revoir» (p. 1412), et la place de l'incident à la dernière page de *Geneviève* et l'image puissante mais ambiguë que présente cette dernière communion entre mère et

filles rendent plus éloquentes leurs visions différentes de l'idéal féministe.

On comprend mieux l'ambiguïté de cette scène si l'on examine le peu de force possédée par *Geneviève* pour convaincre un lecteur, en faisant appel à ses émotions, de la thèse que le récit véhicule. L'échec que subit, à mon avis, Geneviève, qui devrait pouvoir tourner à son avantage l'impression initialement sympathique qu'un lecteur risque d'avoir d'elle, s'explique de la façon suivante. Geneviève, quand elle commence son récit, peut réclamer la sympathie d'un lecteur pour deux raisons. D'abord, c'est à elle que revient l'honneur d'avoir révélé au public gidien la situation malheureuse de sa mère. On lui prête l'intention de créer de la sympathie et de la compréhension pour Éveline qui, d'après son propre récit, n'en a guère reçu de son mari. Ensuite, Geneviève profite par «reflet», pour ainsi dire, du fait qu'elle est la fille d'Éveline. L'expérience intime que fait un lecteur de l'angoisse d'Éveline et la pitié qu'il ressent probablement au moment de la mort prématurée de celle-ci peuvent bien l'influencer à partager l'espoir exprimé par Éveline : c'est-à-dire que la vie adulte de Geneviève comportera un rapport social et sexuel plus réussi que celui qu'a connu sa mère. Cependant, quand elle propose, dans la Partie II de son récit, un rapport intersexuel si peu conventionnel, elle risque de perdre une partie de la sympathie ressentie pour elle par des lecteurs aux idées familiales conventionnelles. N'oublions pas que de tels lecteurs sont probablement plus nombreux que ceux qui préconisent l'engendrement d'enfants extra-conjugaux comme la façon la plus valable qu'aient les femmes au XX^e siècle de gagner leur indépendance sociale et sexuelle.

Résumons les principaux appels que fait la diégèse aux émotions d'un lecteur. D'abord, la présentation, dans *L'École des Femmes*, d'un protagoniste sympathique qui a, selon le mot de Dickens, de «grandes espérances», est suivie par la création, chez le lecteur, d'une inquiétude à son égard. Ensuite, le discours introduit un antagoniste peu scrupuleux, Robert, pour démentir les espérances d'Éveline et pour la pousser prématurément à la mort. Enfin, la fille d'Éveline est employée comme l'instrument qui déçoit les espérances qu'a sa mère en l'éducation comme le moyen le plus sûr d'augmenter l'indépendance que peuvent avoir les femmes en dehors du mariage.

La preuve qu'Éveline et Robert représentent respectivement le protagoniste et l'antagoniste à l'intérieur du cadre discursif, et non pas l'inverse, se voit quand on se rend compte que, pour qu'une telle redistribution de rôles devienne possible, il faudrait soutenir les deux affirmations suivantes : a) que le texte rende Robert plus sympathique que sa femme, lecture que l'analyse précédente rend intenable, j'espère ; et b) que la version des événements donnée par Robert offre des arguments plus convaincants que ceux proposés par Éveline, et cela grâce au talent rhétorique supérieur déployé par celui-là.

C'est cette dernière position, déjà discréditée jusqu'à un certain point par la précédente discussion, que l'analyse rhétorique de l'appel rationnel fait par *Robert*, dans le contexte discursif total, servira à extirper.

c) Logos

Robert commence sa réfutation du récit d'Éveline, non pas en attaquant la valeur logique, mais en attaquant Gide en tant qu'éditeur de ce récit. Robert accuse Gide de vénalité et du désir de brouiller parents et enfants (pp. 1314-5). Bien entendu, de tels arguments, leur humeur chicanière mise à part, ne font rien pour invalider le récit que fait Éveline de sa vie conjugale. Dans le reste de son récit, Robert travaille fort pour construire une forme de l'*exemplum* rhétorique, l'*imago* décrite par Barthes comme le « personnage exemplaire (*eikon, imago*) qui désigne l'incarnation d'une vertu dans une figure ». ²⁷ Plutôt que de limiter l'*imago* qu'il construit à la personnification d'une seule vertu, Robert en fait un parangon, qui possède, parmi d'autres, des qualités aussi hétérogènes que la sincérité et l'exactitude en tant que narrateur (pp. 1316-30), une grande intelligence (pp. 1318-9), la perspicacité d'un grand critique d'art (p. 1333), un sens moral à toute épreuve (p. 1319), le désir de dédier sa vie modestement à l'avancement des carrières de ses amis (p. 1320), un manque total de jalousie (p. 1323), la capacité de pardonner à une femme qui, selon lui, l'avait trahi (p. 1324), et ainsi de suite. Malheureusement, Robert offre ce parangon comme un portrait exemplaire de lui-même et, ce faisant, révèle son ignorance de l'injonction quasi-absolue qui enlève à l'orateur le droit de faire l'éloge de lui-même. Parelman nous rappelle à cet égard que

Les cas où ce procédé est admissible ont été minutieusement examinés par Plutarque. [*Œuvres morales*, « Comment se louer soi-même sans exciter l'envie », Paris : Les Belles-Lettres, 1974, t. VII, II^e partie, pp. 57-85] [...] dans tous les cas où la vanité semble le déterminer, l'éloge de soi-même produit un effet déplorable sur les auditeurs... Aujourd'hui, l'éloge que ferait l'orateur de sa propre personne nous paraîtrait le plus souvent déplacé et ridicule. ²⁸

Mais les affirmations que fait Robert au sujet de ses qualités morales n'échouent pas seulement parce qu'elles augmentent l'impression qu'un lecteur pourrait former de sa vanité — impression qui resterait subjective et donc discutable. Au contraire, le discours lui-même offre la preuve du peu de valeur qu'ont ces affirmations : par l'extravagance de ses propres paroles, Robert se trahit. Dans une telle situation, l'énonciateur présente ses actions ou ses opinions comme dignes de respect. Ses auditeurs ou lecteurs, par contre, seront

²⁷ « L'Ancienne Rhétorique », *Communications*, n° 16, p. 201.

²⁸ *La Nouvelle Rhétorique*, pp. 429-30.

plutôt enclins à les interpréter comme ridicules ou comme relevant d'un amour-propre inconscient et déplacé. Parmi de tels énoncés faits par Robert, on trouve, par exemple, le passage où il se décrit comme prêt à « reconnaître ses torts » (pp. 1222-3). Cependant, le seul « tort » dont il était coupable, à son avis, consiste dans le fait qu'il n'a pas fermé sa porte à « ces libertaires », c'est-à-dire au docteur Marchant et au peintre Bourgwelsdorf, qui encourageaient Éveline à lire des livres qui, selon Robert, ont « empoisonné » l'esprit de sa femme. Et la seule faiblesse qu'il se reconnaisse, c'est de n'avoir pas su interdire à Éveline la lecture de ces livres-là. Tous les lecteurs de *Robert* ne verront probablement pas cette vaine tentative pour censurer les lectures de sa femme ou limiter les visites de ses amis comme un « tort » ou une faiblesse ; et quelques-uns iraient peut-être jusqu'à soupçonner qu'il cache de pires défauts sous cet étalage de franchise apparente. Et quand Robert annonce que, parmi les erreurs qu'il veut bien pardonner à sa femme, se trouve celle qui consiste à obliger son mari à s'intéresser davantage à ses enfants, ou quand il avoue magnanimement que, bien qu'Éveline ait perdu sa foi en Dieu, « je ne cessais pas de l'aimer » (p. 1335), de telles concessions pourraient très bien travailler contre lui, en l'exposant comme un père de famille froid et distant et comme un mari moralisateur et condescendant. Cette création par Robert d'une image de lui-même idéalisée mais inconsciemment nuisible, informe (et infirme) son récit d'un bout à l'autre, et devrait par conséquent être tenue pour l'échec rhétorique majeur de son discours.

L'analyse de sa façon d'employer des maximes établit, cependant, que ce n'est pas son seul échec rhétorique. La maxime, définie par Barthes comme une « forme très elliptique, monodique [...], un fragment d'enthymème dont le reste est virtuel » et comme une « formule qui exprime le général »²⁹, fonctionne rhétoriquement pour élever le ton du discours, en l'investissant d'un « caractère éthique ».³⁰ Pourtant l'orateur qui choisit, plutôt que des généralisations faciles à accepter, des maximes controversées pour servir de normes par lesquelles justifier des actions, trouvera peut-être son public peu enclin à accepter la valeur gnominique ou aphoristique de ses prémisses et donc prêt à rejeter ses arguments. Voilà ce qui arrive dans le cas suivant, où Robert emploie une maxime comme la prémisse d'un enthymème ou syllogisme tronqué : « Mais j'ai toujours pensé, écrit-il, que le meilleur moyen d'échapper au mal est d'en détourner les regards » (p. 1325). On trouverait facilement trop d'exceptions à la généralisation exprimée par la maxime pour que celle-ci soit convaincante. Donc, le désir qu'a Robert de « rattacher son histoire à une ré-

²⁹ « L'Ancienne rhétorique », pp. 202-3.

³⁰ Aristote, *La Rhétorique*, livre II, ch. 21, 1395 b.

flexion morale générale³¹ échoue parce qu'il choisit mal sa prémisse axiologique.

D'autres topiques rhétoriques, tels que les enthymèmes auxquels on s'est déjà référé, sont employés par Robert pour établir, à sa propre satisfaction, sinon à celle de tous ses lecteurs, que le seul rôle social de la femme est celui de conserver les valeurs de la famille et du foyer (pp. 1323-4). Et la tentative qu'il fait de formuler une définition logique glisse dans l'antanaclase et se révèle ainsi comme une simple figure de rhétorique.³² Un autre argument proposé par Robert, et qui est peu convaincant, est l'*exemplum* suivant, qui tire une conclusion impertinente, et donc illogique, de ses prémisses :

Prémisse majeure

le monde des chiffres et des formes géométriques n'existe pas en dehors du cerveau qui le crée ;

Prémisse mineure

mais que ce monde, une fois créé par le savant, lui échappe, obéit à des lois qu'il n'est pas au pouvoir du savant de modifier, de sorte que cet univers né de l'homme rejoint un absolu dont l'homme lui-même dépend ;

Conclusion

Et ceci prouve abondamment [...] que le cerveau de l'homme est créé par Dieu pour le connaître, comme le cœur de l'homme est créé par Dieu pour l'aimer (p. 1335).

On peut ajouter à ces exemples du peu de talent rhétorique de Robert la fausse analogie : une femme risque autant de « danger » (non spécifié) de l'éducation que d'une maladie, arguë-t-il (p. 1334). Il a recours aussi au topique interminable et peu concluant, appelé par le nom de son créateur, le premier rhétoricien, le *corax*, qui débat de la possibilité d'établir si une action est, ou semble simplement, sincère (pp. 1332-3). Puisque le discours de Robert ne réussit pas à convaincre un lecteur avisé de sa valeur, par l'appel qu'il fait à la raison, on peut raisonnablement le voir, plutôt que comme une réfutation efficace de celui d'Eveline, comme un exemple d'incompétence rhétorique.

CONCLUSION

On devrait pouvoir répondre maintenant à la question posée plus haut : est-ce que le discours véhicule une thèse féministe ? La réponse s'est révélée négative parce que le discours n'est mis au service d'aucune thèse féministe ou anti-féministe, mais articule plutôt une position entre les deux. Les qualités

³¹ Martine Maisani-Léonard, *André Gide ou l'ironie de l'écriture*, p. 246.

³² V. p. 1392. Robert y mêle le sens primaire du mot « réfléchir » (renvoyer par réflexion dans une direction différente) au sens secondaire (faire usage de la réflexion, penser, méditer).

sympathiques d'Éveline peuvent bien influencer un lecteur à accepter l'idée que le rôle autoritaire du mari, sanctionné comme il l'était à l'époque en question par l'Église et par l'État, exigeait d'être changé. Cependant, le contrepoint ironique de cette position représenté par le ton strident qui caractérise le «récit exemplaire» ou «roman à thèse» de Geneviève doit être apprécié, si l'on veut comprendre la stratégie globale du discours gidien. Même la présomption qu'a Robert de l'infailibilité de sa vision du mariage, basée sur l'autorité divine et sur les conventions de la société, peut sembler non pas absolument dépourvue de valeur, si on la compare à l'accouplement sexuel purement fonctionnel prôné par Geneviève, le porte-parole féministe secondaire et quelque peu fanatique. Comme solution au problème posé par les rapports intersexuels, la sienne peut bien représenter une *reductio ad absurdum*. Le discours se révèle donc comme une structure équilibrée, qui combine des récits directs d'incidents avec des perceptions subjectives, pour engager et pour soutenir l'intérêt d'un lecteur. L'idée centrale, peu révolutionnaire en fait, comme l'analyse du discours l'a montrée, semble être la suivante : au début du XX^e siècle, il a bien fallu libérer la femme, abolir son infériorité sociale à l'homme, infériorité institutionnalisée par le mariage. Mais cette institution elle-même, malgré toutes ses imperfections, mérite de rester comme base et support de la famille, puisque les autres solutions proposées ne sont ni très nombreuses, ni très satisfaisantes.



**DE GIDE, DE HESSE,
ET SURTOUT DE HANS PRINZHORN
(fin) ***

par
CLAUDE FOUCART

L'intention de Prinzhorn n'est pourtant pas de limiter son étude de la sexualité gidienne à ses aspects historiques, mais bien d'essayer de fournir, dans le sens de la psychologie de Ludwig Klages, un portrait de l'écrivain Gide qui le différencie notamment de Marcel Proust, chez qui l'image du «demi-homme féminisé» joue un certain rôle, et des auteurs qui s'attachent à la description de «l'homme fort», du Führermensch. Le monde gidien est celui de la «réalité» en ce sens que Gide ne veut parler, comme il est dit dans *Les Nourritures terrestres*, «que des choses» et non de «l'invisible réalité»⁷⁵, c'est-à-dire qu'il ne s'enferme pas dans un monde imaginaire fait de rêves et surtout d'attitudes, mais qu'il offre à ses lecteurs un tableau différencié des problèmes posés par la sexualité qui peut certes apparaître comme «impossible» dans les «chaumières bourgeoises», mais qui permet de se libérer des clichés habituels sur la pédérastie. Cette analyse débouche irrésistiblement sur le rappel du rôle que joua Gide dans les discussions allemandes sur le problème de l'homosexualité à l'époque de la République de Weimar. Le *Corydon* fut traduit en 1932, mais cette œuvre avait été remarquée par bien des écrivains dès sa parution en France, dans les années 1920. Ce n'est pas par hasard que Kurt Hiller exprima, lui aussi, son admiration pour Gide dans *Die Weltbühne*, le 28 novembre 1932. Il s'était engagé, en 1928, au Congrès de Copenhague, en faveur d'une réforme des lois allemandes sur l'homosexualité.⁷⁶

* La première partie de cette étude a été publiée dans le BAAG n° 50, avril 1981.

⁷⁵ Hans Prinzhorn, *op. cit.*, p. 452.

⁷⁶ Kurt Hiller (1885-1972), écrivain «activiste», après la première Guerre mondiale,

Ce que l'ensemble de ces écrivains admire en Gide, Prinzhorn le résume en fin d'article lorsqu'il parle de ce «don» qu'a Gide non pas de «se styliser», de «se réjouir personnellement, quelque part dans sa vie privée, de pouvoir tirer profit de ses succès», mais au contraire de «considérer sa propre vie, telle qu'il l'avait vécue, comme le véritable problème» et de «la montrer au monde avec la plus grande sincérité». En conclusion, Prinzhorn résume ses impressions : «Ce livre [*Les Nourritures terrestres*] est l'éloge par le jeune Gide de cette confiance [dans la vie] et de la force nourrissante de la terre quand nous nous donnons à elle par amour».⁷⁷

Cette longue étude de Prinzhorn, dans laquelle il serait bien difficile de discerner la moindre critique, suppose une lecture approfondie de bien des œuvres de Gide, tout au moins de *Si le grain ne meurt* et de *Corydon*, et aussi un long contact intellectuel avec les idées gidiennes. Deux questions s'imposent immédiatement : tout d'abord, pourquoi Prinzhorn, qui ne manquait pas, comme nous l'avons vu, d'occupations variées, mais qui était aussi passionné par l'écriture⁷⁸, s'est-il lancé dans cette difficile entreprise qu'était la traduction en allemand des *Nourritures terrestres* ? Ensuite, comment en est-il arrivé à une connaissance détaillée de cette œuvre ? La première question trouve sa réponse directement dans l'exposé présenté par Prinzhorn. Mais elle ne peut être négligée. Car elle permet de toute évidence de préciser la position de Gide dans tout un courant philosophique allemand, l'actualité de sa pensée pour bien des écrivains allemands de cette époque. En effet, l'œuvre gidienne s'impose comme une voie moyenne entre le socialisme, au sens le plus général de ce terme, et une réflexion qui repose sur l'adoration de l'homme supérieur, du «Übermensch» qui avait été celle de Stefan George et contre laquelle s'était révolté Ludwig Klages. Cette voie moyenne, celle de l'homme repoussant la tentation de la force humaine comme œuvre de domination est tout entière présente dans *Les Nourritures terrestres*. Le refus d'admettre l'existence de liens entre la maître et son disciple, ce thème de l'«Envoi» dans les *Nourritures*⁷⁹, la méfiance de Gide vis-à-vis de certains aspects de l'œuvre de Nietzsche, la crainte de voir, par exemple, souligner les rapports de *L'Immoraliste* avec *Zarathoustra* au point de «ne plus tenir compte, déclare Gide, de ce que

qui eut l'occasion d'écrire de nombreux articles élogieux sur Gide et notamment sur le *Corydon*. Il fera l'objet d'une étude ultérieure.

⁷⁷ Prinzhorn, *op. cit.*, p. 455 : «Dies Buch ist das hohe Lied des jugendlichen Gide auf solches Vertrauen und auf die nährende Kraft der Erde, wenn wir ihr liebend hingegen sind».

⁷⁸ Indication fournie par Mme Dory Mulhaupt.

⁷⁹ Gide, *Romans, récits et soties, œuvres lyriques*, vol. cité, p. 248.

m'enseigne la vie même»⁸⁰, sont autant de points qui marquent le décalage existant entre ces deux courants intellectuels. Le refus d'admettre l'existence de liens indissolubles entre le maître et le disciple est d'autant plus important qu'il marque aussi la différence pouvant exister entre Gide et toute une série d'écrivains allemands qui sont plus ou moins restés proches de Stefan George. A la fin de son article sur Gide, Prinzhorn établit une rapide comparaison entre Gide et Nietzsche ; celle-ci est d'autant plus intéressante qu'elle permet de saisir ce qui sépare les deux écrivains. Nietzsche apparaît comme le « combattant solitaire » qui a certes mis l'accent sur la nécessité d'être sincère, mais qui est devenu la « tragique victime » de ce combat. Pour sa part, Gide a su donner confiance à l'homme dans sa « puissance de création » (« Gestaltungskräfte »). Cet optimisme gidien, choix d'une voie qui est à la fois ouverture sur le monde et confiance dans une « vie sans crainte, ayant sa propre substance » (« dem furchtlosen Leben aus der eigenen Substanz »), se retrouvent dans *Corydon*. En dehors des *Nourritures terrestres* et de *Si le grain ne meurt*, Prinzhorn ne parle que de cette œuvre de Gide qui est le symbole d'une volonté d'affirmer, même contre l'immense pression des réalités sociales et morales, le droit d'être sincère et la confiance dans la vie sous toutes ses formes. Le vécu, l'humain a la priorité sur la société et la morale. Le fait de rejeter toute conception de l'art et de la vie qui réduit la possibilité que peut avoir l'individu de s'affirmer et d'affirmer sa personnalité non pas dans un monde littéraire fait d'illusions (« Phantasiewelt »), mais dans le vécu, tout cela transforme Gide en défenseur de l'individu à un moment de l'histoire allemande où justement l'individu est méprisé au profit d'idées totalitaires, de l'homme fort. En 1930 se profile lentement à l'horizon l'ombre de Hitler, et la traduction des *Nourritures terrestres* joue ici le même rôle que la représentation d'*Œdipe* à Darmstadt, en 1932. L'affirmation de l'intégrité morale de l'individu s'oppose tragiquement à celle de la domination du plus fort, à celle du Führer. La psychologie de la personnalité défendue par Klages et Prinzhorn ne pouvait que trouver un enrichissement dans les *Nourritures*, où l'individu prend le pas sur l'égoïsme, l'ouverture sur le monde, sur l'idée d'un surhomme capable d'écraser l'originalité humaine.

La deuxième question, celle des rapports entre l'œuvre gidienne et Prinzhorn lui-même, celle de la constitution de ce consensus entre deux pensées illustre en quelque sorte la première. La traduction des *Nourritures terrestres* n'a pas eu lieu en vase clos. Les contacts entre Gide et Prinzhorn ont permis au traducteur de se faire une idée précise des vues de Gide sur sa propre œuvre.

En effet, après avoir accepté avec quelque méfiance un autre traducteur

⁸⁰ Gide, *Journal 1889-1939*, p. 858 (4 novembre 1927).

que Rilke pour *Les Nourritures terrestres*. Gide attendit l'arrivée des premières épreuves de la traduction pour, comme à l'habitude, examiner le travail de Prinzhorn avec quelques amis. Jean Schlumberger fut de ceux qui considérèrent l'ensemble comme «détestable». ⁸¹ Gide songea alors à se rendre à Bonn pour rencontrer Curtius. ⁸² Et, le 2 novembre 1929, il passa sa journée «à revoir la traduction» en compagnie de Groethuysen et de son amie Alix Guilain. La Petite Dame était présente. Gide avoua alors ne plus partager l'opinion de Jean Schlumberger sans pourtant renoncer à «amender» le texte de Prinzhorn. ⁸³ Le 4 novembre la correction continue avec l'aide de Groethuysen. ⁸⁴ Ce «travail assidu» ⁸⁵ se prolonge, comme prévu, le 6 et les jours suivants. ⁸⁶ Gide écrit à Prinzhorn, le «couvre... de fleurs pour lui faire avaler tant de corrections, tant de changements». ⁸⁷ Il doit bien admettre que les efforts de Prinzhorn révèlent «un réel enthousiasme, un travail et une conscience extraordinaire». ⁸⁸ Le 16 novembre, il écrit dans son *Journal* :

Cette révision de la traduction Prinzhorn des *Nourritures*, si passionnante qu'elle soit m'exténue. Tous les jours nous nous y mettons et travaillons jusqu'à onze heures. ⁸⁹

Difficile gestation qui tourne à l'épopée lorsque, le 8 janvier 1930, Prinzhorn rend visite à Gide. ⁹⁰ Cette rencontre est de peu d'utilité. Car «Prinzhorn n'a pas encore revu les épreuves». ⁹¹ Et, le 19 janvier, Gide reçoit, à sa grande surprise, une lettre de Prinzhorn qui propose, à son tour, des «recorrections». ⁹² Peu confiant, Gide veut relire les dernières épreuves. ⁹³ Le 9 mars,

⁸¹ *Ibid.*, p. 945 (20 octobre 1929).

⁸² *Ibid.*, p. 945.

⁸³ *Ibid.*, p. 951 (2 novembre 1929).

⁸⁴ *Ibid.*, p. 952 (4 novembre 1929).

⁸⁵ *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. II, p. 59 (6 novembre 1929).

⁸⁶ *Ibid.*, p. 59 (9 novembre 1929).

⁸⁷ *Ibid.*, p. 59.

⁸⁸ *Ibid.*, p. 59.

⁸⁹ Gide, *Journal 1889-1939*, p. 953 (16 novembre 1929). *Les Cahiers de la Petite Dame* (t. II, p. 64) confirment cette indication. Dans la *Correspondance Gide-Martin du Gard* (Gallimard, 1968, t. I, p. 379) se trouve une lettre adressé par Gide à RMG le 22 novembre 1929, dans laquelle il est dit : «Le texte de cette version, due à un psychanalyste enthousiaste, nous a paru, à Mme Mayrisch, à Viénot, à Jean Schlumberger et à moi, si imparfait, que nous nous occupons de le revoir, remanier, récrire complètement».

⁹⁰ *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. II, p. 72.

⁹¹ *Ibid.*, p. 73.

⁹² *Ibid.*, p. 76.

⁹³ *Ibid.*, p. 77.

il raconte à la Petite Dame que *Die literarische Welt* a publié des «épreuves corrigées» de la traduction, que Prinzhorn «voudrait quelques compliments publics de la part de Gide». ⁹⁴ Mais, Joseph Breitbach ayant signalé à Pierre Viénot la faiblesse de cette traduction, Gide décide de revoir les épreuves corrigées par Prinzhorn. «On constate avec stupeur que Prinzhorn [...], avec un sans-gêne incroyable, a fait de nouvelles corrections»... ⁹⁵ Gide exige alors de revoir à nouveau toutes les épreuves. Et, le 10 mai, la Petite Dame reçoit une lettre de lui provenant d'Allemagne. Le 26 avril, il était à Stuttgart, puis, à partir du 29, à Bonn, pour ensuite se rendre, vers le 18 mai, à Berlin, et rentrer en France à la fin de ce mois de mai. ⁹⁶ Dans la lettre adressée à la Petite Dame, il lui signale qu'à la suite d'un entretien chez l'éditeur des *Nourritures terrestres*, la Deutsche Verlagsanstalt, il a rencontré Prinzhorn chez Curtius, à Bonn, et mené une séance de travail de huit heures. Ces renseignements semblent incomplets dans la mesure où Gide s'est rendu, à cette date, non seulement à Bonn, mais aussi à Dusseldorf, chez les Multhaupt où, d'après Mme Dory Multhaupt, Gide et Prinzhorn s'enfermèrent dans le salon pour ne pas être dérangés et ainsi travailler à la correction de la traduction. Paul Multhaupt, ingénieur et mécène qui entretenait de nombreux contacts avec des écrivains et des artistes, comme justement Ludwig Klages, C. S. Jung, le chef d'orchestre Wilhelm Furtwängler, qui connaissait Gide, et l'acteur Paul Wegener ⁹⁷, se fit un plaisir de recevoir Gide. Cette rencontre fut certainement organisée par l'ami de la famille Multhaupt, Prinzhorn, qui anima aussi les soirées musicales dans la maison des Multhaupt. L'ensemble de ces personnes eut ainsi l'occasion de parler à Gide. On organisa, devant un public trié sur le volet, une lecture de passages de la traduction réalisée par Prinzhorn, et Gide prononça alors une phrase qu'il devait déjà avoir dite dans la lettre qu'il avait envoyée, en novembre 1929, à Hans Prinzhorn. Car la même petite phrase se retrouve dans l'article de Prinzhorn daté de janvier 1930 et dans les explications que Mme Dory Multhaupt a eu la gentillesse de me faire parvenir sur sa rencontre avec Gide. Prinzhorn déclare que Gide affirma, à propos de son travail, que «la traduction allemande lui paraît maintenant souvent plus satisfaisante que le texte original». ⁹⁸ Mme Multhaupt se souvient d'avoir entendu Gide dire que la traduction en allemand de son œuvre respecte sa pensée dans

⁹⁴ *Ibid.*, pp. 84-5.

⁹⁵ *Ibid.*, p. 87 (13 mars 1930).

⁹⁶ Gide, *Journal 1889-1939*, pp. 982-3.

⁹⁷ Paul Multhaupt, né en 1880, mourut en 1933. Wilhelm Furtwängler (1886-1954) dirigea le Berliner Philharmoniker de 1922 à 1945.

⁹⁸ Hans Prinzhorn, *op. cit.*, p. 443.

toute sa force. Toujours est-il que Gide eut ainsi l'occasion d'entrer en contact avec un milieu artistique et littéraire important, que sa rencontre avec Prinzhorn fut plus que celle d'un auteur avec son traducteur. Dans cet épisode qui aboutit à la publication de la traduction de Prinzhorn, nous retrouvons d'ailleurs des attitudes caractéristiques de Gide face à ses traducteurs. Tout comme avec Dieter Bassermann, à l'occasion de la traduction des *Caves du Vatican* en 1921, il critique en privé le travail de Prinzhorn, mais lui fait des éloges dans les lettres qu'il lui adresse.⁹⁹ Il soumet le texte traduit à ses amis et il prend bien soin de n'admettre qu'un texte revu et corrigé par lui-même. Méfiance et fermeté sont ici aussi accompagnées de flatteries et d'éloges. N'est-ce point là la marque d'une indécision chez un écrivain qui connaît bien la langue allemande écrite, mais qui hésite à choisir une solution lorsque son manque d'habitude, en ce qui concerne la langue parlée, risque de trahir ses propres faiblesses. Ces incertitudes sont peut-être la cause de ses méfiances.

La traduction des *Nourritures terrestres* est ainsi menée à bien. Mais ce long travail n'a pas été le seul sujet de conversation entre Gide et Prinzhorn. En effet, c'est en juin 1930 que Gide adresse à Prinzhorn la lettre suivante :

Juin 1930.

Cher ami,

J'ai lu Knulp avec un bien vif plaisir, et vous suis bien reconnaissant de m'avoir fait connaître Hesse. Sa langue exquise, souple, simple et de vocabulaire peu compliqué, était, on ne peut mieux faire, pour me donner confiance et m'encourager à lire de l'allemand. Charmé par ce premier livre, j'ai voulu lire Der Steppenwolf, mais avec moins de plaisir. Le livre de lui qui m'a beaucoup le plus intéressé jusqu'à présent, c'est Demian, que je viens d'achever, mais dans la traduction française. Étrange roman, avec lequel je me sens de bizarres affinités. Curieux de savoir si Hesse connaît mes livres. Évidemment nous sommes marqués du même signe.

[André Gide] 100

Ce texte apporte évidemment toute une suite de renseignements qui ne sont pas négligeables. Tout d'abord, c'est Prinzhorn qui révéla à Gide Hermann Hesse, ce qui est d'autant plus important à savoir que cette indication

⁹⁹ Cf. la «Correspondance André Gide – Dieter Bassermann», publiée par nos soins dans le BAAG, vol. VII, n^o 42, avril 1979, p. 14.

¹⁰⁰ Copie dactylographiée, Deutsches Literatur Archiv de Marbach (R.F.A.), D. Hesse-Archiv, 6.1930. Cette copie faite par Hesse est en fait la copie d'une copie de la lettre de Gide par Hans Prinzhorn.

nous montre que Gide fit la connaissance de Hesse par l'intermédiaire d'un psychologue attaché avant tout à une certaine théorie de la personnalité qui met en rapport l'expérience humaine et le monde, qui s'efforce de concevoir l'homme comme une unité du corps et de l'esprit ouverte aux influences venues de l'extérieur, celles-ci pouvant permettre à l'individu d'échapper aux dogmes de la religion et de la société en général. Cette lettre oblige aussi à constater que le rôle de Prinzhorn a été plus développé que celui d'un simple traducteur. Il faut ainsi corriger le jugement porté sur lui par Gide, ou tout au moins interpréter d'une manière positive la petite phrase de Gide sur le « psychanalyste enthousiaste ». ¹⁰¹

La lettre de juin 1930, adressée à Prinzhorn, apporte aussi la confirmation que Gide ne se mit à lire Hesse qu'à partir de 1930 ¹⁰², et que le troisième ouvrage cité dans la lettre que, le 2 juin 1930, Gide envoya à Roger Martin du Gard, sans indication de titre et à la suite de *Knulp* et de *Demian*, est en fait le *Steppenwolf* ¹⁰³, qui était paru en 1927 et qui ne fut traduit en français qu'en 1931, par Juliette Pary. Le *Steppenwolf* et *Knulp* furent lus en allemand, *Demian* en français. La traduction de cet ouvrage ne parut qu'en 1930 chez Stock, accompagnée d'une préface de Félix Bertaux. Le *Steppenwolf* sera d'ailleurs cité par Gide dans son discours à la jeunesse prononcé en juillet 1947 à Munich ¹⁰⁴ et dans la préface au *Morgenlandfabrt*. ¹⁰⁵

La dernière phrase de la lettre adressée à Prinzhorn pose un problème d'interprétation évident. Il a déjà été possible de noter que l'intérêt que Gide prit à la lecture de *Demian* n'était point explicable sans admettre une ambiguïté dans l'idée que Gide devait se faire du roman lui-même. ¹⁰⁶ Mais les « bizarres affinités » que Gide ressent à cette lecture ne sont-elles pas en fin de compte l'expression d'une certaine conception commune de la psychologie romanesque qui fait de Prinzhorn l'intermédiaire idéal entre les deux écrivains ? ¹⁰⁷ Il a déjà été possible de souligner que, sur le plan strictement littéraire, abstraction faite de la vision politique du monde qui rapprochera les deux hommes, Gide éprouve un certain malaise face à une œuvre qui lui semble parfois

¹⁰¹ Gide - Martin du Gard, *Correspondance*, t. I, p. 379.

¹⁰² V. Claude Foucart, « André Gide et Hermann Hesse, ou l'indépendance de l'esprit au milieu des guerres », *BAAG*, vol. VI, n° 40, octobre 1978, p. 6.

¹⁰³ *Ibid.*, p. 7.

¹⁰⁴ *Ibid.*, p. 22.

¹⁰⁵ *Ibid.*, p. 19. Cf. Gide, *Feuillets d'automne*, Paris : Mercure de France, 1971, p. 248.

¹⁰⁶ Cl. Foucart, art. cité, p. 8.

¹⁰⁷ *Ibid.*, p. 9.

«ridicule». ¹⁰⁸ Mais la conception générale de *Demian*, celle qui considère «la vie de tout homme» comme un «chemin vers soi-même» ¹⁰⁹, peut être commune à Gide et à Hesse. Elle devait, de plus, avoir attiré l'admiration de Klages et de Prinzhorn. Une chose est claire : le jugement de Gide est composé de demi-mots, l'idée n'est jamais explicitée dans ses détails. Pourtant, des chemins se croisent, et Gide, tout comme Hesse, se trouve être l'un des penseurs qui contribuent à empêcher ce que Klages appelle, dans son étude sur «l'homme et la terre» de 1913 (*Mensch und Erde*), la «décadence de l'âme» («Untergang der Seele») ¹¹⁰, la disparition des «forces de la vie et de l'âme» («Mächte des Lebens und der Seele») au profit de celles de la raison et de la volonté. Car, comme le souligne Klages, le combat de l'âme et de la vie est en fait à la source de notre richesse intérieure, la raison ne faisant que détruire les liens entre l'homme et la nature. La présence de ce combat dans l'œuvre de Hesse dut attirer tant Prinzhorn que Gide.

Ce chapitre des rapports d'André Gide avec la pensée allemande, avec l'un de ses représentants, prit rapidement fin, après la traduction des *Nourritures terrestres* : Hans Prinzhorn meurt en 1933 — date fatale et symbolique.

Je remercie Mme Catherine Gide d'avoir bien voulu m'autoriser à reproduire la lettre d'André Gide à Hans Prinzhorn, dont elle garde la propriété. C'est avec émotion que je me souviens de ma rencontre avec Mme Dory Multhaupt, qui a eu la très grande gentillesse de me fournir de nombreux renseignements tant sur Gide que sur Prinzhorn. Que le Deutsches Literatur Archiv de Marbach soit aussi remercié pour l'aide que je reçois lors de chacune de mes visites dans ses murs.

APPENDICE

HUMANUS DER GUTE EUROPÄER

Zur deutschen Übertragung von André Gide

Les Nourritures terrestres (1896), *Uns nährt die Erde* (1930) *

von Hans Prinzhorn **

In dem Gedichtfragment *Die Geheimnisse* beschwört Goethe den Schatten eines überragenden weisen Menschen, ohne ihn selbst handelnd einzuführen.

¹⁰⁸ *Ibid.*, p. 7.

¹⁰⁹ Hermann Hesse, *Demian*, Suhrkamp Verlag, 1977, p. 8.

¹¹⁰ Ludwig Klages, *op. cit.*, pp. 14 et 22.

Dem Pilger, der in eine weltliche Klostersiedlung abends einkehrt, lässt er ihn schildern durch einen derer, die dort wohnen. In jener breiten rhapsodischen und dabei so farbigen Weise, deren Lebensnähe uns dünnblütigere Moderne an Goethe manchmal fast erschreckt, baut sich aus einigen Hauptzügen und Lebensschicksalen die Gestalt jenes unsichtbaren Führers vor uns auf. Er ist ein faustischer Mann, in abenteuerreichem Wanderleben langsam herangereift zum Range des Weisen. Nicht aber hat er wie Faust sich zuerst einsam in der Studierstube die Umriss einer Scheinwelt abgesteckt, deren trügerische Bergung erst auf der Höhe des Mannesalters unerträglich wird und deshalb gewaltsam zersprengt werden muss, sondern seine Entwicklung geschieht zwar «aus innerm Sturm und äusserm Streite», doch von Anbeginn in enger Gemeinschaft mit seiner Sippe und in liebendem Umgange mit Menschen aller Art. Und dann erst, als der Vielerprobte, mit der Welt und sich selbst Geeinigte, in die Stille sich zurückzieht, hat sich eine Schar jüngerer Freunde zusammengefunden, die in ihm das Vorbild eines allseitig entfalteten Menschen, das Symbol des «Menschen-Möglichen», ehrt und liebt — und dieser Kreis scheint durchaus verschieden von einer Gemeinde mit Gesetz und Glauben. Ihr Wahlspruch ist das «schwer verstandne Wort» :

Von der Gewalt, die alle Wesen bindet,
Befreit der Mensch sich, der sich überwindet.

Über dem Haupte dieses Mannes schwebt wie ein natürlicher Nimbus der Name «Humanus», ihn krönend mit der Schlichtesten und einzigen Würde, die wir für uns erhoffen und erstreben dürfen : der Vollendung unseres Artwesens in der Reifen Gestalt der Person.

Goethes Eingangstropfen sind erfüllt von einem eigentümlichen Zauber :

Ein wunderbares Lied ist Euch bereit ;
Vernehmt es gern, und jeden ruft herbei !
Durch Berg' und Täler ist der Weg geleitet :
Hier ist der Blick beschränkt, dort wieder frei,
Und wenn der Pfad sacht in die Büsche gleitet,
So denket nicht, dass es ein Irrtum sei ;
Wir wollen doch, wenn wir genug geklommen,
Zur rechten Zeit dem Ziele näher kommen.
Doch glaube keiner, dass mit allem Sinnen
Das ganze Lied er je enträtseln werde :
Gar viele müssen vieles hier gewinnen,
Gar viele Blüten birgt die Mutter Erde ;
Der eine flieht mit düsterm Blick von hinnen,
Der andre weilt mit fröhlicher Gebärde :
Ein jeder soll nach seiner Lust geniessen,
Für manchen Wandrer soll die Quelle fließen.

* Article paru dans *Neue Schweizer Rundschau*, 23^e année n^o 1, janvier 1930.

** Deutsche Verlagsanstalt, Stuttgart, die das Gesamtwerk von André Gide in Deutsch herausgibt. [Note du texte original]

In unsern Tagen, da wir soviel von dem Mangel an vorbildlichen Menschen hören und immer wieder fatalen, einseitig verzerrten «starken Persönlichkeiten» begegnen, die von Gruppen als Führer verkündet werden und sich auch so zu gebärden trachten, sollte man am Wunschbild eines «ganzen Menschen» öfters die Massstäbe nachprüfen, mit denen man Führerschaft misst. Wie viele, die im grellen Schein eines Kreises von spiegelnden Anhängern sich blähen und die Grenzen ihres Wesens überdehnen mussten, haben wir rasch zur Karikatur ihrer selbst werden und zu Schemen verblassen sehen ! Einzelne andere hingegen heben sich im Laufe der Zeit immer deutlicher ab als Mehr-Wissende und «das Gesetz, nach dem sie angetreten», Vollendende. Unter diesen symbolhaften Menschen ist André Gide ganz stetig in die vorderste Linie gerückt, wo die Geschichte der menschlichen Kultur sich entscheidet in ihren höchsten Trägern.

Wer Gide aus Werk und Leben ein wenig kennt, mag gern die Gedanken herüber- und hinüberspinnen lassen zwischen jenem Goetheschen Bilde des weisen Führers und der Gestalt dieses faszinierenden, aber noch beunruhigenden Zeitgenossen, der so schwer in die Wertschemen der Gegenwart passen will. Gewiss, er ist nicht so einfach aufgebaut wie jenes klassische Menschlichkeitsideal. Die Züge seines Wesens sind sogar verwirrend vielspältig, ja gegensätzlich, und er scheint hartnäckig auf dem dissonierenden Widerspiel seiner Hauptmotive zu beharren. Aber dennoch geht von dem Insgesamt dieser Gestalt gerade das aus, was den wenigen fehlt, die man in einem Atem mit ihm nennen könnte : grenzenlose Aufrichtigkeit, vollkommene Unabhängigkeit des Urteils von Nebenabsichten bei rückhaltloser Teilnahme an allem, was uns Heutige bewegt, tiefe Bildung ohne jeden Bildungshochmut, ein immerwährendes Neusein bei einer Stetigkeit der Grundhaltung, die etwas Pflanzenhaftes an sich hat ; und schliesslich eine uneingeschränkte Bejahung der Lebenswerte, die aber keineswegs aus einem menschlichen Gesetz und aus der Logik des Herzens, aus dem Teilhaben an ihnen, aus ihrer Fruchtbarkeit, aus ihrem Sosein, das in sich vollendet ist. Hier ist ein Vollblutfranzose ins Europäische, ins Weltweite gewachsen, wo man sich nicht aus neutraler Farblosigkeit verständigt, sondern aus gemeinsamer Lebenstiefe versteht.

Man kann freilich zu diesem beinahe goetheschen Wesenskern Gides nicht vordringen, ohne in dem einen Werke heimisch zu sein, in dem er sich ganz unverhüllt gibt : *Les Nourritures terrestres*. Mögen alle übrigen Werke «problematisch» in manchem Sinne sein — dies eine Mal «geschah ihm» das, was allein Kunde gibt von der Substanz eines schöpferischen Menschen : in dem Sechszwanzigjährigen wurde eine Stimme laut, die musste reden, was «der Geist» sie reden hiess. Der später im bewussten Auffangen und Durchleuchten kaum mehr sagbarer Regungen einen so hohen Rang erreichte, wusste dies eine Mal gewiss nicht, was er tat... Dies eine Mal war er nichts als Gefäss und Sprachrohr. Und aus ihm sprach Es, das uralte Zeitlos-Ewige, das man nur empfangen kann und um das selbst starke künstlerische Begabungen

ihr Leben lang vergebens werben. Darin strömen die Wachstumskräfte alles Lebendigen und lassen im Gewande des zu armen Wortes die unsichtbaren Wirklichkeiten anklingen, aus denen hohe Dichtung gemeinsam mit echter Weisheit ihre Tiefe und ihre unangreifbare Würde erhalten.

Das Schicksal des Buches von 1896 bis heute ist seltsam genug und bietet uns schon allein einen Hinweis, dass wir es mit einem sehr ungewöhnlichen Werk zu tun haben. Gide selbst berichtet davon in seiner Vorrede zu der Ausgabe von 1927 : niemand beachtete nach Erscheinen das Buch, keine Kritik erwähnte es, in zehn Jahren waren 500 Exemplare verkauft. Wenn wir heute dank Gides unermüdlicher Mitarbeit eine deutsche Bearbeitung vorlegen können, die nach des Autors Wunsch für künftige Übersetzer in fremde Sprachen als massgebend gelten soll, weil ihn «die deutsche Übersetzung jetzt oft mehr befriedigt als der ursprüngliche Text», so haben wir um so mehr Anlassé uns klar zu machen, worin denn die unvergleichliche Bedeutung des Werkes liegt. So mag es willkommen sein, wenn der Übersetzer Rechenschaft ablegt über die Erkenntnisse, die ihm zuteil geworden sind aus der Versenkung in diese (einigen von uns durchaus vertraute) Welt dessen, der, fast ein Jüngling noch, vom Schicksal ausersehen ward, die tiefe, alte Weisheit der Liebe und des aus sich wachsenden, ohne persönliche Verdienste erblühenden und fruchtetreibenden Lebens für uns neu zu verkünden.

II.

Für uns Menschen des 20. Jahrhunderts, die wir unsere Welt anders zu bauen wünschen, als wir sie zuletzt gezeigt bekommen haben, entsteht die besorgte Frage : haben Nietzsche und Dostojewski, erste Selbstopfer für eine Umordnung der Kulturwerte, umsonst gekämpft, gelitten, geschaffen ? Wo sind die wagemutigen Geister, die mit ähnlicher Unabhängigkeit des Denkens und Handelns, ohne die Hilfe der kulturellen Institutionen zu beanspruchen, sich der Lösung der dringlichsten Frage widmen, die auf dem Grunde aller andern Fragen lauert, mit denen die Menschen der letzten Generationen sich plagen : welches ist die Stelle des selbständigen, vollentwickelten Menschen im Weltprozess ? -- Seien wir gerecht : was man mit den Waffen strengster Redlichkeit schliesslich sich und andern erkämpfen und sichern kann, ist noch keine neue bessere Lebensform, kein «Gesetz des Handelns», sondern nur eine Erkenntnis, nämlich von der unverfälschten Wirklichkeit des Menschen, die für uns Heutige schwer zu finden oder gar unwiederbringlich verloren ist. Wer wollte behaupten, dass dies genug sei, um freier, sicherer zu leben als unsere Vorfahren ? Wir brauchen den, der uns das «Stirb und werde» zeigt, das Geheimnis der vollkommenen Selbsteinschmelzung, ohne die für den bewussten, allzubewussten Menschen unserer Zeit noch nicht einmal die Pforte zu jenem Wissen erreichbar ist, das einst in Kulturn verhüllt dem Adepten zuteil wurde. Wir wollen nicht darauf verzichten, weil es für uns schwerer zugänglich wurde.

Gide steht mit diesem Frühwerke genau an der Stelle, wo das Menschenbild unseres Jahrhunderts aus höchst verschiedenartigen Überlieferungen und Neufunden zusammenschoss — dieses biozentrische Menschenbild, das im Gegensatz zu seinen Letzten Vorläufern die Würde des Menschen auf den Rang seiner leibseelischen Lebensfülle gründet und die geistige Person von dieser Wertebene aus mit einigem Misstrauen behandelt. Wer in den radikalen Umwertungen der menschlichen Grundkräfte heimisch ist, die Nietzsche und noch folgerichtiger Klages uns gelehrt haben, wird in diesem Buche Gides mit Entzücken eine Reihe von sinnlichen Erfahrungen und gedanklichen Erwägungen entdecken, denen inzwischen in unserer neuen Psychologie gleichsam Heimatrecht geschaffen worden ist. Man vergleiche besonders die visionäre Bemühung um das Geheimnis des Lebensgefühles als der Gesamtheit aller tastartigen Sinnesempfindungen mit der Bewusstseinslehre von Klages.

Die Psychologentugend der Redlichkeit ist gewiss um so leichter zu bewahren, je stärker und sicherer die Gabe der unbefangenen Beobachtung ausgebildet wurde. Aber sie bleibt gefährdet besonders von zwei Seiten : von der leichten Beherrschung des «Logos» für die Psyche und von dem fatalen Los des Psychologen, dass er den Hauptgegenstand seines Wissens gleichsam als zugeschmiedeten Panzer stets mit sich herumtragen muss : seine eigene Person. Wer vermag richtig abzuschätzen, welche Künste und Listen dazu gehören, als Beobachter durch diesen Panzer der eigenen Person zu dringen und sich zu überzeugen, was darinnen verborgen ist als wirkende Ursubstanz oder -macht ? Und wem liegt daran, diesen Einblick, der nicht nur vorteilhafte und hochgeschätzte Eigenschaften bieten kann, auch anderen und gar jedermann freizugeben, während doch alle Welt bemüht ist, die günstigste Schauseite des Panzers in bester Beleuchtung zu zeigen ? Welche Verführung für den Dichter, als verklärter Schöpfer hinter seinem Werk verhüllt oder offen aufzutreten und eine Art von Schamanentum auszuüben ! Nietzsches böses Wort : «Die Dichter lügen zu viel», mainte gewiss diese vom Publikum so hochgeschätzte Schauspielerei. Man wird nicht leicht jemanden finden, der sich davon so frei gehalten hat wie Gide. Daher ist immer seine vollkommene sincérité, seine Aufrichtigkeit, auch von denen anerkannt worden, die sich gegen ihn wandten. Der freien Fabulierseite seines Schaffens stand diese sorgsame Einbeziehung der eigenen Person im Wege, als eine Übertreibung der Redlichkeit am ungeeigneten Orte — wie leicht wäre es ihm sonst dank seiner überlegenen Sprachkunst und seiner artistischen Begabung gewesen, der rein literarischen Lust an der Gestaltung das Vorrecht zu lassen. Aber der tiefe und klare Einblick in die Untergründe des menschlichen Verhaltens, der ihm die Möglichkeit bietet, die Sache Nietzsches und Dostojewskis fortzuführen, weckt in ihm gleich das Verantwortungsgefühl, sich dieser Aufgabe sehr radikal zu widmen. Ihn trägt ein religiöses Grundgefühl des Vertrauens zu Gott-Welt. Dadurch ist sein enthusiastischer Amoralismus kaum je der Gefahr nihilistischer Einstellung verfallen, die schon in jeder analytischen Psychologie lauert

So manche bekennerrische Selbstpreisgabe trachtet zutiefst nur, aus dem Fiasko des persönlichen Lebens eine Märtyrerglorie zu retten. Bei Gide ereignet sich der seltene Fall, dass sein Drang zu voller Aufrichtigkeit von Kind auf wirksam ist, anscheinend sogar unabhängig von der halb protestantischen, halb katholischen christlichen Unterweisung. Und im rechten Augenblick flutet der Lebens- und Abenteuerdrang höher, ehe die Spätpubertätsgefahr bigotter Selbstquälerei Macht gewinnt. Das Lebensdrama dieses Menschen von reichster Substanz und weitausgerifender Begabung vollzieht sich vor unsern Augen als ein Reifungsprozess in mannigfach und aus heftigen Gegentendenzen bestimmten Phasen und mit Richtung auf ein unendlich fernes Vollendungsziel. Weil sein seelischer Weltraum so weit ist, mag Gide geschützt gewesen sein gegen die Versuchungen, an denen die Bekenner zu scheitern pflegen : Lehre und Verkünderpathos. Gide ist seinem Schlusswort an Nathanael treu geblieben : «Und nun, Nathanael, wirf mein Buch fort. Mach Dich frei von ihm. Verlass mich. Verlass mich ; jetzt fällt Du mir lästig : Du hältst mich auf. Die Liebe zu Dir, in die ich mich hinein gesteigert habe, nimmt mich zu sehr in Anspruch. Ich bin es müde, mich als Erzieher aufzuspielen. Wann habe ich gesagt, dass ich wünschte, Du sollest mir gleich sein ?» Und so steht er heute, nach der rückhaltlosesten Selbstpreisgabe, die das gesamte Schrifttum kennt, in all seiner verwirrenden Vielspältigkeit dennoch klarer und eindeutiger vor uns als viele, die auf eine Formel zu bringen sind. Wie bei den wenigen echten Weisen und Heiligen bleibt an seinem Bilde zuletzt gleichsam ein Nimbus übrig : weltoffene, hingebende Liebe, deren schlechte Würde allein Ethos genannt zu werden verdient. Dies ist das erste Paradoxon in ihm, durch das er für den Menschen des 20. Jahrhunderts eines der grossen Vorbilder geworden ist.

III.

Was verleiht Sprachwerken dauernden Wert und Reiz ? — Die Eigenartigkeit allein gewiss nicht und die formale Vollendung allein ebensowenig. Wohl aber beides in Verbindung mit der Kraft einer Überlieferung, die in Werken vieler Zeitläufte lebt und als das eigentlich Wirkende einer «Kultur» gelten muss. In Frankreich neigt man zur Überschätzung dieser letzten Seite, in Deutschland und im englischen Sprachbereiche umgekehrt zur Überschätzung der Eigenart, die auch in verzerrten Notprodukten noch als Wert empfohlen wird. Ja die Aufmerksamkeit ist so sehr auf solche Züge persönlicher Eigenart gerichtet, dass man darüber die andere Seite vergisst, wo sie unauffällig ist. So konnte es geschehen, dass man Gide wegen seines Buches *Le Prométhée mal enchainé* (1898) als einen Bahnbereiter des «Expressionismus» zu kennzeichnen suchte. — Gide ist aber so sehr Statthalter alter französischer Überlieferung, in der Substanz wie im Formalen seiner geistigen Existenz, dass er zugleich als Klassiker betrachtet werden muss. Sogar sein Durchbruch ins Allgemein-Menschliche, und zwar als Vorkämpfer und Entdecker an einer

ganz bestimmten Stelle der Menschheitsentwicklung, führt nach produktiven Umwegen zurück auf alten französischen Kulturboden. Wiederum haben wir von heftigen Gegentendenzen in seiner Anlage und seiner Lebenskurve zu reden und von immer erneuten schöpferischen Ausgleichen, ohne dass die Spannung je herabsänke, oder gar sich in ein Programm auflöste.

Man könnte lange Reihen von solchen Gegentendenzen nennen. Ein wichtiges Paar davon lässt sich so umreissen : hier mein Ich, Mikrokosmos, unablässiges Wachsen, Gestaltsuchen, Selbstwerden, grenzenlose Selbstbehauptung zugleich — dort die weite Welt der Kulturformen, nicht nur papiernes Bildungsgut, sondern Reichtum wirklicher Gestalten, durch Hingabe, Teilhabe, Einverleibung jedem erreichbar ; grenzenloses Aufsaugen bis zum Selbstverlöschen. Der als Sechszwanzigjähriger die Nachgeborenen in Nathanael ermahnt, alle Bücher zu verbrennen und aus sich ein «völlig unersetzliches Wesen» zu machen, ist nur in einem sehr tiefen Sinne als «Individualist» anzusprechen. Die Meinung ist, man müsse *trotz* aller Teilhabe an den Kulturgütern dennoch sein Eigenwesen zum echten Mikrokosmos reifen lassen, zur individuellen Endgestalt. Nicht hingegen ist die Meinung, in Willkür, Laune und Gier des Individuums offenbare sich das Weltgesetz, wie sterile Pfuscher und anmassende Subalterne wähen. Höchster Individualismus innerhalb einer natürlichen grossen Hierarchie der Werte — das ist das zweite unzeitgemässe Paradoxon, das sich in Gide verkörpert.

In der Gegenspannung zwischen selbstherrlichem Individuum und Kulturbindung verbirgt sich jedoch ein tieferer, ein letzter Gegensatz. Man kann ihn mit philosophischen Fachnamen belegen, aber das pflegt ihn nicht zu verdeutlichen, sondern der Neigung zu formalem Fetischismus Vorschub zu leisten. «Individuum und Kultur» kennzeichnet nur eine oberflächliche Schicht der Urspannung «Mensch in der Welt». Und «Welt» heisst zuletzt einfach das Urreich der unwandelbaren kosmischen Rhythmen, in das der Mensch nicht mehr so sicher eingefügt ist wie die anderen Lebewesen. Eine der schlichtesten und ergreifendsten Kundgaben dieses religiösen Grundgefühls ist Gide in der «Hymne in einer anderen Tonart» am Schlusse der *Nouritures terrestres* gelungen :

«Sie wandte die Augen den aufgehenden Sternen zu. Ich kenne alle ihre Namen», sagte sie ; «jeder hat mehrere. Mannigfach sind ihre Kräfte. Ihr Gang erscheint uns ruhig, aber es ist rasch und macht sie glühen. Aus unruhigem Drange wird ihre Eile ungestüm und das verleiht ihnen ihre Pracht. Ein inneres Schicksal treibt und lenkt sie ; erhabener Eifer verbrennt sie und zehrt sie auf ; deshalb sind sie strahlend und schön.

Eng verbunden durch geheimnisvolle Kräfte und Tugenden gesellen sie sich zueinander — und so hängt einer vom andern ab, der andre aber vom Ganzen. Einem jeden ist die Bahn vorgezeichnet und jeder kennt seinen Weg. Er vermöchte nichts daran zu ändern, ohne jeden ändern von seiner Bahn abzulenken, da jeder für jeder andern Sorge trägt. Und jeder wählt seinen Weg, wie er ihm bestimmt ward ; was ihm bestimmt ist, das muss er wollen, und so ist

eines jeden Weg, der uns verhängnisvoll erscheint, aus freiem Wundscheid gewählt, da jeder vollkommenen Willens ist. Hingebende Liebe leitet sie ; ihre Wahl fügt Gesetze, von denen hängen wir ab ; wir können uns ihnen nicht entziehen.»

Und das ganze Buch ist für hellhörige Ohren von diesem Motiv der Allverbundenheit durchwoben wie von einem kunstvollen Kontrapunkt.

Im Gegensatz zu dem aus sich wachsenden, in sich vollendeten Reiche des aussergeistigen Lebens steht das vom Menschen umgeordnete, nach Mass und Zahl geregelte Reich des Geistes, der Person, in dem menschliche, zumal soziale Nutzzwecke herrschen. Der Reifungsprozess der Persönlichkeit ist ein fortwährender Kampf zwischen diesen beiden Gegenmächten. Von jeher gibt es zwei Hauptrichtungen, in denen wir die Lösung oder den Ausgleich dieser Urspannung «Mensch und Welt» suchen können. Entweder glauben wir an die Kraft des menschlichen Geistes, der aus dem «umgeformten» Rohstoff der Natur erst etwas Rechtes «gemacht» hat und in stetigem Fortschritt immer Besseres daraus machen wird. Oder aber wir vertrauen auf die ewig wirkenden aussermenschlichen Mächte, an denen wir teilhaben mit unseren vitalen Wurzeln ; dann haben wir Anlass, gegen die Geistmächte misstrauisch zu sein. An Versuchen, den Menschen durch Steigerung und Rationalisierung des bewussten Zweckhandelns, durch Geist-, Ich-, Willenskult gegen den Naturgrund zu verselbständigen, hat es nicht gefehlt. Die Geschichte der Zivilisation bietet uns eine lange Kette von mehr oder weniger systematischen Versuchen zu solchem Training. Man kann nicht sagen, dass die Resultate dieser Bemühungen sonderlich beglückend sind. In einigen Religionen und ihrer Ethik mag man ernst zu nehmende praktische Ergebnisse anerkennen. Aber wieviel leere Moralsätze und tragikomische Quälereien sind aus solcher Überschätzung der menschlichen Willensmacht hervorgegangen ! Welche erstaunliche Fähigkeit zur Selbsttäuschung zeigen all unsere Bemühungen, in Erziehung, Rechtsprechung, Politik durch Formeln zu erledigen, was nur durch Einsatz und Opfer, durch redliches Für-einander-Einstehen von Mensch zu Mensch zu leisten ist. Und oft ist nicht einmal eine «Lösung» dieser Art möglich in schwierigen Situationen, und die einzige sachlich anständige Äusserung wäre das Eingeständnis, dass man vor der Aufgabe versagt hat — aber statt dessen wird weiter verkündet, der «ungebrochene Tatwille» werde demnächst das Unmögliche wirklich machen. Gide durchschaut das unredliche und allz betriebssame Getue, ohne sich ihm vollständig zu entziehen, aber auch ohne eigentlich Kompromisse zu machen. Und zum dritten Mal sehen wir eine paradoxe Gegenspannung in ihm lebendig wirksam : höchste Freiheit der Teilhabe am gesamten Lebensbereich — und zugleich eine kritische Durchdringungskraft des Geistes, wie sie mit solcher unbefangenen Teilhabe gemeinsam sehr selten vorkommt.

IV.

Die geistige Ahnenschaft Gides in Frankreich (die leibliche ist stark gegenseitlich gemischt : Normandie und Südfrankreich) und ihre Bedeutung für den Aufbau seiner Welt muss noch erörtert werden. Bis gegen die Jahrhundertwende wirkten Baudelaire und die in seinem Schatten lebenden «Parnassiens» wie ein geheimes Kraftzentrum, eine Feuerstätte, an der zu einem autonomen Typus des bewussten Menschen geprägt wurde, wer immer mit weltoffenen Sinnen und artistischer Lebenshaltung sich anschloss. Die Stützen der zerfallenden Gesellschaft machen es sich zu leicht, wenn sie über die Dekadenz jammern, die von hier ausgegangen sei. Als ob es Sache der grossen Anreger, der Fermente im kulturellen Prozess wäre, das Reich der Satten zu sichern ! Die Geschichte berichtet auf jeder Seite das Gegenteil, wenn auch nur wenige Selbstzeugnisse so jäh in die Paradoxie dieses Prozesses hineinleuchten wie der Ausspruch des milden Christus, er sei nicht gekommen, Frieden zu bringen, sondern das Schwert. Dass fast alle Taten, für die einem Führermenschen der Beiname des Grossen gegeben wurde, Gewalt und Verderben unter scheinheiligen Sprüchen von Frieden und Gerechtigkeit für ein Nachbarvolk bedeutet haben, wird immer wieder vergessen. Wer mit den geistigen Waffen Baudelaires kämpft, der sucht als Entdecker und Eroberer neue Möglichkeiten für sich im Reiche des bestehenden Ordnungen, die immer wieder zu eng und starr für frische Begabungen werden — ewiges Schicksal aller Menschensatzung. Wie sollte er nicht Unruhe, Angst und Widerwillen erwecken ? Wer aus dem Muss der eigenen Natur die menschliche Wirklichkeit im Geiste Nietzsches und Dostojewskis sieht, durchschaut die Dekadenz gerade an den vorgeblich solidesten Stellen der Zivilisation und kann sich nicht mit dem moralisierenden Händeringen eines Tolstoj, Ibsen und ihrer schwächeren Nachfolger begnügen.

Es verdient Beachtung, dass Gide sich besonders eingehend, mit grosser Verehrung und Sympathie über Baudelaire, Dostojewski und Nietzsche geäussert hat, während alle die geistigen Führer, die um 1900 in humanitären «Bewegungen» als Kronzeugen angerufen wurden, seiner Wesensart zu fern stehen, als dass er ihnen sein Interesse und seine ungewöhnliche Fähigkeit zu kritischer Charakteristik gewidmet hätte. — Auch in der geistigen Ahnenschaft Gides fehlt es nicht an stärksten Gegensätzen. Nicht nur Montaigne, sondern in gewissem Sinne auch Racine stehen für ihn im höchsten Range des ewigen Vorbildes, sie verkörpern den Beitrag des französischen Geistes zur Weltkultur, wie Dante, Shakespeare und Goethe den Beitrag ihrer Kulturen verkörpern. Wir erinnern uns, dass Nietzsche wenige geistige Ahnen so hoch stellte wie Montaigne, und haben es heute durch Gides vermittelnde Bemühung leicht, uns zu überzeugen, dass diese Schätzung vollauf begründet ist. So gesellen sich in Gides Weltbild zu den gefährlichsten Neudenkern gerade die geistigen Mächte, die seit Jahrhunderten als Pfeiler der stetigen Kulturtradition gelten — viertes Paradoxon.

Durch Nennung eines einzigen Namens : Pascal, ist hier gleich das viel tiefere fünfte Paradoxon anzuschliessen, das zumal angesichts des vorliegenden Buches seltsam befremdend erscheint. Im Schatten dieses Namens ist die Gestalt und Lehre Christi in das Leben Gides wieder eingetreten. Nach weitem Umherschweifen in allem Ewig-Heidnischen, das keine Trennung des Erlebens in böse Wirklichkeit und ausgleichende gedankliche Idealität kennt, ist er im selbstquälerischen Kämmerlein Pascals eingekehrt, um die Kämpfe seiner Kinderjahre zu redlichem Ende zu bringen — die Kämpfe um das Ethos der Selbstverwirklichung. Nicht etwa wird damit der heidnisch-mystischen Selbsthingabe an Gott-Welt, die an Inbrunst und Wagemut ihresgleichen sucht, jetzt abgeschworen, im alten Bekehrungsstile. Aber dennoch drängt sich noch einmal der christliche Glaubensartikel von der persönlichen Seele, der Unsterblichkeit, der Sündhaftigkeit, der Erlösung durch Gnade unabweisbar auf. Und die Aufrichtigkeit dieser letzten Phase ist im Vergleich mit den tagesüblichen Kundgebungen pseudoreligiöser Betriebsamkeit so überzeugend, dass auch eingefleischte Heiden sich in diesen dialektischen Kampf einleben können. Das Vorwort von 1927 zum vorliegenden Buche streift diese Wendung.

V.

Ein letztes grosses Spannungsmotiv bleibt zu schildern : der Eros André Gides ist vorwiegend nach der männlichen Seite gerichtet. Er ist Eros paidagogos, unversieglicher Urquell erzieherischer Gestaltungsimpulse in dem eher beschaylichen und vagabundierenden Naturell Gides. Diese leibseelische Neigung stand — aus durchaus begreiflichen Gründen der bürgerlichen Gesellschaftsordnung — noch in pathetischem Verruf, als Gide sich dazu bekannte. Sie wurde von Richtern und Ärzten auf subalternem Niveau paragraphiert. Wo sie Wellen aufwarf, die für die Öffentlichkeit sichtbar wurden, in höfisch-*aristokratischen*, diplomatischen, militärischen, künstlerischen, pädagogischen Kreisen, in der Jugendbewegung erregte sie wiederholt kurze heftige Diskussionen unter moralischen, weltanschaulichen, staatlich-sozialen Gesichtspunkten — zu schweigen von dem Missbrauch zu politischen Zwecken und dem platten Problem grossstädtischer Lebeweltzirkel und Prostitution. Selbst die ansehnlichen Persönlichkeiten aus der Welt des künstlerischen Gestaltens : Walt Whitman, Oscar Wilde, Herman Bang u. a. hatten den Bann nicht zu brechen vermocht. Bei uns begegnete Stefan George schweigender Duldung, weil dieser Eros hier in geheimnisvollem Nimbus als kulturzeugerische Macht erschien, durch geformtes Werk beglaubigt war und auch Menschen nach platonischem Vorbilde zu bestimmter Gestalt oder Haltung prägte.

Gide war wiederum durch seinen Hang zur Aufrichtigkeit gezwungen, auf alle Deckfassaden der Welt gegenüber zu verzichten. Wenn Selbstpreisgabe das Schicksal des Künstlers ist, wie sollte der Wesenszug verborgen werden, aus dem gerade das Pathos seines Gestaltungsdranges sich nährte ? Und abge-

sehen vom Künstlertum : der mystische Weg der richtigen Einordnung des Menschen in die Welt, im heidnischen wie im christlichen Sinne, führte ebenfalls durch diesen Akt der Preisgabe. Wie um sich nichts zu ersparen, legte Gide schliesslich im *Corydon* auch noch eine grundsätzliche biologische Rechtfertigung des gleichgeschlechtigen Eros vor. Es bleibe hier ausser Betracht, was für und gegen dieses radikale Bekennternum spricht. Die literarische Öffentlichkeit in Frankreich hat sich ausführlich damit beschäftigt. Uns muss hier die einfache Tatsache genügen, dass heute zum erstenmal seit den Zeiten des Sokrates und Platon die mann-männliche Liebe nicht mehr geduldiger Nachsicht Andersgesinnter empfohlen, sondern bei George verhüllt, bei Gide offen als leuchtende Blüte am Rankenwerk menschlicher Liebesbeziehungen gepriesen und gepflegt wird. Die Bedeutung dieser Tatsache für die künftige Gestaltung der menschlichen Gemeinschaft ist um so grösser, weil gleichzeitig eine allgemeine Lockerung der alten Ordnungen, zumal der familiären, der beruflichen (Teilung zwischen männlichen und weiblichen Arbeitskräften) und der geschlechtlichen zu verzeichnen ist. Auch dass die erste Diskussion über Männerliebe, die dem Ernste und der Tiefe des Problemes angemessen ist, in Frankreich stattfindet, dem Lande der Verehrung für die starke mütterliche Frau (aus echter mutterrechtlicher Tradition !) und der ungebrochenen Sinnlichkeit der mann-weiblichen Beziehungen, ist ein bedeutendes, noch nicht gewürdigtes Anzeichen für den Tiefgang des Problemes. Wir hätten viel weniger Anlass, es so ernst zu nehmen, wenn eines der protestantischen Länder, in denen die geschlechtslose Berufsfrau als Ideal aufgestellt wird, der Hauptschauplatz des Dramas wäre.

Kehren wir zu Gide zurück. Sein Leben wie sein Werk zeugt von der Wirkungsmacht der liebenden Zuwendung zum älteren wie zum jüngeren Freunde. Die Fülle und Allseitigkeit der eigenen Entfaltung wie die fördernde Intensität, die andere zur Selbstgestaltung zwingt, sind bündlige Beweise für die Fruchtbarkeit dieser Gefühlswelt. Wir finden hier auch keineswegs das Schreckbild des weiblichen Halbmannes, das um Proust eine grosse Rolle spielte, noch das Idealbild eines Übermannes, der Natur, Weib, Musik, die Mächte des auch sich wachsenden Lebens, als vorläufigen Rohstoff behandelt, daraus des Mannes Wille erst etwas zu schaffen habe. Sondern diese gelebte und gedichtete Welt ist ganz, nicht eingeeengt durch Denkschranken ; sie ist « Wirklichkeit », daher verwirrend vielgestaltig, nicht auf ein Wunschbild oder gar eine Haltung zugestutzt. Aus der bürgerlichen guten Stube gesehen ist sie gewiss « unmöglich », weil sie zu wenig behagliche Umgrenzung und zu viele Möglichkeiten zeigt, die unerwünscht, aber deshalb doch nicht weniger Wirklichkeitsträchtigt sind.

Man übertreibe die Angst vor dem « bösen Beispiel » nicht ins Lächerliche. Wer hätte nicht schon in seiner Wunschphantasie gern einen Nachbarn oder Nächsten umgebracht — und hat sich doch weder durch Lady Macbeth, noch durch Wilhelm Tell, noch durch die gelassene Mordpraxis des Kinos zur Verwirklichung seines Wunsches verführen lassen. Mit den Liebesbeziehungen

sieht es in mancher Hinsicht ähnlich aus ; sie realisieren sich nicht durch Nachahmung fremder Beispiele, sondern aus eigenem Drange, der sich seine Vorbilder und Führer wohl zu finden weiss, wo er nicht unterdrückt ist und dadurch unsicher und dumpf. So kann wohl aus der Breite der Liebesbegabung, die dem Einzelnen zur Verfügung steht, eine Tendenz hervorgehoben werden, die aus sich selbst nicht stark genug zu aktiver Entfaltung gewesen wäre – aber nur wo echte Führung im eigenen Blutkreise gemangelt hat, wird die Verführung, das heisst die Führung auf eine Bahn, die der Anlage fremd ist, gefährlich. Die Frage des Rechtsschutzes für Minderjährige begreift alle biologisch begründeten Gesichtspunkte der Geschlechtsmoral in sich, der Rest der bestehenden gesetzlichen Regelungen wird sich nur soweit halten lassen, als es den Schutz der persönlichen Freiheit und Selbstbestimmung angeht. Das mag praktisch auf das gleiche herauskommen, was kultivierte Richter unter dem geltenden Recht für ihre Aufgabe angesehen haben ; aber es schafft die Möglichkeit, wieder ein Stück historischer Fassade des moralischen Dünkels abzutragen und reife Menschlichkeit an die Stelle zu setzen. Das kann nur geschehen, wenn man gezwungen ist zuzugeben, dass von dem flachen Scheinbegriff der Homosexualität aus das bislang verfernte, aber vor allem durch Gide in das Licht des Tages gestellte Problem der mann-männlichen Liebe nicht gelöst werden kann. Sieht man es aber einmal unter dem Gesichtspunkt des Niveaus und der schöpferischen Fülle, so hat man der freien Luft der Erotik im antiken Sinne Raum gegeben, und wird Formen, die unseren Ansprüchen genug tun, mit der Zeit finden. Die Tradition, sich an Platons Darstellung des zeugerischen Eros paidagogos zu begeistern, ist nie abgerissen. In unserem Zeitalter, da zugunsten erhirnter Utopien so viele urtümliche Kulturgüter unter dem Beifall nihilistischer Narren und Verbrecher geopfert werden, wäre es am Ende nicht so ungeheuerlich, die Verwirklichung ehrwürdiger Ideale lieber von dem Range ihrer Träger aus zu beurteilen als von den Denkgewohnheiten der Menge aus. Es wäre möglich, dass wir auch hierin von Gide mehr zu lernen hätten als von anderen.

VI.

Es wären noch manche Gegenspannungen zu nennen, die der Erscheinung Gides das eigentümlich faszinierende Vibrato verleihen. Wir streifen nur einige wenige . ein besonders in Deutschland geltendes Dogma will glauben machen, die Fähigkeit und Neigung zu psychologischer Analyse schliesse die Fähigkeit zur Gestaltung, zur Synthese aus, und wer das eine tue, sei verurteilt, im andern zu versagen. In Wahrheit erschwert nur die eine Tendenz die andere und verlangt höhere Leistung von der Gegenseite, wenn ein Ausgleich der Tendenzen im Werke gewünscht wird. Dafür ist Gide ein geradezu dramatisches Beispiel. Besonders Frühwerke wie das vorliegende zeugen für die Stärke der erwähnten Gegenspannung in ihm und zugleich für die vertiefende Wirkung dieser Doppelbegabung.

Auf derselben Linie stünde der Gegensatz des einfach Naturhaften und des Spirituellen. Am fesselndsten ist er in anderer Form : als Gegensatz zwischen schlichtem naturgetreuem Schildern und freiem Gestalten unter Führung der «Phantasie», wobei mehr musikalische Tendenzen sich auswirken. Wer für diese Nuance der Sprachkunst Sinn hat, wird finden, dass Gides Sprache nicht nur an Fülle knapp und scharf gemalter Einzelheiten, sondern zugleich auch an innerer Kontrepunktik der Wortwahl wie der dialektischen Entfaltung des Gedankens zu den ganz seltenen Glücksfällen zählt. Diese geradezu kapriziöse Fülle aber verbigt sich auch noch in einer bezaubernden Schlichtheit und einer manchmal klassisch anmutenden Glätte – deshalb hat man in Frankreich Mozarts Formvollendung bei reicher Fülle als Vergleich herangezogen.

VII.

Von den zahlreichen umstrittenen Werken Gides ist hier nicht zu reden. Das Buch *Les Nouritures terrestres* allein gab Anlass, von der Gesamtpersönlichkeit zu berichten, denn dies Buch wird eines der grossen Grenzdenkmäler in der Geschichte des menschlichen Bewusstwerdens bleiben und vielleicht zu den wenigen Büchern dieser Generation gehören, deren Lebendigkeit, Reiz und Tiefe den Wandel der Zeiten überdauert. Sprachwerke von reinerer Vollendung mögen entstanden sein in dieser Generation, psychologische Erkenntnisse mögen gewonnen, philosophische Gedanken und humanitäre Gefühle formuliert, Leistungen und Heldentaten vollbracht sein, die sich nicht minder tief in die Geschichte der menschlichen Kultur einschreiben werden. In einer Hinsicht steht André Gide, soweit es heute zu erkennen ist, beinahe einzig da : obwohl seine Begabungen es ihm erlaubt hätten, als Schriftsteller eine Phantasiewelt zu runden, sich zu stilisieren und persönlich irgendwo im Privatleben sich der Nutzniessung seiner Erfolge zu erfreuen, hat er unbeirrbar darauf bestanden, sein gelebtes Leben als das eigentliche Problem anzusehen und es mit höchster Aufrichtigkeit den Augen der Mitwelt preiszugeben. Naturverbunden und erlebnisfähig wie wenige, war er dennoch zugleich mit dem Kainsmale des erbarmungslosen psychologischen Tiefblicks gezeichnet und musste daher noch einmal an den «Schlaf der Welt» rühren. Dostojewski hatte den Menschen in zahlreichen Spielarten geschildert, wie er sich aus den fragwürdigen Bindungen der Gemeinschaft in die Wirrnis des eigenen Inneren verliert und dann alle denkbaren Auswege erprobt, um die Welt wieder ganz zu machen, um irgendeine Stelle der absoluten Sicherheit zu finden, von der aus man sich wieder heimisch machen könnte mit dem erworbenen Wissen. Nietzsche hatte das Drama des Bewusstwerdens in sich selbst in einem seltsamen Zwielficht von Skepsis und Prophetie erlebt. Der einsam Ringende sank dahin als tragisches Opfer auf heroischem Entdeckungszuge in das Seelenreich eines neuen Jahrhunderts. Die Umrisse des künftigen Menschbildes hat er uns gezeigt und vor allem einen kritischen Reinigungsprozess

begonnen, der uns Pflichten der Redlichkeit auferlegt. Gide, einer der wenigen Fortführer dieses Entdeckungszuges, findet in sich nochmal ein klares starkes Grundmotiv, das er aus persönlichster Haft in alle Weiten der Erlebniswelt innen und aussen zu entwickeln trachtet. Für ihn heisst die Gefahr und Lockung des Selbstkennens nicht mehr : Selbsthenker, sondern : Bekenner und Selbsterlöser. In den Dienst dieser Aufgabe hat er seine überragende Kunst gestellt. Dadurch gibt er uns das Beispiel eines Menschen, der genau seiner eigenen Art gemäss den Weg zu dem einzigen Gute sucht, das zu erkämpfen uns übrig geblieben ist : dem furchtlosen Leben aus der eigenen Substanz, im Vertrauen auf die Gestaltungskräfte, die in allem Lebendigen wirken vor aller Vernunft und auch uns sicherer zu führen vermögen als leer gewordene menschliche Satzungen. Dies Buch ist das hohe Lied des jugendlichen Gide auf solches Vertrauen und auf die nährnde Kraft der Erde, wenn wir ihr liebend hingegeben sind.

PROCHAIN ARTICLE DE CLAUDE FOUcart A PARAITRE DANS LE BAAG :

*Un drame qui n'est plus «intime»
La représentation de Saül à Hambourg en 1948*

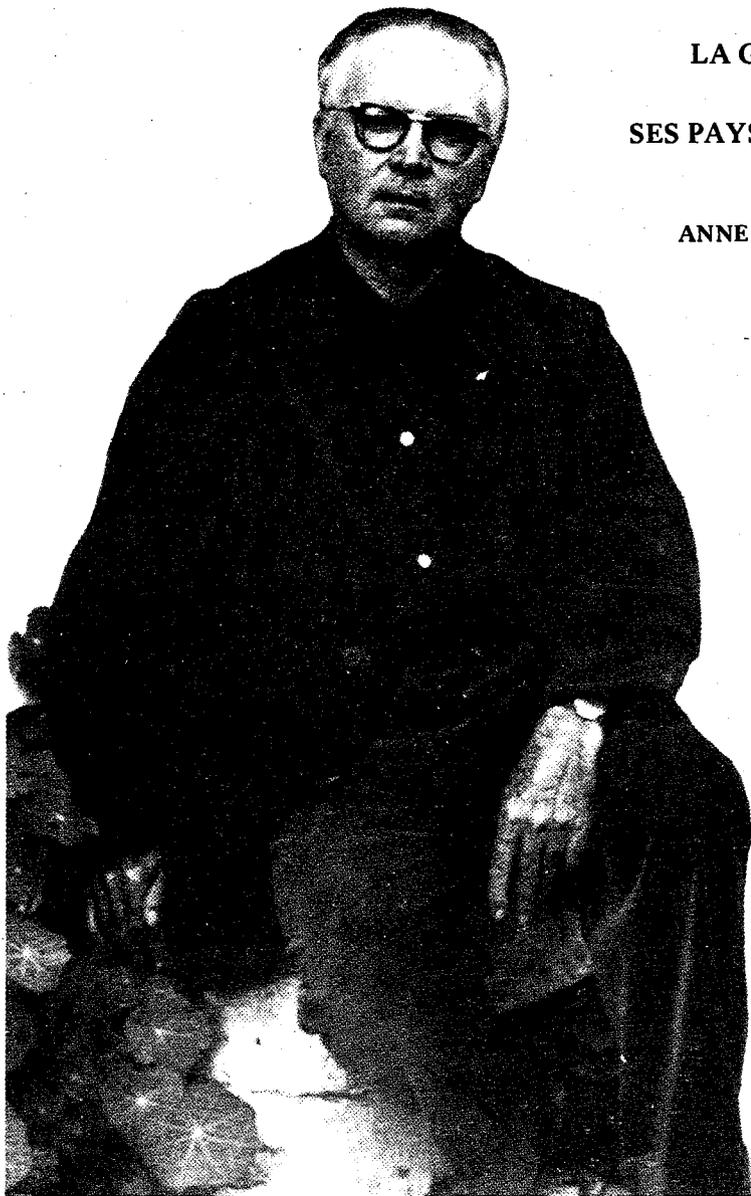


anniversaire

POUR LES
QUATRE-VINGT-DEUX ANS DE
MARCEL ARLAND

LA GRÂCE
DE
SES PAYSAGES

par
ANNE POÏLO



Comme l'a approuvé l'Assemblée générale de l'Association, le BAAG s'ouvrira désormais aux « amis d'André Gide », à ceux qui, près ou autour de lui, ont joué divers rôles. En attendant notre numéro *Roger Martin du Gard* d'octobre prochain, voici un article sur Marcel Arland, « pour son anniversaire » : né le 5 juillet 1899 (à Varennes-sur-Amance, Haute-Marne), l'ancien Vice-Président de l'AAAG aura quatre-vingt-deux ans dans quelques jours.

Ce n'est ni l'ami ni le critique de Gide qui est évoqué ici. Nous rappellerons donc seulement que le BAAG a reproduit trois articles de lui sur *Les Faux-Monnayeurs* (n° 22), sur *Geneviève* (n° 29) et sur *Corydon* (n° 46) ; qu'on peut relire son article sur « André Gide », d'abord paru dans *La N.R.F.* de février 1931, dans les *Essais critiques* où il fut recueilli quelques mois après (rééd. Gallimard, 1952, dans *Essais et Nouveaux Essais critiques*) ; qu'on peut enfin retrouver avec plaisir et profit ses interventions à la décade Gide de Cerisy, qu'il co-dirigea en 1964, dans le recueil des *Entretiens sur André Gide* (Paris-La Haye : Mouton & Co., 1967).

L'auteur de l'article qu'on va lire, Anne Poÿlo, est professeur d'espagnol dans un lycée de Saint-Étienne ; elle achève une importante thèse sur *Valery Larbaud et l'Espagne* et a publié plusieurs articles et présenté des communications dans plusieurs colloques sur l'auteur de *Barnabooth* — dont on sait que Marcel Arland est un fervent lecteur, et le préfacier de ses *Œuvres* dans la Bibliothèque de la Pléiade... Mais c'est en poésie, qu'elle est aussi, qu'Anne Poÿlo voit et sent ici les paysages d'Arland.

Rappelons que les deux principaux ouvrages consacrés à Arland sont jusqu'ici l'*Arland* de Jean Duvi-gnaud (Gallimard, 1962, coll. « La Bibliothèque idéale ») et *En compagnie de Marcel Arland*, d'Alain Bosquet (Gallimard, 1973). Et signalons enfin à nos lecteurs la création, l'an dernier, de l'*Association Marcel Arland des études haut-marnaises*, dont le secrétaire est M. Michel Thénard (25, rue Petit Chaugin, 39600 Arbois).

Ô lumière ! Je voudrais écrire une œuvre qui ne fût que sa louange, la remercier de ce qu'elle apporte à chacun, à ce chemin que je suis, ces maisons, ce passant, ce plateau qu'aujourd'hui je longe et qui m'apparaît de loin en loin dans son étendue.

Proche du silence, p. 22.

Ce chemin qui ouvre le monde

Que fait cet enfant, immobile au bord d'un chemin ? Il voyage et découvre : villes étranges, ciels nouveaux, mers infinies... «C'est dans sa gorge brûlure et douceur ; c'est étreinte et délivrance.»¹

Où qu'ait pu aller cet enfant, où qu'ait pu aller Marcel Arland, ils ont toujours été partagés entre la révolte et la bénédiction.

Savez-vous ce qui étouffe une vie de petit garçon ? Un manque d'affection. Marcel a trois ans à la mort de son père. Privé des tendresses d'une mère durcie dans son veuvage, il trouve refuge auprès de la campagne, des livres, des rêves «lointains». Mais son cœur ne guérira jamais de la blessure.

Et la vie d'un homme, fût-il prix Goncourt², académicien³ ou directeur de *La Nouvelle Revue Française*⁴, qui la menace ? Les mots d'ordre, les «pâtures», les conventions sociales, la satisfaction dans le succès et l'«assoupissement» dans les rôles. Marcel Arland ne s'y est jamais plié : «J'étais ailleurs», disait l'enfant, et l'adulte :

Il suffit d'être là, de sourire, d'incliner la tête, de presser des mains, de vider une coupe [...], puis, dans les rumeurs, de rejoindre en pensée la rivière qui nous porte et de reprendre le voyage...⁵

Contre l'usure, n'importe quelle folie — par exemple, au cours d'une réu-

¹ *Avons-nous vécu ?* (Gallimard, 1977, 308 pp.), p. 12.

² Le 4 décembre 1929, pour *L'Ordre*.

³ Le 26 avril 1969, au fauteuil d'André Maurois.

⁴ Dès la reprise de *La N.R.F.*, le 1^{er} janvier 1953, Marcel Arland en partage avec Jean Paulhan la direction — qu'il assume seul après la mort de celui-ci en octobre 1968, jusqu'à l'été 1977, où il passe la main à Georges Lambrichs.

⁵ *Avons-nous vécu ?*, p. 30.

nion chez Gaston Gallimard, imaginer une vache auvergnate. On frappe... C'est elle, avec ses beaux yeux crayonnés de noir. Sans façon, elle s'assied, croise les pattes... :

-- Voyons, où en étions-nous ?

-- Bonsoir, Vache, nous nous comprenons.

(Ce n'est pas si mal pour une première approche.)

Ou encore ces « Oh ! », ces « Ah ! » dans un champ de boutons d'or, ces baisers envoyés aux feuilles et ce bras enlaçant un bouleau. N'importe quelle folie, pourvu qu'elle vienne du cœur, car le cœur d'Arland, c'est son humour, sa pudeur, sa tendresse, sa manière d'écrire et de se donner aux choses de la nature.

« Choses ». Un cahier d'écolier nous en livre les richesses :

Je voudrais être aussi humble que ce jour de Toussaint brumeux, ces champs résignés dans leur exil, ces feuilles jaunes et ce qui reste de nos morts dans leur tombe. ¹

Bien des années après, Arland reconnaît dans ce vœu l'un de ses songes : « Que ce soit la seule mesure de ma vie ». Un rien ? Ce sera l'ineffable, une lueur, une odeur, un murmure d'eau ou de branche, un chat sorti de l'ombre, un chien errant, un hérisson, une chevêche ², une fougère, un blé, un jonc, un coquelicot (oui, que serait le monde sans eux ?). Un rien, c'est le secret. Les lieux, les paysages ont des figures, mais intérieures. De ces escapades dans le silence d'un grenier, d'une mesure abandonnée ou des rives de l'Amance, l'enfant revenait « lourd », car il s'y confrontait à ses propres secrets :

Ce n'était point aux heures les plus sombres que je fuyais dans la vallée ou dans les bois, mais lorsque j'avais beaucoup reçu et que j'éprouvais le besoin d'un aveu. ³

Que trouvait-il dans cette campagne ? Une grâce, déjà, et son destin : il y rencontrait Dieu, « sans le nommer, et plus grand qu'à l'église ». ⁴

Que d'accords dans le silence

Marcel Arland, un promeneur ? Souvent. Un « conquérant du matin » ? Jamais. Il se prête aux voix, aux plus modestes voix. « Mais qu'est-ce que tu fais donc comme ça, tout seul ? » La grand'mère Norine n'a pas rencontré les

¹ *Avons-nous vécu ?*, p. 20.

² Sur l'épée d'académicien de Marcel Arland, le graveur Roger Vieillard a représenté le combat de l'ombre et de la lumière, une étoile (qui rappelle *Antarès*), une germination de graines et de feuilles, un rameau d'olivier et une chouette, l'oiseau de Minerve.

³ *Ce fut ainsi* (Gallimard, 1979, 268 pp.), p. 88.

⁴ *Avons-nous vécu ?*, p. 19.

amis de la solitude de son petit-fils. Il vivait, disait-il. Aujourd'hui encore, il ne fait que cela, mais il a quitté l'âge des défis et il sait, « de cœur », ce qu'est la force des partages.

Partage avec soi-même : il se retrouve en tout, jusque dans ce brin d'herbe sous le vent au bord d'un fossé ¹ ; partage avec le monde, les rivières dont il découvre la vie nocturne, les heures profondes, les provinces dont il « sent » les âges et les souffles ; partage avec les vivants : un chien désabusé sur la place de Cabris ², un vieux prêtre aux yeux tristes ³, un petit aventurier d'occasion abordé sur la route de Vignory ⁴, deux hommes, des Bretons de la côte qui s'étend entre Saint-Guérolé et Audierne...⁵

Arland suit la route où tant d'autres ont passé. Ces ombres, il les traîne, elles le poussent. Au hasard des saisons, des aubes et des crépuscules, il croise ses morts, les morts, tel son père « toujours jeune », rencontré un jour de mars, dans une lumière « si gracieuse, si pure » que le silence en était meurtri.

Pour lui, le paysage, comme l'écriture, est une vocation : liberté et échange. Ellerequiert beaucoup de révolte et beaucoup d'amour.

Nous savourons les derniers « écrits intimes » : *Proche du silence* (1973), *Avons-nous vécu ?* (1977), *Ce fut ainsi* (1979). L'auteur, le promeneur ont vieilli, mais ils n'acceptent ni ne se résignent. Ils maintiennent l'exigence de *Terre natale* (1938) : l'évasion, la solitude, l'indépendance ⁶, avec cette inflexion nouvelle due à l'approche du silence terrestre. C'est elle qui concède aux nuits, aux chemins, aux arbres, aux coins de maisons décrits dans ces trois livres, une ferveur douloureuse et apaisée à la fois.

A mesure que les années s'épuisent, Marcel Arland prend de plus en plus « à son compte » les gens aperçus ou sentis, les bêtes, les plantes, les « choses ». Ces rencontres le ravissent ; elles exorcisent l'angoisse.

Est-ce que nommer les lieux, les paysages aimés, va les altérer ? La ques-

¹ *Ibid.*, p. 76.

² *Proche du silence* (Gallimard, 1973, 177 pp.), p. 15.

³ *Ibid.*, p. 131.

⁴ *Ce fut ainsi*, p. 122.

⁵ *Ibid.*, p. 81.

⁶ Le discours de réception de Marcel Arland à l'Académie française est un éloge de l'indépendance, ce qui lui inspire des réticences à l'égard de son prédécesseur : les personnages d'André Maurois ne sont pas révoltés. Le 5 juillet 1979, lors d'une émission de France-Culture pour les 80 ans d'Arland, le réalisateur Roger Vrigny a interrogé quelques jeunes gens de Langres sur leurs relations avec la société, leur avenir, leurs aspirations, etc... A l'issue de l'interview, Marcel Arland n'a pas caché une petite déception : il eût souhaité chez les élèves de son ancien collègue un peu moins de soumission face aux conditions de vie que leur impose notre époque.

tion touche le voyageur, mais nous console : au fil des saisons, Arland vibre davantage et ne trahit pas.

Les choses de la nature

Comment transmettre cette «vie essentielle» ? La dire, la déclamer, la murmurer, la crier ? Question de voix, celle d'un écrivain. La voix d'Arland, c'est le trop d'amour, le recueillement.

Je ne peux parler. Je me tiens sagement, je ne remue pas, j'entrouvre la bouche comme un enfant pour mieux «saisir» le paysage.¹

Qui nous procure les mots ? Près d'Arland, il faut lire tout ce qui n'est pas écrit, comprendre tout ce qui n'est pas dit.

Rien, presque rien [...]. Rien qui se montre, s'exprime, se chante ; rien qu'un paysage spirituel...²

O choses ! O silences !

«On est bien, Marcel ? — On est bien.» [...] «Personne ; j'étais seul ; je ne peux en dire plus.» [...] «C'était beau et l'on n'en pouvait plus d'aimer.»³

Les mots quêteurs ne nomment pas l'instant ; mais ils épuisent l'indicible. Allait-on parler de «bon sens» sans démeriter de cette inexprimable nuit ? C'est si peu, mais c'est tout : l'âme d'un paysage qui se donne.

La sobriété des dialogues transmet cet ineffable :

On se promène ?

— On se promène, oui.

— Et on regarde ?

— Et on regarde.⁴

Que file une étoile :

Tu l'as vue ?

— J'ai des yeux.⁵

La beauté des paysages d'Arland est dans les «choses» qui les composent et dans les «silences» qui les animent.

Les choses ? Depuis *Terre natale*, nous nous y entendons. Elles sont discrètes : la source, le pan d'une colline, la senteur des chemins, le cri d'un oiseau, mais toutes présences... et l'histoire est longue.

A la vallée de l'Amance et aux plateaux de Langres se sont unis d'autres lieux : la Vendée, la Bretagne, l'Auvergne, les Causses, la Forêt d'Urfé, la Provence, l'île de Ré, la Suisse, Delphes..., sans jamais brutaliser la délicatesse des

¹ *Avons-nous vécu ?*, p. 155.

² *Ibid.*, p. 151.

³ *Proche du silence*, pp. 63, 112. *Ce fut ainsi*, p. 168.

⁴ *Ce fut ainsi*, p. 81.

⁵ *Proche du silence*, p. 63.

assises du monde d'Arland, sans jamais en rompre les épousailles.

Les éléments de ce décor : des plaines, des vallons, des volcans, des champs nus et plats jusqu'à l'horizon, des étangs, des chemins, un clocher, une maison patiente, une fontaine, des bois, des saulaies, un peuplier, des genévriers sous leurs capuchons, des veaux allongés sur des fanes de maïs, deux oiseaux sur une branche, quelques fleurettes « d'un bleu jeune », une odeur de labour ou de menthe... paysages « simples et nus » en attente sous un ciel grave, comme ceux de Georges de La Tour, le Lorrain, avec lesquels il converse aussi.¹

Peu de lignes aiguës, tourmentées à la Van Gogh (dont il admire pourtant les violences)², peu d'orages ni de tempêtes, rarement les grandes orgues des Alpes, mais les monts de son Auvergne d'adoption (à laquelle, chaque année, il annexe une région voisine), avec leurs faibles pentes, leurs contours verdâtres et jaunis, la puissante ondulation de leurs pacages d'été, leur vent silencieux. Aux impétuosité bretonnes, il préfère la soyeuse Ile-aux-Moines et l'anse du Guéric, près de la chapelle Sainte-Anne... cinq ou six mouettes penives, l'eau « d'un bleu léger », les voiles entre les îles la douceur du golfe.

L'ordre du cœur

Néron Arland, le Chat qui n'est pas un chat académicien (malgré le fameux discours qu'il eût pu prononcer sous la coupole)³, mais sûrement un chat écrivain, trouve indigne de faire partager angoisses ou infortunes : « Qu'allez-vous demander, dit-il à son maître, aux grands paysages marins ou aux églises romanes d'Auvergne et de Saintonge ? »⁴ Lui, il ne veut qu'exprimer ce qu'il y a de beau dans le monde. De beau, Néron ? — Mais tout, voyons. « un peu de soleil ou d'ombre, un arbre, une feuille, les fleurs les plus modestes ».⁵

L'homme-écrivain fait bon usage des conseils du chat. Plutôt que des cou-

¹ « Est-ce une illusion si, devant l'œuvre de La Tour, Lorrain, je me dis qu'une belle œuvre ne pouvait être que lorraine ? Je me le dis en songeant à son austère dépouillement, à sa tendre gravité, au secret qu'elle abrite, à l'accord qu'elle édifie entre le réalisme intime et le dépassement spirituel, à sa patience, sa ténacité, et même à cette apparente monotonie qu'imposent la constance d'une recherche et la fidélité d'un esprit envers lui-même. » (*Dans l'amitié de la peinture*, Paris : Luneau Ascot éd., 1980, « Georges de La Tour », p. 58).

² « Aussi bien [Van Gogh] montre-t-il une égale maîtrise dans les œuvres aux couleurs sourdes et aux formes sinueuses, où la violence se fait presque douceur, mais développe ainsi une plus longue résonance. » (*Ibid.*, « Grandeur de Van Gogh », p. 84).

³ V. « Songes et propos d'un Chat », *Proche du silence*, Lettre II, pp. 27 et 52.

⁴ *Ibid.*, p. 44.

⁵ *Ibid.*

leurs, il choisit des teintes, des teintes ambiguës, des demi-teintes : le gris roux d'un couchant, les gris bleutés, les verts cendrés du parc de Courances, les roses mauves de la forêt de Fontainebleau, les îlots blanchis d'écume de la Baie des Anges, le bleu enfantin d'un ciel printanier..., nuances qui se cherchent, s'accordent dans un monde de promesses, celles des soirs, des matins, des automnes, des printemps et des fins d'hiver.

Je devine certains lecteurs. D'aucuns penseront : décadents, ces paysages avec leurs crépuscules hésitants, leurs aubes convalescentes, leurs couleurs qui n'osent... Non. Ces lecteurs en mal de références n'entendent point Arland. Où les symphonies en gris majeur ? Où les parcs pour promeneurs languissants ? L'art de Marcel Arland est celui d'un petit-maître, d'un petit-maître qui n'est pas fait pour les brumes et transmet les plus nobles usages de la nature, sans esthétisme ni complaisance. Nulle évanescence, nulle déclamation. Malgré le tumulte du cœur où souvent la révolte vire au sombre, l'expression, la description demeurent sereines, harmonieuses, les lignes des paysages tranquilles, pures, fragiles et fermes. « En tout lieu un équilibre. » Même les taches aurifiées des genêts printaniers ou des branches automnales s'engagent dans l'affable ordonnance de ces lieux. Aucune mièvrerie, mais une innocence capable de toutes les déraisons.

Devant Néron, Arland s'émeut pour une jonquille blessée. Le chat sourit : Ce n'est pas chose d'homme ! Vous me semblez faible...

Et les marguerites, sont-elles choses de chat ? Vous l'avez dit : je les aime. Alors ? Vous aussi, Chat, vous préservez vos songes, vos railleries sont un humour libérateur. « Qui n'a point son théâtre ? » Soit. Et j'admets que le dénuement, l'angoisse des pauvres hommes ne sont pas toujours à la hauteur des méditations des chats. Ce n'est pas vous qu'« un rien » (une feuille qui tombe) ferait un enfant attendri jusqu'à « l'extase ». Il n'empêche que vos reproches sont une indiscrétion et — je ne vous épargne rien — une complicité : votre ami est un écrivain qui veille sur les jonquilles et même sur les oiseaux que vous convoitez. Son attendrissement n'est ni « faiblesse » (vous exagérez), ni « extase » (vous exagérez encore), mais un défi au mensonge.

Les midis, les étés, les pourpres des paysages ont trop de feux pour inspirer Arland. L'été qu'il surprend dans *La Nuit et les Sources*¹ est celui « d'un jour » et se pare déjà de la « miraculeuse indolence de septembre. Aux apothéoses il préfère les impatiences, aux éblouissements les reflets, aux atours les timidités. Ce sont eux qui contiennent l'enfance et l'espoir. Dans le désert

¹ *La Nuit et les Sources précédé de Je vous écris...* (Gallimard, 1968, 551 pp.), lettre II, « A André Miguel », « Sur l'été d'un jour », pp. 299-328.

du plateau de Cabris ¹, un jeune pin, «le plus jeune», a échappé à l'incendie ; à peine un arbre, un «enfant pin», mais préservé, heureux du jour et de la lumière. Quelle leçon de confiance et d'indépendance ! Arland n'aime que les arbres libres : Monseigneur le Cèdre, les «bons chênes imprécateurs», le petit peuple des bouleaux ² ; les autres, au garde-à-vous «dans un poussiéreux uniforme» ³, plaisir des promeneurs et des chiens, il les plaint.

Les paysages d'Arland sont naturels, simples, dignes sans concessions, jamais asservis. Il y aperçoit un paysan, un pêcheur, un enfant, un vieillard, un couple amoureux des passants, quoi, pas des touristes. Il n'excursionne, n'explore ni ne parcourt ; il découvre, s'arrête, revient. «Revoir les Causes» ⁴, lorsque quarante ans ont passé... «Mais nous craignons de les revoir... Non, aucun de nous ne s'était jadis trompé», car ces sites souverains sont inépuisables : le voyageur ne les a pas «taris», il les a chaque fois remerciés. «C'est partout l'Auvergne». Plus qu'un autre, ce lieu de solitude et de grandeur a suscité les grâces. Pas un instant Arland n'y sentit la mort. Chaque rencontre est l'éloge d'une «unique» splendeur ; le Champenois sent la mouvance et la noblesse de cette terre dont l'esprit vit en lui :

Ce petit bout de monde, ces maigres pentes pierreuses, tondues, grises, verdâtres ou jaunes, dont je ne puis détacher les yeux, qui me serrent ou me dilatent le cœur, où je me retrouve, où je vis : c'est *mon* Auvergne.⁵

Sentir une telle beauté, c'est dialoguer d'homme à choses. C'est reconnaître des âmes. Arland ne s'impose ni ne se soumet aux paysages. Son regard, sa voix montent vers les grands arbres sauvages, descendent jusqu'aux étangs exilés. Il contemple, attend, comprend et perpétue une alliance.

L'écriture comme un paysage

Le 5 octobre 1966, Jacques Chardonne confiait à Marcel Arland : «Tant qu'on aime la "nature", on a le droit d'être en vie.» ⁶

Arland ne se contente pas d'aimer la nature, il en vit.

Eh bien, ces «choses» pures, puisque je les découvre encore, puisqu'elles m'ont depuis l'enfance accompagné et soutenu : je leur demande de m'aider jusqu'à la fin, de m'apporter assez d'amour, assez de force pour répondre à la solitude, à la fatigue, à la peur...⁷

¹ *Proche du silence*, pp. 9-10.

² *Avons-nous vécu ?*, pp. 277-8.

³ *Ibid.*, p. 81.

⁴ *Ibid.*, p. 150.

⁵ *Ce fut ainsi*, p. 164.

⁶ *Ibid.*, p. 222.

⁷ *Ibid.*, p. 175.

Il ne se satisfait pas de paysages habités de passants morts ou vivants, il les vit. Il ne lui suffit pas d'«épouser le monde», il rassemble dans son œuvre ce qu'il appelle les «éléments essentiels» de ce monde. La naissance et la mort s'y confondent, car tout est chargé de signes. Alors Arland interroge. D'où viendra la réponse ? D'un bruit de source juvénile ou de rigole sous la neige, d'une palpitation de feuille qui meurt ou s'ouvre. C'est un début de réponse. Le message est contenu dans cette ombre qui protège, dans ce matin qui reçoit, sur ce sentier des Alpilles, sur cette route de Bretagne. C'est l'Espérance.

Et l'on va, comme si quelque chose ou quelqu'un nous était de toujours promis, et que l'âge, les échecs, les deuils, les maux qui s'annoncent ne pussent apaiser notre attente.¹

Ce souffle dans le silence, quel est-il ? Venu des champs ou des bois d'alentour, «tombé du ciel rose», quel est ce don ? On écoute, on respire, on sent le corps se détendre² Fantôme ou présence ? Qu'importe. Il adoucit —

¹ *Proche du silence*, p. 103.

² *Ibid.*, p. 92.



Il ne se satisfait pas de paysages habités de passants morts ou vivants, il les vit. Il ne lui suffit pas d'«épouser le monde», il rassemble dans son œuvre ce qu'il appelle les «éléments essentiels» de ce monde. La naissance et la mort s'y confondent, car tout est chargé de signes. Alors Arland interroge. D'où viendra la réponse ? D'un bruit de source juvénile ou de rigole sous la neige, d'une palpitation de feuille qui meurt ou s'ouvre. C'est un début de réponse. Le message est contenu dans cette ombre qui protège, dans ce matin qui reçoit, sur ce sentier des Alpilles, sur cette route de Bretagne. C'est l'Espérance.

Et l'on va, comme si quelque chose ou quelqu'un nous était de toujours promis, et que l'âge, les échecs, les deuils, les maux qui s'annoncent ne pussent apaiser notre attente.¹

Ce souffle dans le silence, quel est-il ? Venu des champs ou des bois d'alentour, «tombé du ciel rose», quel est ce don ? On écoute, on respire, on sent le corps se détendre² Fantôme ou présence ? Qu'importe. Il adoucit —

¹ *Proche du silence*, p. 103.

² *Ibid.*, p. 92.



pour un soir — ce « malaise du cœur » dont on souffre depuis *Terre natale*.

Écrire pour Marcel Arland n'est ni un métier, ni un passe-temps, mais un bonheur et un tourment, comme l'est la contemplation de la nature. Telle une vie, un paysage a ses erreurs, ses réussites, ses audaces, ses fragilités. Les récits d'Arland sont traversés par cette même douloureuse magie : « Tout m'atteint, me perce, m'enchanté. »

Attentive dès l'enfance aux métamorphoses des « choses » et des « silences », sa sensibilité s'exacerbe et se console de la moindre complicité. Si l'accord des nuances d'une forêt d'automne (celle de Fontainebleau) ¹ le touche, c'est parce que cet accord, il l'a deviné et cherché dans les mots de l'écriture et du cœur. Ses « lieux » ne sont pas un décor ni une parure ; ayant reçu un visage et une âme, ils sont « l'essence de la vie ». Libre, elle aussi, l'écriture s'élançe comme le pin-enfant au milieu des incendies causés par les parades et les modes.

A la mort de Katherine Mansfield, Marcel Arland avait vingt-quatre ans. Dès la traduction de ses premiers textes, il a aimé cette « conteuse ». L'éloge contenu, mais fréquent, qu'il fait de son œuvre est un « manifeste » personnel, si je puis me permettre l'usage d'un terme aussi tapageur pour annoncer la « manière » d'Arland.

On trouve, dit-il au hasard de *Avons-nous vécu ?* (pp. 184-90), dans les recueils de Katherine Mansfield, des nouvelles admirables, comme *Prélude* ou *Sur la baie*, faites « d'un rien et de tout, de souvenirs, de vent, de nuages, de formes, de bruits lointains ou d'odeurs et du fragile instant qui dure ».

Comparaison de l'art arlandien avec celui de tel ou tel maître serait déraison. L'écriture d'Arland *est* ; une des plus belles de notre temps, car certainement la plus attentive à la vocation de l'enfance, la plus affranchie des mots. Néanmoins, cette admiration pour Katherine Mansfield avoue, sinon une influence, au moins une affinité.

« Il faut qu'on déclare son amour », pensait la délicate et passionnée conteuse. Arland se défend : chacun a sa façon de dire « Je t'aime », mais la voix par laquelle il avoue son amour aux « choses » et aux « silences » va, elle aussi, au « cœur de la note ».

Déchirante et paisible, anxieuse et sereine, la poétique de Marcel Arland est pure, dût-il, comme ses paysages, payer cette pureté d'un peu plus de solitude.

Exprimer « l'imperceptible lumière qui tremble au cœur d'un paysage ou dans les yeux d'un homme » est une aisance généreuse. Le « voyageur » ne

¹ Ce fut ainsi, pp. 177-8.

s'abîme pas dans la contemplation de la nature. Il ne jouit pas égoïstement du bonheur d'écrire (si bien) ses tendresses, ses élans, ses attentes, ses consolations, mais s'en remet à l'accord d'un lecteur pour prolonger l'abandon. Il ne lui propose ni leçon de sagesse, ni modèle de beauté ; il ne flatte pas son appréciation, mais, sans mensonge, sans complaisance, à «voix nue», il partage «le jour et le chant».

Revenant d'une promenade dans l'automne suisse de Glion-sur-Montreux, il raconte à une vieille dame amie ce qui lui est apparu au bout d'une brumeuse allée forestière :

[] de l'or, une trouée d'or — de hautes herbes qui se courbent, qui encensent, qui rayonnent, si lumineuses (pour quelle raison ?) qu'on les dirait frappées d'un soleil qui pourtant s'est éteint dans le brouillard.

«Je leur ai fait un grand salut.»

Et mon amie :

«Oh ! elles le méritaient bien. Un salut, un grand salut comme ça...»

Et de s'incliner : «Comme ça...». Et moi : «Comme ça...», en m'inclinant plus fort. Et nous rions. ¹

Peu de chose ces herbes, mais n'étaient-elles pas une de ces saveurs inépuisables de la vie, puisque le lendemain «c'est encore plus beau» ? Alors, de nouveau la voici (les voici, amis ou lecteurs) sérieuse, la vieille dame, sérieuse et ardente : «Vous voyez bien, dit-elle, qu'il faut aller jusqu'au bout». ²

Oui, c'est «raison de vivre», car le monde est «vaste et plein d'amour».

La saison éternelle

Par-delà les paysages et les mots, Arland retrouve toute une vie et lui rend hommage :

J'ai appris ce que le monde a de beau puisque dans sa misère ; je l'ai salué et le saluerai jusqu'au bout. ³

Cette amitié «des choses de la terre», des saisons, des routes, des arbres, il l'a reçue en dépôt et il avoue s'en sentir responsable.

Aimer un paysage, c'est comprendre aussi le village qui l'accompagne. «Figures et lieux» (disons : la terre) se confondent en une patrie qui aurait une âme. Patrie «fondamentale» quand il s'agit de Varennes-sur-Amance, «cette façon de marcher sur la terre à hauteur d'homme et d'horizon» ⁴ ; patrie universelle quand vient l'heure de transmettre un don, que du ciel lui tombe une

¹ *Proche du silence*, p. 128.

² *Ibid.*

³ *Ibid.*, p. 97.

⁴ *Avons-nous vécu ?*, p. 23.

grâce, « celle d'un rayon sur le brun doré d'un mur ou l'eau d'une source », Arland rêve aussitôt de la porter jusqu'au bout du monde, cette grâce, « de lui faire rejoindre le royaume d'Urfé, la vallée de l'Amance, les landes du Léon, les plateaux de Vieille-Castille ou les bouches de Cattare ». ¹ Chacun doit avoir sa part de paysage et de cœur, jeunes et vieux, sans oublier les morts.

Mes « racines » ? Expliquez-vous. Les folklores, traditions, romances et couleurs locales ne m'ont jamais touché. ²

Arland se garde du pittoresque et du régionalisme. *Terre natale*, c'est une certaine odeur des champs (celle du regain, des ombelles blanches, de la menthe poivrée), une certaine rumeur des saisons, une certaine allure des bêtes, une certaine manière de rêver ou de souffrir. Mais les joies ou les drames des lieux et des habitants de Varennes se relieut aux joies et aux drames de tous les paysages et de tous les hommes. Ce coin de terre sur Amance, ce fut « un monde ». Viennent et passent les saisons, en tous lieux mûrit la « saison éternelle » : il y a toujours dans les vergers du monde, à chaque heure, un fruit sec qui se détache et tombe avec ce même bruit un peu « sec », puis « lourd ».

« Voyez ce bois, voyez ce ciel ». De quelle forêt, avec quel soleil, quelle étoile ? Des Vosges, de la Vendée, de la Creuse (le voyageur a promis de s'y retrouver) ? Cela pourrait être aussi Brinville, la Vigie, n'importe où, car ce soir de juillet, ce soir de septembre est en chaque paysage, là où « tout se tend vers le commun bonheur ».

Dans *Proche du silence*, Arland surprend une mutation printanière : « C'était un jeudi 6 avril... ». Gardons-nous de feuilleter plus avant ; les paysages ne seront jamais répertoriés dans un carnet avec le dessein d'en faire de la littérature, un livre. Ils incarnent l'aventure face au présent qui se dérobe. Ce jeudi 6 avril étant jour de St Marcelin, je gage fort que l'humour de l'auteur voulait nous égarer dans un calendrier sans année. Plus loin, nous lisons : « L'an dernier à pareille époque... ». Les meilleurs paysages ne sont pas datés. Du temps passé, seuls comptent les instants, les matins, les crépuscules qui nous ont faits un peu plus éperdus, un peu plus calmes, un peu plus riches de nos propres souvenirs et de ceux de chacun.

Un autre titre de *Proche du silence* : « Lumière d'automne ». De quel automne ? De tous les octobres qui distribuent trouble et sommeil, angoisse et fraîcheur de vivre selon l'attente des cœurs. Que dire à l'épouse, à l'ami qui ont partagé et partageront cette « rêveuse » lumière, sinon : « Je sais ». Et c'est ainsi que l'homme prolonge l'écrivain.

Avons-nous vécu ? propose le plus majestueux des itinéraires :

¹ Ce fut ainsi, p. 89.

² *Proche du silence*, p. 174.

Voulez-vous descendre le Loiret entre les moulins et les saules, passer sous les ponts, et voici la Loire...¹

Cette grande Loire vagabonde et douce, il y a longtemps que Marcel Arland l'a rencontrée. Il l'a connue par tous les temps : elle longe des villes, des villages, des clochers et des châteaux, reflète la « douceur » de l'Anjou et « s'offre » à la Bretagne. Elle est « union comme l'écriture ». Paisible dans ses délires, ardente dans ses repos, elle est guidée par la foi en un miracle. Alors, vous tous, compagnons de littérature ou de paysages, Max Jacob, Katherine (Mansfield ?), Julio, Jean (Paulhan ?), Jean S(chlumberger ?), Jean F(olain ?), Massimo, Gaston (Gallimard ?), Louis, Raymond, André (Malraux ?), Franz (Hellens ?), Georges, Yves..., vaste cortège « qui se forme », jeunes ou vieux, vivants ou morts, retrouvez-vous vers la Loire et voyez :

Au loin, sur la rive d'Orléans, c'est une eau presque sombre, vieux miroir au tain usé, avec des taches de mercure, mais dans l'évasement du fleuve, vers la rive opposée, ce remous lumineux, cet or qui tremble, qui va s'éteindre, qui se renouvelle et dure, ce moutonnement léger mais où s'accrochent toutes les lueurs du soir, ou d'un autre monde : l'avez-vous reconnu ? C'est un peu de vous, qui l'avez si longtemps porté.²

Cette respiration est le rythme du monde. Les fleuves et les hommes ont un même Dieu. La « longue amertume » des disparus s'apaise dans cette mystérieuse et cosmique harmonie.

De la lumière vient le secret

La fleur, la feuille, la cendre, le sable... Marcel Arland parle de se les concilier. Il lui suffit, a-t-il dit, d'une feuille pour pénétrer dans sa forêt, la forêt, toutes les forêts. Par quel sortilège ? Par l'incantation secrète des états d'âme qui trouvent leur miroir dans la nature. « Il n'est que de s'ouvrir à ce langage » et l'on déchiffre l'aveu, là où la lumière et les ténèbres se partagent et se complètent.

La lumière est une constante des paysages arlandiens : « Lumière d'automne », « Lumière d'octobre » (*Proche du silence*), « Approches de la lumière », « Retrouver le jour », « Fou de lumière » (*Avons-nous vécu ?*).

Dessins, esquisses ou peintures, ainsi nommées, plusieurs descriptions des derniers livres nous préparent au message.

Arland compose à partir de la lumière et exécute : arpèges graves, tons pleins dorés, modulations fragiles, sourdines douloureuses, pauses ineffables, demi-tons pudiques, vocalises retenues. Nulle fanfare, nulle fioriture. Les va-

¹ *Avons-nous vécu ?*, p. 191.

² *Ibid.*, pp. 190-1.

riations sont celles des blessures, le thème celui d'un monde qui s'accorde et s'anime, se « donne et se refuse » et le temps celui d'une entente. Trois mouvements :

lumière de printemps qui annonce :

Un peu plus loin, ce sont des fleurs (des fleurs !) ; un peu plus haut, les premières branches, et les yeux montent, cela va s'ouvrir, cela s'ouvre et rayonne.¹

lumière d'automne qui pardonne :

Mais soudain, par une déchirure, tombait une lumière humide et ravissante sur ces prés, ces coteaux, cette maison dans un creux, cette campagne encore blessée mais qui se disposait à revivre quelques jours.²

lumière d'hiver qui attend :

C'est une étendue sans couleurs, de teintes épuisées, de sourdes nuances, un chant frileux, un monde vivant à peine, qui se résigne et va s'effacer dans la mort.

Cependant, du chemin creux qui longe la rivière, nous avons vu là-haut, dominant la colline et les toits d'un village, un clocher qui rayonnait de tendres lueurs, comme s'il avait reçu pour nous, en dépôt, ce reste d'âme...³

Nous le savons, l'été souverain, tragique, presque « funèbre » sur son « prodigieux théâtre », est souvent écarté de l'intimité de cette orchestration.

La lumière qui inspire Arland est celle qui naît de la silencieuse et obscure germination de l'aube. C'est elle qui désarme sa révolte et sa peur : de l'ombre de ses jours et de ses livres, il fait une œuvre, car dans les épreuves communes des paysages et des hommes, il y a toujours des herbes et des yeux, des arbres et des cœurs qui se répandent :

Un peu d'ombre dans les rues ; mais le ciel au-dessus des maisons s'est vaguement éclairé. Voici l'heure où les passants, dont je distingue à peine les visages, retrouvent une figure plus profonde [...]. Je vais ni heureux, ni malheureux, mais libre : et je regarde, j'écoute, je me tends, j'accueille, je me confonds avec toutes les choses de mes jours de ce monde inépuisable.⁴

Sur la route de Varennes, au seuil d'un départ, l'adolescent a reçu la lumière comme un amour divin. Il y était prédestiné :

Je me souviens de m'être agenouillé près d'un ruisseau et d'avoir pris de l'eau dans mes mains, non pour jouer, simplement peut-être parce que le monde était bon. « Cette lumière tremblante qui tombe des arbres, c'est un peu de vous, mon Dieu. Si elle n'avait pas quelque chose de divin, je ne me sentirais pas ému comme me voici et près de pleurer rien qu'à la voir. Que faire, que dire pour vous remercier ? Je le sais ; simplement. « J'aime. J'aime cette lumière, et ces feuilles, et ce silence qui est votre voix — la seule que vous puis-

¹ *Ibid.*, p. 73.

² *Proche du silence*, p. 111.

³ *Avons-nous vécu ?*, p. 89.

⁴ *Proche du silence*, pp. 140-1.

siez prendre sans m'effrayer.»¹

En 1961, après une éprouvante opération des yeux, le retour de cette lumière est une Pâque : «De la nuit aux lueurs de l'ombre, à la pénombre, au demi-jour : ainsi des mois ; et maintenant...».² Nous sommes dans les promesses de mai. Arland guéri n'est que louange : «Me voici aux sources de la lumière».

De toujours la lumière trouble, attendrit, bouleverse, comble Arland comme un souvenir prémonitoire. Non pas une lumière nette, classique (il connaît bien la Grèce), qui impose aux choses l'exacte mesure de leurs profils et de leurs éclats, mais une lumière de l'ombre ; une lumière toute proche. On l'appelle, elle se montre, avance, se reprend ; une lumière tendre, insensée, fantasque mais fiable dont les pures et «sourdes» transparences défient l'uniformité et se fondent dans les méandres de l'âme («car la lumière, comme l'ombre, c'est l'âme»).

Il n'est rien, ni la «pelouse, ni cet oiseau», ni cette vieille près du calvaire, ni cet écolier sur le chemin sonore qui ne participe de ce même «esprit» de lumière où, peu à peu, se dissolvent les ténèbres. Par-delà, c'est Dieu.

Tout est grâce

Voici l'hiver. Marcel Arland marche seul, entre la misère du cœur et «l'extase naissante». Il y a, raconte-t-il, une qualité de silence qui ne vient pas de l'engourdissement des choses et des routes, mais de leur attente, puisque nous le savons maintenant, les lieux aussi ont une âme.

Et quand l'aube commençait à poindre au-dessus des mots (était-ce juin ou septembre ?), «cela valait la peine de vivre». La nuit fut longue («suis-je un enfant ou un homme ?»), et lourde la solitude. Qu'espérer ? On marche, c'est tout. Le ciel est brouillé, les «terres moroses» ; soudain apparaît un petit bois lumineux à l'horizon. On marche encore : Oh ! et ce champ, «ces puissantes ondulations d'un frais labour, ces immobiles et larges vagues argileuses, ce ciel qui s'ouvre et rayonne»...³ L'homme sourit, reçoit cette grâce «imprévue et simple», comme ce lumineux décembre.

Arland ne sait pas de plus pure couleur que cette lumière au milieu d'une saison que l'on croyait «fanée et déteinte». Elle transfigure :

Voyez ce palais en pleins champs. Un palais ? Sur des pieux un long toit de

¹ *Terre natale* (Gallimard, «Le Livre de poche»), p. 190.

² *Avons-nous vécu ?*, p. 73.

³ *Ibid.*, p. 91.

zinc, bombé, tordu, rouillé ; sous le toit, nulle récolte, le vide, l'ombre ; mais par-dessus, à l'infini, l'essence de la lumière, et vraiment cela rejoint les édifices les plus grandioses. ¹

La lumière des saisons arlandiennes est «esprit qui coule» : elle glisse du ciel sur le monde qu'elle embellit et délivre.

Début septembre, un couple (Marcel et Janine Arland) quitte Brioude sous une «averse éperdue», il suit la route de Saugues dans un immense paysage semé d'ombres et de «lueurs solennelles»..., ainsi jusqu'à Châteauneuf-de-Randon. Et par Mende, il atteint les Causses. «Arrêtons-nous, je vous en prie.»

Pourtant il n'y a devant nous qu'une très faible vallée qui montre entre deux menues hauteurs. Blanchâtres ces hauteurs ; blanchâtre aussi la lente montée un peu creuse, où je découvre deux sillons : l'un, de rocs blancs et purs, l'autre, d'abord plus sombre et l'on dirait fangeux, mais de moins en moins à mesure qu'il s'élève. Puis, à quelques pas de l'horizon, tous deux s'effacent, et je ne distingue plus qu'une sorte de vaste piste sans couleurs, qui achève la montée et se confond bientôt avec le ciel. ²

Les voyageurs sont éblouis par cette «dépossession». «Rien, presque rien.» Arland nous l'a souvent dit, rien qu'un paysage spirituel et, pour cela, «irremplaçable».

Nous sommes restés une heure dans l'envoûtement de ces «choses» pures, dont il nous semblait retrouver au fond de nous le dessin et l'aspiration. ³

Les grâces que répandent ces paysages sont à la mesure du fugitif : une heure, une heure peut-être, mais c'est l'éternité et le voyageur en est «presque fou». Cette heure absout celles qui précèdent et s'annoncent.

«A quoi penses-tu, Lazare ?

— Je bénis l'ombre d'où tu m'as tiré, Seigneur, puisqu'elle me fait mieux goûter l'ineffable lumière.

— Ce sont de bonnes dispositions, mon ami. Continue. Il n'est pas impossible que tu en aies besoin. ⁴

La simplicité de cette méditation est exemplaire. Loin des panthéismes, gnosés et exégèses, elle contient tout l'humain. Au cœur d'un paysage d'hiver anonyme, Arland, visité par la «silencieuse musique» de la lumière, se guérit d'une solitude et témoigne : «Ai-je de ma vie été comblé à ce point ?». ⁵

Ces figures et ces lieux justifient Marcel Arland. Ils sont sa fidélité à l'enfance et sa plénitude devant l'éphémère. Ils le dépouillent et l'obligent. Su-

¹ *Ibid.*, p. 92.

² *Ibid.*, p. 151.

³ *Ibid.*, p. 152.

⁴ *Ibid.*, pp. 92-3.

⁵ *Ibid.*, p. 91.

blime page que celle qui clot *Ce fut ainsi* :

Une étoile, un peu de vent au loin sur les feuilles. Et je ne sais ce qui se passe ; je me sens fragile et nu comme jamais ; cependant c'est comme si un souffle, une rumeur, une sorte d'âme venue d'où ? venue de tout lieu, de tout temps, de toute chose, se glissait au plus profond de moi. C'est blessure et bonheur, c'est dans la gorge une étreinte, les yeux se gonflent, les mains se joignent. Je ne suis plus qu'un instant de ce monde ; mais je le vis.

Merci... ¹

Elle accomplit le vœu de *Terre natale* et le prolonge jusqu'à l'inespéré : être humble comme un jour de Toussaint, n'est-ce pas se sentir à cette heure, en ce jour, proche du Silence, « fragile et nu » comme ce vent lointain sur le feuillage ? Mais n'est-ce pas aussi assister à l'éclosion d'une âme survenue dans le silence pour le Silence ? Être humble comme un jour de Toussaint, c'est communier dans la faiblesse et la gloire des « choses ».

Terre, ce plateau, parce qu'il est sans éclat ? Sottise. La lumière atténuée, sourde, revit en chacun des éléments qui le composent ; landes ou bois, rochers, sillons, maisons perdues dans les creux : il n'est rien qui n'avoue ses nuances les plus secrètes, et qui ne s'accorde à l'esprit de ce plateau, à ses airs lointains et solennels de vieux monde qui se dispose à rajeunir. ²

De ce plateau, Marcel Arland remonte un jour d'enfance la côte de son village, il sort de la forêt d'Urfé et l'enchantement se prolonge... A Delphes, au crépuscule, il assiste à l'invasion de l'ombre... Hauts lieux « inviolés » avec vos plantes, vos bêtes, c'est vous qui sauverez les hommes de « l'effarante civilisation qu'ils se préparent ». ³ Affranchie d'une vague nostalgie ou d'un repentir écologique, cette certitude n'est pas un slogan, mais une foi en l'ingénuité de la nature qui élabore « l'union des règnes ». (Ce plateau, ces rochers, ces masures, ces vieux oliviers dans l'effort comme les « remous d'un grand fleuve immobile »). Oui, c'est le jeune pin sur la lande calcinée qui encourage tous les arbres du monde.

Il faut pardonner à Arland d'écrire selon son cœur. Le pardonner et le remercier. « Instant de grâce suspendu », sa confiance participe à ce rituel doux et puissant qui prend pitié de la mort.

Je sens [la lumière] au fond de mes nuits, qui veille, qui me retient et me sauve. ⁴

Pour avoir vécu dans la familiarité des campagnes et de leurs cimetières aux murets de pierres, pour avoir foulé la terre des paysages, il sait l'endroit où il sera étendu et deviendra terre à son tour. Là, plus profond que les mots des

¹ *Ce fut ainsi*, p. 268.

² *Proche du silence*, p. 22.

³ *Ibid.*, p. 23.

⁴ *Avons-nous vécu ?*, p. 95.

peines et du pain quotidien, veille le vrai silence, purifié des tristesses et des labeurs. Comme en ce lumineux décembre, la grâce passe au cœur, «coule, touche, éveille» et c'est un voyageur qui renaît, puis poursuit sa route.

Bonsoir les paysages. «Plantes, hommes ou choses, longue vie à tous !»¹

L'absence me reste lourde

Je terminais ces pages d'anniversaire, lorsque Marcel Arland me fit parvenir son dernier livre : *Mais enfin qui êtes-vous ?*², admirable récit où, toujours pudiques, la révolte et l'attente transmettent pureté, amour, grâce.

Nous y apprenons comment, en juin 1979 (*La N.R.F.*), Jean Duvignaud, à la lecture de «Sur la route»³ (*Ce fut ainsi*), trouva, dans le spectre d'un père jamais vu, la clé d'un univers obsessionnel jusqu'au délire, clé qu'il cherchait depuis *L'Eau et le Feu*⁴ et *Le Grand Pardon*⁵, lorsqu'il tentait de pénétrer ce «charnier spirituel de l'ombre» qu'est l'œuvre de fiction d'Arland, lequel, surpris, proteste :

C'est que l'absence d'un père, et le manque d'accord avec une mère, m'ont jeté passionnément vers la nature et vers les livres. Dans ma solitude et ma révolte, j'ai aimé, admiré, vibré plus que tout autre enfant. Dans l'ombre, j'ai cherché de plus en plus la lumière ; dans le courant des jours, j'ai souhaité et quête ce que la vie a de vrai, d'essentiel.⁶

Il reconnaît ce qu'eut de singulier son éducation : la mère inconsolable se tient à l'écart du village, ses deux petits garçons grandissent quelque peu en dehors du voisinage, et Marcel, le plus jeune, est choyé par la Demoiselle de l'école enfantine, puis par le «cher» instituteur. Il suppose que si on l'avait élevé en «vrai paysan», il aurait été plus calme, plus équilibré ; sans doute aussi n'aurait-il pas reçu ce goût de l'écriture et ce besoin de lumière qui l'ont «brûlé et soutenu» toute sa vie.

Marie Laurencin, une femme, l'avait bien compris :

J'aurais eu un enfant comme Marcel, je l'aurais comblé de caresses et il n'aurait pas eu ce talent.⁷

Mais les psychanalystes ?

¹ *Proche du silence*, p. 10.

² Gallimard, 1981, 274 pp.

³ Histoire d'une rencontre, dans un bois proche de Varenne, entre Marcel Arland et un jeune homme qui fut son père.

⁴ Gallimard, 1956, 344 pp.

⁵ Gallimard, 1965, 668 pp.

⁶ *Mais enfin qui êtes-vous ?*, p. 153.

⁷ Lettre à Janine Arland, *Ce fut ainsi*, p. 141.

Mon premier *soin* quand je serai dictateur, ce sera, en attendant mieux, de faire pendre haut et court un psychiatre, de préférence un psychanalyste. ¹

Arland se guérit seul. Les «lois» de son existence, il les a reçues, avons-nous écrit, de sa terre natale, ses paysages ont pansé son cœur «poreux» aux chagrins et aux tendresses. Mais l'angoisse, il l'a, explique-t-il, apportée en naissant, elle s'est mêlée à ses heures de grâce.

Jean Mistler considère l'auteur, par l'intermédiaire de Racine, comme l'héritier du jansénisme et de Pascal ² ; Jean Duvignaud parle d'œuvre «douloureuse et tragique, et dans laquelle la mort n'est plus la mort puisqu'elle irrite la souffrance des vivants». ³ Que répondre ? Il ne suffit pas de décrire un personnage, il faut partager sa vie, être un peu lui-même, alors, sur ces «âmes en peine», se pose la lumière fraternelle comme glisse, à un moment du jour, le rayon de soleil dans les demeures les plus abandonnées. Marcel Arland ne souscrit pas au malheur. «Les vivants», il croit «que la présence de la mort peut les apaiser» ⁴, leur rendre nécessaire une rencontre plus intense.

Aujourd'hui, à quatre-vingt-deux ans, Marcel Arland n'a pas vieilli. Aussi «avide» sur les routes, aussi généreux et exigeant, aussi enchanté des grâces des paysages et du ciel, peut-être avec moins de forces et («qui sait ?») plus de «raison», il ne craint pas la mort, mais l'absence. Il redoute les soupçons d'un accueil qui ferait prendre ses récits pour des confessions, ses angoisses pour des désespérances.

Par scrupule, en 1931 il avait fait mourir jeune Gilbert, ce héros de *L'Ordre*, long et beau roman qu'il ne voulut jamais relire, mais dont il ne renia jamais l'esprit : les *Carnets de Gilbert* sont une complicité. Il n'est pas facile aux morts de se taire, aux vivants de monologuer. Gilbert Villars... Gilbert... un personnage... silence. De ce silence l'auteur était habité : «A ma place, Gilbert dirait, il ferait». Cette muette inspiration est un champ de conversation, et, de l'ombre, surgirent un jour les carnets d'un compagnon d'abord anonyme, suggérés par quelques pages insulaires : l'île de Ré, Port-Cros, Ouessant, Belle-Isle — «que d'îles, grand Dieu !». ⁵ Dans cet ami de Saint-Malo sans visage, Arland se reconnut encore. La ressemblance est un pacte d'amour, jamais une ingénieuse doublure où l'écrivain tiendrait un rôle. Dérisoire une confidence, lorsqu'elle n'est pas quête d'une vérité.

¹ *La Musique des Anges* (Gallimard, 1967, 272 pp.), p. 29.

² *Discours de réception de Marcel Arland à l'Académie française et Réponse de Jean Mistler* (Gallimard, 1969), pp. 86-7.

³ Jean Duvignaud, art. cité (*La N.R.F.*, n° 317, juin 1979, pp. 117-8).

⁴ *Mais enfin qui êtes-vous ?*, p. 159.

⁵ *La Nuit et les Sources*, p. 171.

Mais enfin qui êtes-vous ?

Mettons un homme, un homme remonté du fond des silences... Gilbert... Gilbert Villars.

Il ne suffit pas d'avoir retrouvé son état-civil, il faut maintenant mériter des hommes en entrant dans le « jeu du soir », jeu qui consiste à chercher une sorte d'âme qui serait à la fois un « brin d'existence » et une fraternité.

Inassouvi depuis l'enfance, le besoin d'accord réclame toujours. 1899, 1931, 1944, 1966, 1981... Le *moi* part à la recherche du *vous* : dépouillée et illimitée, l'aventure rejoint l'aventure.

Mais enfin qu'est-ce que la lumière ? Mais enfin qu'est-ce que l'amour ? Cela s'appelle « choses de ce monde » et cela défie la mort en lui donnant dignité, jeunesse et espérance.

« Tu vois, ce n'est pas la fin, nous sommes ensemble. »

Si, pour la première fois depuis huit ans, après 162 articles reproduits, nos lecteurs ne trouvent pas dans cette livraison du BAAG la suite des

DOSSIERS DE PRESSE DES LIVRES D'ANDRÉ GIDE,

c'est que la place nous a manqué, nécessité étant de limiter nos fascicules à un nombre de pages raisonnable. Mais ces Dossiers seront, bien sûr, continués.



CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

autographes En dépouillant d'anciens catalogues, notre ami Bernard Duchatelet, professeur à l'Université de Brest, a repéré quelques manuscrits de Gide et a bien voulu nous faire part de ses trouvailles :

Offert sous le n° 34 dans le catalogue de la vente d'*Autographes : Importants documents historiques et musicaux*, qui eut lieu à l'Hôtel Drouot le 26 février 1953 :

André Gide : L.a.s. à un ami, Cuverville, 11 février 1919, 2 pp. in-4°. Il le félicite pour la création d'une revue : *L'Éventail*. Il promet sa collaboration, pour l'étude de Jacques Rivière il a peur que «*craignant L'Éventail refermé, il ne se la soit laissé prendre par je ne sais quelle autre revue... La N.R.F...., je crois, va reprendre... Bein reçu le Carco. Merci. Très bien édité...*».

Au bulletin n° 704 (novembre 1960) de la maison Charavay (Paris), sous le n° 27759 :

André Gide : L.a.s. à Rachilde, Bagnols-de-Grenade par St-Jory, 9 août 1909, 1 p. in-fol.. Lettre relative à *La Porte étroite*. «*Votre aimable article m'a d'autant plus réjoui que je l'appréhendais un peu. Je ne me dissimule point ce que peut offrir d'irritant pour certains le goût de cette saumure janséniste où je fais macérer mes personnages ; vous avez eu l'amabilité... de faire recouvrir la critique par la louange ; croyez que je vous en sais grand gré...*»

95 NF

L.a.s. à «*Mon cher Pierre*», 8 juin 1910, 2 pp. in-8°. Il est triste d'avoir quitté brusquement son ami sans lui demander ses projets et il a hâte de rentrer à Paris : «*... je suis plus en retard encore envers moi-même qu'envers autrui. Quel effort pour me rattraper !... J'ai envoyé avant-hier à Jean mon Journal sans dates. Sans doute vous l'aura-t-il remis ou expédié directement à Verbecke. Quelles transes que Michel Arnauld n'envoie pas à temps son article ! Ci-joint une lettre pour Guy Lavaud dont vous avez l'adresse... ou que vous trouverez chez moi en allant dactylographier...*».

75 NF

[Des fragments plus courts de ces deux lettres ont paru dans le BAAG n° 15, avril 1972, pp. 26-7. La seconde est adressée à Pierre de Lanux.]

Au bulletin n° 705 (mars 1961) de la même librairie :

27993. Ms. aut. 1 p. 1/2 in-4°. Ratures et corrections. Très intéressante étude sur le roman : «*Vous l'avouerai-je, il y a, dans le roman, une chose qui me gêne encore plus que "la marquise sortit à cinq heures", c'est et ce sont tous les : "il pense", "il s'imagine", "il se dit" — car enfin qu'est-ce qu'en sait l'auteur ? Il nous la baille belle et se donne trop commodément trop beau jeu. Grâce à quoi l'on passe peut-être, aux yeux de maints critiques et de quantités de lecteurs pour un "fin psychologue" ; mais, à mes yeux à moi, pour un imposteur... Chacun n'a quelque droit à user de ces formules que lorsqu'il parle de lui-même : "Je me suis dit", "j'ai pensé que". Et c'est là ce qui vous explique cette nécessité artistique et psychologique qui me poussa à donner à chacun de mes "récits" l'aspect d'une confession personnelle (ce qui peut tromper tant de lecteurs), à présenter sous la forme de journal (dans mes Faux-Monnayeurs) les introspections hasardées. Artifice littéraire ? Évidemment ; mais artifice légitime, celui même dont usait Browning, et qui du moins ne "met dedans" que le lecteur.*»

180 NF

27994. L.a.s. à M. Ducoté, La Roque-Baignard (1899 ?), 8 pp. in-8°. «... Je crains que mon Candaule ne vous ait paru morne et que vous ne m'ayez amicalement un peu caché cela ; je vous supplie si cela était de ne pas l'envoyer à la revue, je le regarderais encore et vous enverrais autre chose... Pourtant... je ne crois pas avoir mal dessiné Candaule ; l'indécision du début vient peut-être de ce que rien ne s'est encore passé ; songez que cela est très rare au théâtre et que l'action, avant que le rideau se lève, est d'ordinaire déjà préparée. Là point — il n'y a rien que deux caractères, même pas encore en présence... je voudrais que vous le relisiez une fois — ... et si après l'avoir relu votre impression est toujours terne — je vous supplie de ne pas craindre de me le dire en me rendant le manuscrit. Si toutefois il vous semblait pouvoir intéresser... veuillez... bien recommander qu'on me renvoie le manuscrit avec deux épreuves...»

145 NF

27995. L.a.s. à Eugène Rouart (s.l.n.d.), 4 pp. in-8°. «Candaule ne passera pas avant le 4 Mai mais ne passera pas plus tard que le 6... Tout va bien — mais certains jours (hier soir par exemple) je suis d'une humeur de suicidé...^{ok} Oui, certes je m'arrangerai de manière à t'avoir des billets, et tant que tu en demanderas ! — (J'ai trop grand'peur de jouer devant des banquettes) — Tu peux y compter sûrement ; mais je ne peux te les envoyer encore parce que, hésitant entre divers théâtres, Lugné ne les a pas encore fait imprimer ; puis il ne se dépêche pas trop de distribuer des places à l'œil pour bien laisser casquer tous ceux qui peuvent. (Il y en a toujours moins qu'on ne croyait !). Moi, si je m'inquiète de ça (et je m'en inquiète beaucoup), c'est parce que, aux yeux de tous ceux de la Revue Blanche, etc..., je sais bien qu'on n'estime

> gentils de l'éd. Laf

l'auteur qu'à ce qu'il peut faire rentrer d'argent. Quelle misère !...». 120 NF

L.a.s. au même, Hyères, 25 juillet, 1 p. 1/2 in-4^o. Il espère rencontrer son ami dans le courant du mois d'août : «... *Ta lettre me touche, cher ami... Je crois bien que si tu trouves les accusations de Béraud contre moi plus injustes que celles qu'il lance contre la N.R.F. c'est parce que tu me connais mieux qu'elle et que tu es mieux à même d'en juger. Rien, plus que ces attaques, ne m'a fait prendre conscience de mon existence. Je dois à Béraud la révélation de sympathies et d'admiration que j'étais loin de soupçonner : as-tu lu les deux articles de Léon Daudet, en tête de l'Action Française ? et l'interview d'Abel Hermant ?...*». 80 NF

L.a.s. deux fois de ses initiales, au même, Cuverville, 13 août 1912. Il serait heureux qu'après son séjour à Pontigny son ami vienne le rejoindre en Italie. «*Nous irions ensemble tâcher d'atteindre ce mystérieux village Sariamisco, non loin de Tivoli, que ne mentionne aucun guide et qui m'attire depuis nombre d'années...*». 50 NF

Au bulletin n° 706 (juin 1961) de la même librairie :

28215. Ms. aut. «Le Manuel du Causeur, for children», 4 pp. in-12. Recueil de petits problèmes amusants et de plaisanteries innocentes. 150 NF

Au bulletin n° 724 (mai 1967) de la même librairie :

31542. L.a.s. à R. Heyd, Paris, 16 mai 1948, 1 p. in-8^o, adresse. «*Du carnet de chèques... il y aurait lieu de détacher un feuillet pour l'avocat-gérant de la Villa Poetica, selon les indications que vous donnera Catherine...*». 80 F

Nous avons relevé dans le catalogue n° 255 (avril 1981) de la Librairie de l'Abbaye (Paris), sous le n° 126. l'original autographe de la lettre que publia jadis son destinataire Maurice Lime (pseudonyme de Maurice Kirsch) dans son livre *André Gide, tel je l'ai connu* (Paris : Julliard, 1952), pp. 80-2 (cf. BAAG n° 47, juillet 1980, p. 439) :

L.a.s. «André Gide» à Kirsch, 4 janvier 1936, 2 pp. in-4^o. Gide a passé les vacances à Paris à y promener sa petite fille. Peu de temps libre, aussi n'a-t-il relu qu'une centaine de pages de *Pays conquis*, ouvrage écrit par Kirsch. Son impression à cette seconde lecture est... «*excellente, meilleure encore qu'à la première lecture (et il me semble du reste..., constate-t-il. que tu as poli certains passages. Je ne trouve rien à redire)*»... Il a déjà recommandé l'ouvrage à la librairie Gallimard, sans grand succès semble-t-il, et aussi à d'autres personnes dont l'une doit lui écrire. En ce qui concerne la chronique sur laquelle Kirsch exprimait sans doute plus que des réserves, Gide est de son avis : «... *c'est une consternation générale. Hier, vendredi, j'ai attaché le grelot, transmis les récriminations de Vaillant-Coutier, d'Aragon et n'ai pas rencontré de contradicteurs. J'ai ajouté que, personnellement, je ne me permettais pas de*

les juger, parce que, jusqu'à présent, je n'étais point parvenu à lire plus de quelques phrases, aussitôt accablé par l'ennui... Le point difficile..., ajoute Gide, c'est qu'il s'agit de Jean-Richard Bloch, et que... tu vois ça d'ici...». Mais une longue délibération va probablement avoir pour conséquence de confier cette chronique à Lalou ou Nizan. En terminant, Gide transmet à Kirsch le souvenir d'Élisabeth Herbart qui s'appête à repartir pour l'U.R.S.S..

1 600 F

Du 24 mars au 8 avril dernier, la Bibliothèque Nationale a présenté dans son Salon d'honneur une exposition consacrée à *Léon Pierre-Quint* à l'occasion du don que lui a fait la sœur de celui-ci, Mme Georges Selz, des manuscrits et livres du célèbre critique. Une belle plaquette de 59 pages, illustrée, a été éditée par la B.N., qui rassemble, préfacés par Georges Le Rider, Administrateur général de la Bibliothèque, un texte d'hommage de Jean Cassou (allocation prononcée le 25 juillet 1958 aux obsèques de Léon Pierre-Quint), un essai de Jean Blot, une «Rencontre avec Heidegger» de Jean Beaufret, une histoire des éditions du «Sagittaire» (dont Léon Pierre-Quint fut directeur littéraire) par Antoine Coron et une chronologie de la vie et des œuvres de Léon Pierre-Quint (pseudonyme de Léon Steindecker, 7 septembre 1895 — 21 juillet 1958). Dans l'«Inventaire de la donation de Mme Georges Selz à la Bibliothèque Nationale» qui termine le volume, on relève trois lettres autographes de Gide, 1941-42 (dont une au père du critique), cinq doubles de lettres de Léon Pierre-Quint à Gide [quatorze lettres autographes de lui sont au Fonds Gide de la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet], le «manuscrit incomplet comportant les livres I et II de l'ouvrage paru en 1932 [*André Gide, sa vie, son œuvre*], versions très travaillées pour la plupart des chapitres et antérieures à celle de l'édition définitive», le manuscrit, 7 ff., 1953, de l'article «Présence d'André Gide», le manuscrit (3 états, 35 ff. mss. et 35 ff. dact.) de la conférence «André Gide» (Londres, 1953), des exemplaires dédicacés du *Journal 1939-1942* et d'*Œdipe* et un exemplaire de l'*André Gide* de 1933 [sic], avec «encarts dactylographiés et corrections autographes de l'auteur en vue d'une nouvelle édition». Cf. l'article de Jean-Marie Dunoyer, «A la Bibliothèque Nationale : Léon Pierre-Quint et la critique créatrice», paru dans *Le Monde* du 4 avril 1981.

traductions Les Éditions Keršovani, de Rijeka (Yougoslavie), ont publié en 1980, dans leur collection «Odabrana djela Svetskih Pisaca», un large choix d'œuvres de Gide (*Odabrana djela Andréa Gidea*), en 8 volumes reliés skivertex bleu nuit, 20,5 x 12,5 cm, sous la direction de Darko Gašparović. De ce nouvel ensemble de traductions croates, nous n'avons

reçu que six volumes, et ignorons si ont effectivement paru les tomes 3 et 7, et ce qu'ils contiendraient. Voici la description des tomes 1, 2, 4 à 6 et 8 :

Svezak 1 (200 pp.) : *Zemaljska Hrana. Nova Hrana*. Traduction par Zvonimir Mrkonjić des *Nourritures terrestres*, pp. 15-124, et des *Nouvelles Nourritures*, pp. 125-79, précédée de «Traženja i Nemiri Andréa Gidéa» par Darko Gašparović, pp. 5-13, et suivie de «Životopis Andréa Gidea (1869-1951)» par Claude Martin, trad. D.G., pp. 181-97.

Svezak 2 (283 pp.) : *Povratak Razmetnoga Sina. Močvare. Tezej*. Traduction par Mirjana Gašparović du *Traité du Narcisse*, de *La Tentative amoureuse*, d'*El Hadj*, de *Philoctète*, de *Bethsabé* et du *Retour de l'Enfant prodigue*, pp. 7-141 ; par Ivo Klarić, de *Paludes*, pp. 143-223, et de *Thésée*, pp. 225-80.

Svezak 4 (240 pp.) : *Vatikansi Podrumi. Sotija*. Traduction des *Caves du Vatican* par Zlatko Crnković.

Svezak 5 (216 pp.) : *Povratak iz Čada. Dnevnik putovanja*. Traduction du *Retour du Tchad* par Vlasta Matič.

Svezak 6 (280 pp.) : *Povratak iz SSSR-a. I Drugi Politički Članci*. Traduction par Darko Gašparović de *Littérature engagée*, pp. 5-93, de *Retour de l'U.R.S.S.* et de *Retouches à mon Retour de l'U.R.S.S.*, pp. 95-262, suivie d'une «Kronologija», pp. 263-75.

Svezak 8 (332 pp.) : *Ako Zrno ne umre*. Traduction de *Si le grain ne meurt* par Ivo Klarić.

livres, revues & journaux

Comme nous l'avions annoncé (BAAG n° 49, p. 107), la revue *Les Lettres Romanes*, de Louvain, vient de publier, dans son tome XXXV (1981), fascicule d'avril, l'étude de Zvi H. Lévy : «*L'Immoraliste et le mythe d'Œdipe*» (pp. 3-34).

Paru dans le premier numéro de l'année 1981 des *Études Normandes*, pp. 73-80, illustré d'une photographie de «L'Hôtel Rondeaux, que Gide fréquentait», un article de notre ami R.-G. Nobécourt : «Les Enfances rouennaises d'André Gide».

Alain Goulet nous signale le livre suivant : Valerie Raoul, *The French Fictional Journal : Fictional Narcissism / Narcissistic Fiction*, Toronto, Buffalo, Londres : University of Toronto Press, 1980 (un vol. de xii-162 pp., bibl.). Cette étude de Valerie Raoul, née en 1941, membre du Département de Français de l'Université de la Colombie britannique, porte sur le roman français qui se présente sous forme d'un journal : elle comprend trois parties : 1. le journal et le roman, 2. le journal dans le roman, 3. le roman dans le journal. L'index montre que, dans cette étude, Gide se taille la part du lion avec les œuvres suivantes : *Les Cahiers d'André Walter*, *Les Caves du Vatican*, *L'École*

des Femmes, Les Faux-Monnayeurs, Paludes, La Porte étroite et La Symphonie pastorale.

De notre ami Maurice Lecerf, licencié-agrégé en philologie romane de l'Université de Liège, directeur f.f. de l'Institut Supérieur d'Études Sociales de la province de Liège, qui fit jadis un excellent travail sur *Paludes* (v. BAAG n° 13, octobre 1971, p. 16), nous avons reçu le petit volume qu'il vient de publier chez Larousse, dans la collection «Idéologies et sociétés» : *Les Faits divers* (17 x 11 cm, 192 pp., 1981). L'ouvrage réunit sur le thème un ensemble systématique de 76 textes et analyses (dont trois de Gide : pp. 128-9, d'*Ainsi soit-il*, 170-1, des *Souvenirs de la Cour d'Assises*, et 171-3, des *Faux-Monnayeurs*). «Cette approche d'une littérature en prise sur la "vraie vie"», fait observer l'éditeur, «constitue un moyen de rénovation de l'enseignement des lettres et de sa mise en relation effective avec les différentes sciences humaines. Le recueil est complété par une fiche pédagogique qui propose une enquête sur la sensibilité aux faits divers, un approfondissement de la recherche, en particulier du côté de la presse et de la littérature ; elle guide vers des études interdisciplinaires qui débouchent sur des prolongements socio-psychologiques, économiques, artistiques, etc...».

Presse et télévision ont beaucoup parlé des souvenirs du Sonderführer Gerhard Heller, rédigés avec le concours de Jean Grand (*Un Allemand à Paris (1940-1944)*, Éd. du Seuil, 1981, 224 pp.). Sur l'histoire de *La N.R.F.* des années noires, notamment, on lira des pages importantes dans ces mémoires tardifs de celui qui fut, à la Propaganda-Staffel de Paris, le censeur des lettres françaises mais aussi le conseiller et l'ami de nombreux écrivains et éditeurs français (Drieu, Paulhan, Valéry, Jouhandeau, etc...).

Nous avons fâcheusement omis de signaler dans notre dernier numéro les trois pleines pages que *Le Quotidien de Paris* a consacrées à Gide, à l'occasion du trentenaire de sa mort, sous le titre «Gide a-t-il un avenir ?» (n° 381, 17 février 1981, «Le Quotidien des livres», pp. 27-9) : un article de Jean-Louis Curtis («... Nathanaël ou Lafcadio. Dix-sept ans après la mort de Gide, leurs fils ou petits-fils clament des slogans qui pourraient être gidiens ("Prenez vos désirs pour des réalités", "Sous les pavés, la plage") et retrouvent les notions de joie et de ferveur qu'ils rebaptisent "la Fête". Le vieux hippy de luxe, au feutre cabossé, remporte une victoire posthume, même si personne, en mai 68, ne songe à évoquer son ombre, ni à prononcer son nom. On dit que les jeunes ne le lisent plus. C'est possible. Mais son enseignement, ses leçons morales, entrent dans la composition de l'air intellectuel que nous respirons aujourd'hui. Les pères ont mangé "les Nourritures terrestres" ; et les dents des enfants ont été agacées.») ; «Ce qu'en pensent de jeunes écrivains» (Jean-Pierre Énard : «les romans [...] commencent à dater un peu. En revanche, le

Journal et les écrits intimes gardent toute leur actualité. Ce sont autant de guides pour partir à la découverte de soi-même, sans concession ni complaisance.» — Catherine Rihoit : «Gide a sûrement un avenir, pour autant que la littérature en général en ait un. [...] A l'adolescence, *Les Caves du Vatican*, ça m'avait fait un gros choc. Ce qui me plaisait, c'était la dérision, et puis aussi un peu le dandysme. [...] Un jour, quand je serai vieille, je retrouverai Gide et ça me donnera bien du plaisir.» — Muriel Cerf : «j'ai toujours buté contre l'écriture de Gide. Du gris, des points-virgules, de l'afféterie. Ne drogue, ni ne saoule, ni ne caresse, ni n'entraîne plus loin. [...] Immoraliste ? Nous le sommes tous aujourd'hui. [...] L'impression, à la relecture de quelques pages des *Nourritures terrestres*, de n'être pas nourrie du tout, que devant moi quelque chose d'étriqué veut éclater, mais ne le peut, quelque chose de mat veut résonner, mais en vain. Après tout, il ne s'agit que de ma propre impuissance à pénétrer son œuvre. [...] refermer la porte du verger de Gide avec un hommage à ce beau travail de jardinage. Hélas, Nathanaël, le goût de ces fruits m'est bien fade, quant à leur parfum, celui de la cendre intellectuelle refroidie.» — Louis Gardel : «Baptisé "le contemporain capital", traîné dans la boue, comme pourrisseur de la jeunesse, par les bien-pensants, belle âme, heureusement irrécupérable, pour les staliniens, Gide, à sa manière qui était on-doyante, a tenu ferme la ligne de la liberté au carrefour de tous les problèmes artistiques et moraux de son temps. [...] De la génération exceptionnelle qui fut la sienne il n'est, sans doute, pas le plus grand : Proust, à coup sûr, Claudel, Valéry, Benda, pour ne citer que ceux avec lesquels il a dialogué, ont laissé des œuvres mieux achevées. Mais la lecture de ses très nombreuses correspondances [...], de ses écrits intimes, des carnets qu'a tenus Mme Van Rysselberghe [...], reste d'un incomparable intérêt et d'incalculable profit. [...] Si Gide n'a pas d'avenir, ce ne sera pas de sa faute, ça sera de la nôtre. Ce ne sera pas dommage, ça sera accablant. Accablant pour nous.» ; un article de Robert Kanters («Libéral et libérateur» : «Le siècle qui s'achèvera dans moins de vingt ans ne sera pas le siècle d'André Gide¹, mais s'il faut compter les écrivains français qui l'ont illustré, le nom de Gide ne sera-t-il pas parmi les dix, peut-être parmi les cinq que l'on retiendra d'abord ?») ; une note de Nicole Casanova sur «La correspondance d'André Gide et Dorothy Bussy : Trente ans d'amour bien écrit et mal vécu» : «Les lecteurs qui préférèrent au Gide des *Faux-Monnayeurs* celui du *Journal* retrouveront ici ce qu'ils aiment, une lumineuse intelligence, une juste relation avec l'art — le livre, la musique, la toile — qui font de ces pages un fructueux exercice intellectuel. [...] Tout

¹ Allusion, très probablement, au titre du long article que le même Robert Kanters publia en mars 1963 dans la *Revue de Paris* : «Le Siècle d'André Gide» (pp. 107-18)...

l'intérêt de cette correspondance réside dans ce jeu étonnant, où l'irrationnel est à chaque page jugulé par le raisonnable.» ; une courte note d'Olivier Maurais sur la réédition des *Feuillets d'automne* dans la collection «Folio».

Dans *La Revue administrative* qu'il dirige, un compte rendu, dû à notre ami Robert Catherine, du tome II de la *Correspondance André Gide - Dorothy Bussy*, «document psychologique unique sur le comportement gidien à l'égard d'une femme, sa traductrice, et qui pourrait être la matière, concernant l'auteur d'*Olivia*, à quelque non moins gidien "traité de la vaine passion"» (n° 199, janvier-février 1981, p. 102).

en poche Gallimard vient de rééditer, en un volume («quintuple», n° 443) de la collection de poche «Idées», le *Voyage au Congo suivi du Retour du Tchad*. Dix-huit volumes de Gide sont donc maintenant disponibles en collections de poche (14 dans «Folio», 3 dans «Idées» et un en «Livre de poche»), sans compter ses traductions de *Typhon*, de *La Dame de pique* («Folio») et de *L'Offrande lyrique* (coll. «Poésie/Gallimard»).

travaux en cours A l'Université de Cardiff au Pays de Galles, Miss Alison R. Measures, membre de l'AAAG, prépare une thèse de doctorat sur l'inspiration religieuse dans l'œuvre romanesque de Gide.

A l'Université de Paris-Sorbonne, sous la direction du Professeur Robert Mauzi, M. Éric Marty prépare une thèse de doctorat sur le *Journal* de Gide.

SUR L'« ACTE GRATUIT »

Comme nous l'avions annoncé dans notre précédente livraison (p. 243), nous proposons ci-dessous à nos lecteurs un compte rendu du livre récemment paru de Martin Raether, Der « Acte gratuit » : Revolte und Literatur (Heidelberg : Carl Winter - Universitätsverlag, 1980, 265 pp.).

Dès l'abord on serait vivement tenté de ne voir dans ce travail qu'un large commentaire sur les origines multiples et les prolongements divers de l'idée, difficilement traduisible en allemand (pp. 76-7), d'acte gratuit. Gide est bien au centre de cette étude (chapitre V, pp. 105-36). Il y est encadré des précurseurs (Dostoïevski, Nietzsche) et des écrivains qui, selon Martin Raether, prolongent cette notion d'acte gratuit jusqu'à ces dernières années (Sartre, Camus, Beckett, pour ne reprendre que des têtes de chapitres de ce livre).

La méthode qui préside à cette recherche nous oblige pourtant à cerner de plus près les intentions de son auteur qui ne tente pas, suivant ses propres dires, de réaliser une simple étude d'un thème littéraire, mais de fournir ce qui est appelé « l'ensemble, aussi complet que possible, des connaissances nécessaires à la compréhension » du sujet, c'est-à-dire l'examen de l'histoire politique, sociale et culturelle des milieux dans lesquels s'est formée cette idée d'acte gratuit (p. 68), ce qui aboutit à une définition d'un schéma de base qui est le suivant : « L'individu, qui s'insurge contre une norme communément admise, échoue et pourtant se

réalise, en même temps, justement grâce à cet acte de révolte. Car, prenant consciemment sur soi cet effondrement, il s'affirme, dans sa grandeur, en tant qu'individu libre et autonome. » (p. 69). Il ne s'agit donc pas de procéder à une recherche des influences qui ont pu s'exercer sur Gide ou que ce dernier a exercée sur ses contemporains. Comme le souligne Martin Raether, « la marque laissée par la lecture d'un auteur antérieur n'est que secondaire face à l'aspect central du sujet et à l'originalité de son utilisation ultérieure » (p.109). Cependant, le fait de placer délibérément toute discussion sur cette question des influences dans les notes au bas des pages ne facilite point la lecture d'un ouvrage parfois trop riche en aperçus qui deviennent des digressions.

Mais, cette remarque étant faite, il faut constater que l'éclairage donné au sujet permet de regrouper avec aisance toute une série de questions qui ont leur importance dans l'histoire de ce fait littéraire et philosophique. Pour limiter nos réflexions à « l'action gratuite » dans l'œuvre d'André Gide (p. 105), il ne peut qu'être souligné combien Martin Raether a réussi à mettre en valeur les

liens profonds existant entre la conception gidienne de l'acte gratuit et des courants de pensée qui passent par les affirmations développées au sein des écrits de Friedrich Hegel sur le héros qui s'efforce, dans l'ordre bourgeois, d'imposer sa liberté et ses lois propres à l'ordre régnant, cela grâce à un acte qui lui permet de se réaliser (p. 56), par le *Cogito* cartésien, «premier pas dans l'émancipation de l'homme par rapport à la Nature», alors que Hegel franchira une seconde étape en libérant l'homme de la transcendance (p. 60), et surtout par l'exemple que nous fournit Dostoïevski et auquel Martin Raether consacre un important chapitre (pp. 79-93) en analysant «l'acte grandiose et plein d'avenir» de Raskolnikov, acte qui échappe tant au bien qu'au mal (p. 91). Chez Nietzsche s'affirment alors les caractéristiques fondamentales de l'acte gratuit : «une individualité bien affirmée», «un désir puissant de liberté qui va jusqu'à la révolte», «l'indifférence vis-à-vis des conséquences qui va jusqu'au crime», «l'ambivalence de Dieu et du Diable», du surhomme et de la brute, et finalement «l'échec» (p. 103).

Observant plus directement l'acte gratuit chez Gide, Martin Raether ne manque pas de relever un certain nombre d'aspects que nous ne pouvons tous signaler. Retenons simplement ici l'allusion à Edgar Poe et à son récit *The Imp of the Perverse* (1845) qui, selon Martin Raether, offre déjà d'importants éléments intégrés plus tard à la notion d'acte gratuit, notamment celui de la «perversité» considérée comme «l'ambiva-

lence de l'absence de motif et de la révolte» (p. 106), ce qui introduit tout un paragraphe sur la «gratuité» (Sartre, introduction aux *Écrits intimes* de Baudelaire, Paris : Éd. du Point du jour, 1946, p. cx) et la notion d'*utilité* chez Baudelaire (pp. 108-9). De même, reprenant l'allusion de Valéry Larbaud aux *Chants de Maldoror* et l'analyse de David A. Steel sur «Gide et Lautréamont» dans la *Revue des Sciences Humaines* de 1968, Martin Raether met en valeur les liens existant entre l'acte gratuit chez Gide et les «crimes glorieux» de Maldoror (p. 131).

Un point mérite, en dernier lieu, d'être cité. Car il soulève une question de méthode qui éclaire l'étude, ici faite, de l'acte gratuit. Comparant les réactions des critiques face à Lafcadio et face à Thérèse Desqueyroux, l'auteur est amené à prendre position dans la discussion sur la «vraisemblance» des deux héros et à rappeler que «l'intention qu'a l'auteur d'un roman de décrire un "acte scandaleux" dans une fiction littéraire doit être tout d'abord respectée par le critique et le lecteur», et que les indications fournies dans des déclarations faites par les auteurs hors du roman ne doivent pas nous amener à mettre en doute les intentions de ces auteurs lorsque celles-ci se trouvent enfermées à l'intérieur du roman (pp. 122-4).

Il faudrait évidemment citer les passages consacrés à Sartre, à Beckett et à d'autres écrivains. Limitons-nous pourtant aux pages qui abordent le problème de l'acte gratuit chez Gide, et remarquons que le

livre de Martin Raether permettra à bien des lecteurs de se faire une idée claire des relations complexes qui peuvent exister entre une notion lit-

téraire et les préoccupations variées d'une certaine époque.

Claude Foucart.

1881 — 1981

à l'occasion du centenaire de la naissance de

ROGER MARTIN DU GARD

que célébreront de nombreuses manifestations (exposition à la Bibliothèque Nationale, colloque des Universités de la Sarre et de Nice, colloque de la Société d'Histoire Littéraire de la France, publication du *Journal* et des *Souvenirs de Maumort*, etc...)

la prochaine livraison du

BULLETIN DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

(N° 52 — OCTOBRE 1981)

lui sera consacré

avec, entre autres, la collaboration de

**BERNARD ALLUIN, JACQUES BRENNER,
FLORENCE CALLU, BERNARD DUCHATELET,
ROGER FROMENT, GUNNAR NILSSON,
MAURICE RIEUNEAU, CLAUDE SICARD,
et des inédits de Roger Martin du Gard**

**DIXIÈME ASSEMBLÉE GÉNÉRALE
DE L'ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRÉ GIDE**

— PARIS, 16 MAI 1981 —

L'Assemblée générale de l'Association des Amis d'André Gide s'est réunie pour la dixième fois le samedi 16 mai 1981, à 14 h 30, à Paris, dans la Rotonde de l'Hôtel du Cercle de la Librairie.

Étaient présents :

Mmes et MM. Robert ALLAIN, Mireille AMIOT-PEAN, Auguste ANGLÈS, Irène de BONSTETTEN, Georges A. BORIAS, Robert BOUISSOU, Jacques BRENNER, Madeleine BROUSTÉ, Robert CATHERINE, Jean CLAUDE, Maurice DELARUE, Anne-Marie DROUIN, Jacques DROUIN, Georges DROUOT-BAILLE, Lucienne DUBY, Gérard GAUTIER, Henry GIDEL, Marie-Noëlle GOLDSBOROUGH, Alain GOULET, Roger GUIRAUDON, Henri HEINEMANN, Zvi H. LEVY, Claude MARTIN, Pierre MASSON, Bernard-Charles MÉTAYER, Jean-Georges MORGENTHALER, Betty RADFORD, Germaine-M. REYE, Hélène RUFENACHT, Christian RUMILLET, Marie-Madeleine SUTTER-LEVESQUE, Edouard TRÉMAUD, France VALLE et Marie-Françoise VAUQUELIN-KLINCKSIECK.

Étaient représentés :

Mmes et MM. Jacques ABELARD, Bernard ALLUIN, Jacques ANDRÉ, Christian ANGELET, Valère ANTHEUNIS, Wolfgang BABILAS, Charles BACHAT, Sylvia I. BALL, Pierre BASSIGNY, Madeleine BERRY ; BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE D'ÉPINAL, BIBLIOTHÈQUE DU CENTRE «LITTÉRATURE & IDÉOLOGIES AU XIX^e SIÈCLE» DE L'UNIVERSITÉ LYON II, BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE DE MONTAUBAN, BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITAIRE DE MONTPELLIER, BIBLIOTHÈQUE DU SÉMINAIRE DE ROMANISTIQUE DE L'UNIVERSITÉ DE MÜNSTER, BIBLIOTHÈQUE INTERUNIVERSITAIRE DE NANCY ; Mmes et MM. Marie-Thérèse BLACHON, René BONNET, Andrée BOUVERET, Michel BRACONNIER, Jacques-H. BRINON, Jean BUREAU, Florence CALLU, Jean-Marc CANONGE, Alain CARRE, Jacqueline CHAINE, Suzanne CHAMPIN, Henri CLARAC, Nicole CLERC, Julien COLLIGNON, Bernard DANDOIS, Marie-Hélène DASTÉ, Jean-Yves DEBREUILLE, Paul DECLERCQ, Roger DELAGE, Madeleine DENEGRI, Jean-René DERRE, Philippe DIRIWAECHTER, Henri DOCQUIERT, Georges DONCKIER de DONCEEL, Antoine DUBUC, Bernard DUCHATELET, Maurice DUGELET, Michel DUMONT, Anafiora DURAND, Jean EECKHOUT, Charles d'ESTIENNE du BOURGUET, René ÉTIEMBLE, Keeler FAUS, Peter R. FAWCETT, Antoine FONGARO, Claude FOUcart, Madeleine FOURCAUD, Pierre FRANCESCHINI, Antoinette FREYMOND, Yves GABI, Laurent GAGNEBIN, Maria Luisa

GARCIA MONTON, Serge GAUBERT, Jean GAULMIER, Robert GAURIAUD, Charles GAUTIER, Bernard GENTIAL, Robert GEROFI, André GONDOUIN, Gérard GUALANDI, Anna GUERRANTI, Yvon GUIRRIEC, Hugues HAEMMERLE, Anne-François d'HARCOURT, Jean HEITZ, Robert HÉRAL, HERVE-ANGLARD, Jacques HEURGON, Jean HUBERSON, Pierre HUBERT, Charles JOSSERAND, Henri JOURDAN, Lise JULES ROMAINS, Jean-Pierre LACASSAGNE, Jean LAMBERT, Jean LANSARD, Yolande P.-O. LAPIE, Yvon-G. LEBRUN, Philippe LELIÈVRE, Louis LE MOAN, Michel LEMOINE, Guy LÉO, Pierre LÉPINE, André LEROY, Henri LEVESQUE, Jacques LEVESQUE, Jeanne M. LÉVY, Michel LIOURE, Michèle MADINIER, Antoine MARCHAND, Jean José MARCHAND, Albertine MARIE, Jacqueline MARIÈRE, Jean MARQUET, Irène MARTIN DU GARD, Bernard MARTINEAU, Victor MARTIN-SCHMETS, Tawfik MEKKI-BERRADA, Pascal MERCIER, Marianne MERCIER-CAMPICHE, André MICHEL, Daniel MOUTOTE, Jacqueline MULLER, R.-G. NOBÉCOURT, Jean-Luc NOGET, Dumitru D. PANAITESCU, Michel PANNEAU, André-Louis PASQUET, Pierre-Jean PÉNAULT, Edgard PICH, Blanche PIRY, Pierre PLATEL, Anne POÏLO, François RAGAZZONI, Isabelle RENARD, Robert RICATTE, Olivier ROBIN, Jacques ROMERO, Madeleine ROUSSILLAT, Jean SÉBIRE, Fanny SERNEELS-ROUSSEAU, Claude SICARD, Simone SOHIER-BRUNARD, François SULLEROT, Raimund THEIS, Francis TRANCHANT, Julie-Laurence TRIVIER, Jean-Paul TRYSTRAM, Simone TUCOCHALA, René VAILLOT, Sjoerd VAN FAASSEN, Victor J. VAN HAELEN, Henri VAUTROT, Pierre VILLEDIEU, Michel VOIR, Jacques VOKAER, Werner VORDTRIEDE, Christian VUICHOUD, David H. WALKER, Pierre-Olivier WALZER, Bernard YON, Patrick YSCHARD ; et deux membres dont les «pouvoirs» étaient dûment datés (de Paris et de Marseille) et signés, mais dont les signatures étaient illisibles...

Cent quatre-vingt-neuf membres de l'AAAG ont donc participé aux votes de cette Assemblée générale. Feuille d'émargement et formules de délégation de pouvoirs ont été versées dans les archives de l'Association.

La séance est ouverte sous la présidence d'Irène de Bonstetten, en l'absence du Vice-Président Daniel Moutote, retenu à Montpellier par des obligations professionnelles. Claude Martin, Secrétaire général, remercie tous les membres présents à cette Assemblée générale, dont l'ordre du jour est moins troublé, moins préoccupant que celui de l'Assemblée du 22 mars 1980 : l'AAAG était alors au seuil d'une étape doublement difficile à franchir, financièrement et psychologiquement ; ces difficultés sont aujourd'hui à très peu près surmontées, grâce à la fidélité et à la solidarité de tous. Aussi le «rapport d'activité» sera-t-il assez bref, laissant plus de temps aux discussions qui le suivront sur les propositions que vient d'arrêter le Conseil d'administration, réuni ce même jour de 11 à 14 heures.

Le Secrétaire général évoque d'abord tous les sociétaires qui n'ont pu être présents dans la salle, nombreux, de plus en plus nombreux en tous les points du globe et qui n'en sont pas moins des membres fidèles, enthousiastes et très actifs pour que, l'union faisant toujours la force, l'AAAG remplisse de plus en plus efficacement sa mission qui est d'aider à une meilleure connaissance et à un plus large rayonnement de l'œuvre et de la figure d'André Gide. Le secré-

tariat de l'Association vient d'enregistrer la 1054^e adhésion, ce qui porte nos effectifs réels à environ 800 membres — compte tenu des abandons, des « disparitions » et de 62 décès depuis la fondation de l'AAAG (le Secrétaire général évoque alors la mémoire des dix sociétaires dont nous avons eu à déplorer la mort depuis la dernière Assemblée générale : Lionel A. Biron, Gérard Ooghe, Jacques Millot, Joseph Breitbach, Marie-Jeanne Durry, Charles Macris, Élisabeth van Rysselberghe, Raymonde Talva, Henri Jordan et Cécile Jasinski). Notre société demeure donc, de toutes celles qui sont vouées à un écrivain français du XX^e siècle, la plus nombreuse ; et il convient de souligner que l'année écoulée a vu venir à elle un plus grand nombre de nouveaux membres que lors d'aucune des années précédentes (la première, 1968-69, exceptée, naturellement).

L'Assemblée aura à approuver les comptes de l'exercice 1980 et le projet de budget 1981 tels qu'ils ont été publiés en détails dans le BAAG de janvier (pp. 111-2). Le Secrétaire général rappelle que l'exercice 1979 s'était soldé par un excédent de 16 212 F, celui de 1980 par un excédent de 22 815 F — mais que dans les deux cas, le *cahier* de l'année n'était ni paru ni payé au 31 décembre (coût des CAG 9 : 72 225 F ; des CAG 10 : 84 000 F environ), ce qui transforme ces excédents réels en déficits « théoriques » de 56 000 F environ pour 1979 et de 61 000 F environ pour 1980 ; soit une aggravation de ce déficit de quelque 5 000 F... Mais l'Assemblée générale de 1980 avait pris deux décisions, sur proposition du Conseil d'administration : celle de lancer l'opération « Souscription exceptionnelle » (qui a produit, on s'en souvient, plus de 33 000 F) et celle de « profiter » du décalage de millésime imposé par les Éditions Gallimard à la parution des *Cahiers André Gide* pour publier en 1981, à titre de « cahier » pour cette année-là, entre les CAG 10 (cahier de 1980 paru en janvier 1981) et les CAG 11 (cahier de 1982 à paraître au début de 1982), un volume de moindre coût (dont il sera question plus loin). C'est donc sur deux ans que s'étale le redressement de notre budget, concrétisé par le projet 1981 : Henri Heinemann, Trésorier, donne connaissance à l'Assemblée de quelques chiffres qui précisent où en est, en ce milieu du mois de mai, la réalisation de ce projet de budget (recettes de 59 648,14 F sur un total, prévu pour l'année et actualisé, de 121 118,94 F) ; le déficit théorique au 31 décembre 1981 ne devrait pas dépasser 10 000 F (au lieu de 61 000 F à la fin de l'exercice 1980).

Une troisième décision avait été prise, après un long débat, par l'Assemblée de 1980 : l'institution d'un double taux des cotisations, dont l'un ne donnerait pas droit au service gratuit du cahier annuel. Le Conseil d'administration avait dû différer d'un an l'entrée en vigueur de la nouvelle formule (v. BAAG n° 49, p. 108-9), mais elle sera instaurée en 1982, et les taux suivants sont

proposés : cotisation de Membre fondateur (donnant naturellement droit au service de toutes les publications de l'AAAG, les CAG en exemplaires numérotés de tête), 150 F ; cotisation « complète », donnant droit au service de toutes les publications : Membre titulaire, 120 F, et Membre étudiant, 90 F ; cotisation « réduite », ne comportant pas le service des « cahiers » : Membre titulaire, 80 F, et Membre étudiant, 50 F. L'application de cette nouvelle formule implique nécessairement que, avant la sortie du cahier annuel, tous les membres aient fait connaître leur choix de cotisation au Secrétariat général de l'Association.

En vue d'une meilleure structuration et d'une plus grande efficacité du Conseil d'administration, est proposée à l'Assemblée générale l'élection de quatre nouveaux membres, qui porteront à treize le nombre des élus composant le Conseil : le Secrétaire général, après avoir précisé que la question de la présidence est encore réservée, présente brièvement les quatre candidats proposés : Robert Mallet (ancien recteur de l'Académie de Paris, l'éditeur des *Correspondances* de Gide avec Jammes, Claudel, Valéry, l'auteur d'*Une Mort ambiguë*), Jacques Brenner (romancier, critique littéraire du *Matin*, qui fut l'ami de Jean Schlumberger et l'auteur d'un livre bien connu sur Roger Martin du Gard), Angelo Rinaldi (romancier, critique littéraire de *L'Express*) et Pierre Masson (universitaire, auteur de plusieurs articles parus dans le *BAAG* et d'une thèse qui sera prochainement soutenue sur « Gide et le Voyage ») ; ce dernier, Maître-Assistant à l'Université Lyon II, devant assumer les fonctions de Secrétaire général adjoint, tandis que, des neuf membres déjà en exercice (Irène de Bonstetten, Marie-Françoise Vauquelin-Klincksieck, Auguste Anglès, Dominique Fernandez, Alain Goulet, Henri Heinemann, Claude Martin, Daniel Moutote et Bernard Yon), les fonctions de Vice-Président, de Secrétaire général, de Trésorier, d'Antenne parisienne et de Conseiller au *BAAG* sont conservées par Daniel Moutote, Claude Martin, Henri Heinemann, Irène de Bonstetten et Alain Goulet, respectivement.

En ce qui concerne les *publications de l'AAAG*, le Secrétaire général rappelle celle du tome II de la *Correspondance André Gide - Dorothy Bussy* en janvier dernier, vol. 10 des *Cahiers André Gide*, « cahier 1980 ». Le tome III et dernier, *CAG 11*, sera notre « cahier 1982 », à paraître au début de cette année-là. En octobre 1981, seront envoyés à nos membres deux petits volumes, édités par le Centre d'Études Gidiennes de l'Université Lyon II, qui constitueront notre « cahier annuel pour 1981 » : la *Lettre à Gide & autres écrits* de Robert Levesque (annoncée depuis longtemps), volume de 150 pages environ, illustré, et la *Correspondance de Gabrielle Vulliez avec André Gide et Paul Claudel*, volume de 90 pages environ, illustré. Le « cahier » de 1983 sera la réédition de l'*André Gide* de Ramon Fernandez, augmentée de lettres iné-

dites, d'articles retrouvés et d'une introduction.

Le *Bulletin des Amis d'André Gide* a encore accru son importance : ses quatre livraisons de 1980 ont totalisé 616 pages (avec 31 illustrations) ; les numéros de janvier (sur *La Porte étroite*), d'avril (sur «les trois peintres de Roquebrune»), d'octobre (tables et index des années 1968-1980), et surtout celui de janvier 1981 (sur *Le Prométhée mal enchaîné*) ont eu une diffusion élargie. Un numéro «Roger Martin du Gard», celui d'octobre prochain à l'occasion du centenaire de la naissance du romancier des *Thibault*, est en préparation, et l'idée est proposée d'un numéro «Charles Du Bos», en octobre 1982, à l'occasion du centenaire de l'auteur du *Dialogue avec André Gide...* Il apparaît en effet naturel que le bulletin des *Amis d'André Gide* soit non seulement la revue de ses amis-lecteurs, mais aussi celle des hommes, des écrivains qui furent, au sens le plus courant du mot, ses amis. Le BAAG se propose donc d'accueillir désormais des articles sur ces derniers, sur le groupe de la N.R.F.... Certains sociétaires ont toutefois repris à leur compte le souhait qu'avait formulé à plusieurs reprises le Secrétaire général : que notre revue se garde de devenir en trop grande partie une revue d'études techniques, «universitaires». Mais, pour conserver un juste équilibre, encore faut-il que des textes d'autre nature — témoignages, souvenirs, etc... — nous soient proposés en plus grand nombre : un appel en ce sens est lancé, à nouveau, auprès de tous nos amis et collaborateurs potentiels.

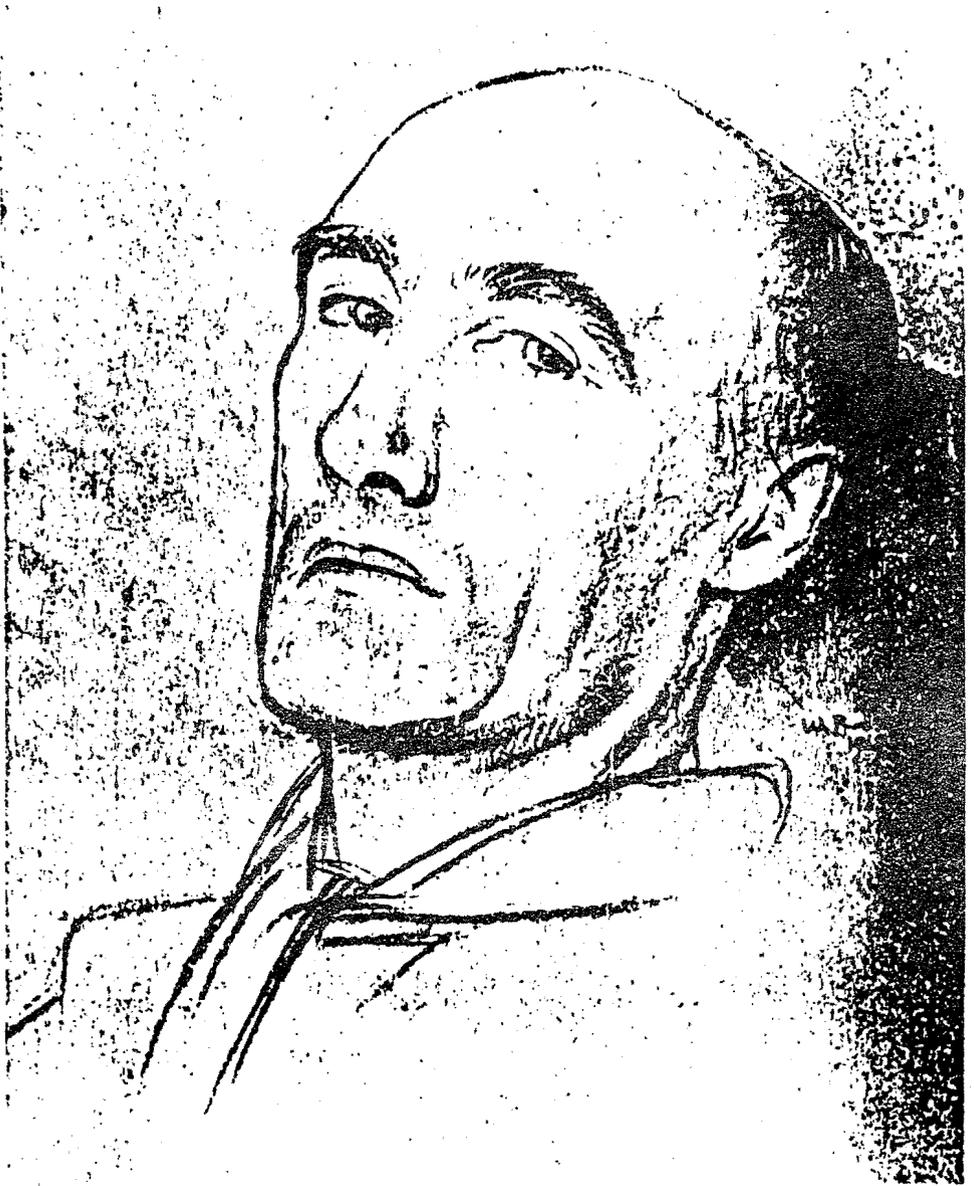
En 1980, le Centre d'Études Gidiennes a publié l'édition de la *Correspondance Jacques Rivière - Jean Schlumberger*, présentée et annotée par Jean-Pierre Cap ; la vente de ce volume de 350 pages, paru en octobre, a pris un bon départ, grâce notamment à la publicité faite par le *Bulletin de l'Association des Amis de Jacques Rivière et d'Alain-Fournier* et par Jean-Pierre Cap lui-même, en Amérique où il a aussi «recruté» de nouveaux adhérents pour l'AAAG — exemple à suivre ! Cette année 1981, le Centre d'Études Gidiennes réalisera les deux petits volumes dont il a été annoncé plus haut qu'ils constitueraient le «cahier annuel» de l'AAAG ; viendront ensuite, notamment, d'autres volumes de la série consacrée aux revues (*La Nouvelle Revue Française, La Phalange...*). Les programmes de publication du Centre sont évidemment limités par l'étroitesse de ses ressources financières et par l'absence totale de personnel «technique»...

Après avoir signalé la publication en principe prochaine de la *Correspondance d'André Gide avec sa mère* (dont le manuscrit a été remis aux Éditions Gallimard en septembre dernier, et que doit préfacer M. Henri Thomas) et divers travaux en cours, le Secrétaire général annonce à l'Assemblée que notre Association sera présente au prochain Salon du Livre, qui se tiendra au Grand Palais du 23 au 27 mai : avec d'autres sociétés, elle figurera au stand tenu par

le C.N.L.A.C. (Comité National de Liaison des Associations Culturelles, dont l'AAAG est membre, cf. BAAG n° 49, pp. 110-1) ; il est d'ailleurs prévu que, au Salon de 1982, elle participera à la soirée « animation » réservée aux associations.

Le Secrétaire général se félicite que, libérée depuis trois ans de ses obligations de Trésorière, Irène de Bonstetten se soit consacrée à l'organisation de diverses rencontres, excursions et voyages intéressant principalement nos sociétaires de la région parisienne ; il rappelle le succès, en 1980, de la journée à Hanneucourt et du voyage à Cuverville. Irène de Bonstetten et Henri Heinemann donnent des informations sur la préparation de la balade au pays d'Auge du 13 juin prochain et du voyage cévenol prévu pour le début de septembre — ce dernier se heurtant toutefois à d'importantes difficultés pratiques qui ne pourront être résolues que si sont recueillies d'assez nombreuses inscriptions. Le Secrétaire général termine en rappelant que l'AAAG demeure attentive aux démarches en cours pour que soient apposées des plaques sur l'Hôtel Rondeaux de la rue de Crosne à Rouen, et sur la ferme de La Roque-Baignard qui fut, de 1896 à 1900, la mairie d'André Gide. Enfin, Alain Goulet confirme qu'il prend les premiers contacts en vue de l'organisation, en 1984, d'un grand Colloque international sur Gide, qui serait centré autour des œuvres de la période 1910-1925.

Les débats s'engagent alors sur les divers problèmes posés et les propositions faites par le Conseil d'administration. Des votes acquis à l'unanimité approuvent successivement le rapport d'activité, les comptes de l'exercice 1980, le projet de budget 1981, les nouveaux taux de cotisations pour 1982 et l'entrée au Conseil d'administration des quatre membres proposés. La séance est levée peu avant 17 heures.



ANDRÉ GIDE. Sanguine de Sir William Rothenstein (1918).

LE DÉSERT

par

ANNE-MARIE DROUIN

Ainsi qu'il est rappelé dans le présent BAAG, Mme de Bonstetten a pris l'initiative d'organiser au début du mois de septembre, à l'intention des membres de l'Association qui y seraient intéressés, un voyage de quelques jours en pays cévenol : Uzès, Lussan, Nîmes..., où la famille paternelle d'André Gide a vécu depuis le XVI^e siècle. Ce voyage permettra aussi aux participants d'assister à l'assemblée annuelle du « Désert », au mas Soubeyran, qui se tiendra suivant la tradition le premier dimanche de septembre (soit le 6, cette année). A cette occasion, nous publions le texte ci-dessous, qui fera mieux connaître à nos lecteurs ce que furent les persécutions auxquelles Gide fait allusion lorsqu'il parle des anciens cévenols ; tout n'a d'ailleurs pas encore été dit sur certains aspects de l'atavisme buguenot chez Gide...

Par une allusion biblique évidente, ce fut l'attente, la souffrance et l'espoir d'un peuple que Dieu mettait à l'épreuve. Ce fut l'affirmation d'une identité, la fidélité à une foi et la résistance fondée sur ce principe que, si tout devait être soumis au roi, seul cependant lui échappait le service de Dieu. « Aurait-il fallu, demanda un condamné à ses juges, que les Romains auxquels s'adressait l'apôtre Paul fussent restés païens parce que César l'était ? » Toujours loin des yeux et des oreilles, le plus souvent la nuit, ce fut l'ombre d'une grotte cévenole, le creux d'un vallon normand ou le doux balancement des barques en Saintonge : tout lieu discret où l'on pouvait entendre un pasteur et célébrer un culte ouvert à tous. Ce fut, dans un sanctuaire naturel, le retour au ser-

mon de l'Évangile. Enfin, ce fut le siècle qui suivit la Révocation de l'Édit de Nantes (1685).

Ceux de la génération de mon grand-père gardaient vivant encore le souvenir des persécutions qui avaient martelé leurs aïeux...

De nos jours, si la foi de certains a pu tiédir, ou même s'éteindre, l'esprit demeure. Chaque premier dimanche de septembre voit affluer au mas Soubeyran¹ «ceux pour qui les Cévennes ne sont pas seulement une expression géographique ou un lieu de villégiature, mais la terre où ont vécu, souffert et où sont morts leurs ancêtres, réels ou mythiques, pour une certaine idée de leur relation avec Dieu».² L'assemblée se tient en plein air : libre à chacun de s'asseoir au soleil dans l'herbe tiède ou de poser son pliant à l'ombre d'un châtaignier. Le matin, après qu'ont été baptisés des enfants qui ne sont pas tous français, car des descendants de huguenots émigrés restent fidèles aux traditions ancestrales, le culte est célébré, dans l'ordre du XVIII^e siècle, suivi de la communion. Les «fils et filles de galériens» sont chez eux, entre eux, ce jour-là, et, lorsque résonne le psaume des Batailles, il évoque mal une berceuse...

A midi, un gigantesque pique-nique permet, avec un peu de chance, de rencontrer des cousins de La Rochelle ou d'Amsterdam. L'après-midi, des orateurs, généralement laïques, viennent évoquer des faits ou des figures de l'histoire protestante. On peut aussi flâner alentour, car le cadre est d'une grande beauté, et visiter le mas Soubeyran dont fait partie la maison natale de Pierre Laporte, dit Rolland.³ Ce musée du Désert offre quantité d'objets, documents et maquettes fort émouvants pour des protestants, et d'un grand intérêt historique quelles que soient les convictions. Pour les gidiens, tout ce qui a été patiemment rassemblé entre les vieux murs de la maison de Rolland la rend sans doute bien proche de celle où fut accueilli «le petit de Monsieur Tancrede» un soir que, absorbé par la lecture du *Cousin Pons*, il se trouva fort démuné, loin d'Uzès, et fit appel à l'hospitalité cévenole. Le musée offre aussi une reconstitution de «la lecture de la Bible, lors de la veillée familiale au mas», et ceux qui ont en mémoire le récit d'une semblable scène, dans *Si le grain ne meurt*, pourront imaginer un Gide de dix-huit ans, devant la cheminée, partageant un banc avec de jeunes paysans.

L'assemblée du Désert prend fin avec le chant de *la Cévenole*.

*

¹ Quinze mille personnes environ. Commune de Mialet, près d'Anduze.

² L. Theis, «Les Huguenots au Désert», *Le Nouvel Observateur*, 11 septembre 1978.

³ Chef camisard tué en 1704. On peut voir dans cette maison, au fond d'un placard, la «cache» où pouvait tenir un homme.

Alors, s'étant levé, Joseph prit pendant la nuit le petit enfant et Marie, sa mère, et il partit pour le Désert. Et là, le pasteur écrivit : « 15 mai 1776, Gide... ».¹ Les prénoms sont authentiques, bien que Joseph soit connu sous celui de Théophile, fidèlement porté, entre autres, par ses descendants. Ce Théophile est le frère de Jean-Pierre², lui-même arrière-grand-père d'André.

En ce début du règne de Louis XVI, cet acte passé au Désert est toujours passible de sanctions et dénué de valeur juridique. Si 1775 a vu la libération des derniers « galériens pour la foi », seule la Révolution donnera aux protestants le statut de Français comme les autres. L'Édit de Nantes n'a été que de « tolérance », comme le sera celui de 1787 qui rendra aux protestants un état-civil (mais sans la liberté de culte), le droit à une sépulture décente (mais dans des cimetières réservés), celui de vivre et travailler en France sans être inquiétés (mais en leur interdisant certaines professions). Et avant ?

En 1523 : premier réformé condamné au feu. En 1535, François I^{er} mène la procession de la Fête-Dieu en allumant vingt-cinq bûchers « dressés comme des reposoirs ».³ Peu amateurs de ces exercices d'ardente piété, des touristes gagnent Genève et Amsterdam. En 1540, un condamné au feu dans la famille normande dont Gide est issu. Les Guise exigent une inquisition « espagnole ». Les bûchers se multiplient.

Les huguenots prennent les armes. Tuerie intermittente des guerres de religion, avec retour au massacre à sens unique pour la Saint-Barthélemy.⁴ Perdu par son ambition, le duc de Guise est assassiné par ordre du roi qui, lui, périra de la main d'un moine. L'héritier légitime de la couronne est alors un protestant qui va conquérir son royaume à la pointe de l'épée et se convertir par raison d'État.

Par acte « perpétuel et irrévocable » signé à Nantes (1598), Henri IV rend aux réformés leurs droits civiques, etc... Le culte est toléré, mais dans des limites définies, et interdit à Paris, dans un rayon de vingt kilomètres, et dans plusieurs grandes villes (tant pis pour les piétons). En garantie de ces libertés relatives, les réformés reçoivent des places de sûreté. Richelieu leur ôte toute possibilité de former un parti mais, plus homme d'État que d'Église, leur laisse une liberté de conscience qui ne dépend plus que de l'arbitraire du pouvoir.

¹ Cité par J. Carbonnier, « L'amour sans la loi », *B.S.H.P.F.*, 1979.

² Jean-Pierre épouse A. Pagès et, en 1800, est père de Tancrede (Arch. Dép. Gard), qui est père de Paul, etc...

³ Alain Peyrefitte, *Le Mal français*.

⁴ Qui dure plusieurs semaines en province (1200 morts à Orléans). « La Saint-Barthélemy n'est pas une journée mais une saison », selon Michelet, cité par Pierre Miquel, *Les Guerres de Religion*.

Les protestants travaillent ¹ et prospèrent. Pendant la Fronde des Princes, l'intervention financière d'un des leurs joue un rôle politico-militaire décisif : «Mr. Hervart a sauvé la France et conservé au roi sa couronne», dira Mazarin. Lucide, celui-ci apprécie la place tenue dans l'économie du royaume par les protestants. Ceux-ci, fidèles soldats, ne peuvent être accusés de constituer un danger politique, et un satisfecit officiel leur est décerné pour leur loyauté.² Mais, après les cardinaux-hommes d'État, voici Louis XIV.³

Professer une religion autre que celle du roi devient un crime de lèse-majesté ; l'aspect secondaire de la foi semble démontré par le choix des moyens mis en œuvre pour extirper «l'hérésie».

Chaque clause de l'Édit de Nantes est analysée et interprétée en vue d'en limiter la portée. Exemple : «L'Édit ne porte nulle part que l'enterrement d'un prétendu réformé puisse être fait de jour : il doit donc être fait de nuit»⁴

L'exercice du culte est limité par l'interdiction des assemblées hors des temples, tandis que ceux-ci sont progressivement démolis.

Il est interdit aux protestants de quitter le royaume sous peine de confiscation de corps et de biens. Mais ni la surveillance frontalière, peu efficace au début, ni les appels à la délation n'empêcheront une vague importante de départs dès 1669.

Des mesures draconiennes frappent les écoles protestantes, forçant les enfants à recevoir, dans des établissements catholiques, un enseignement principalement religieux. Fermeture des librairies et imprimeries, exclusion de l'Académie de peinture⁵, etc...

Privation des droits civiques, exclusion des charges municipales, fonction publique fermée, professions libérales interdites⁶, élimination des corporations, et... fermeture des épiceries.

¹ Trop sans doute au gré des concurrents, car on les contraint à respecter les fêtes catholiques.

² «Depuis la paix d'Alais (1629), ils s'étaient montrés strictement fidèles et serviteurs beaucoup plus sûrs que bon nombre de catholiques» (Auguste Bailly, *Le Règne de Louis XIV*).

³ «Le grand siècle, éblouissant début du déclin» (Alain Peyrefitte, *op. cit.*, titre du chap. II).

⁴ Pierre Gaxotte, *La France de Louis XIV*.

⁵ Qui, lors de sa fondation, comptait sept protestants, dont Samuel Bernard père (M. Richard, *La Vie quotidienne des protestants sous l'Ancien Régime*).

⁶ Sages-femmes, médecins, chirurgiens et apothicaires doivent signaler au clergé naissances et maladies graves pour sacrements imposés.

Création de la «caisse de conversions», avec tarif variable selon que «l'âme» achetée est féminine ou masculine, roturière ou noble, civile ou militaire. Résultat médiocre : la mesure est prise avec le sérieux qui convient et certains s'inscrivent dans plusieurs paroisses, touchant autant de primes, et retournent allègrement au temple.

Interdiction de secourir des protestants malades, pauvres ou âgés, d'où fréquentation accrue de l'hôpital (fermé aux pasteurs) : le clergé peut y offrir ses secours jusqu'au dernier souffle.

Abaissement à sept ans de l'âge de l'abjuration pour les enfants, légalisant les enlèvements et le placement sous contrôle catholique.

Entrée en vigueur des dragonnades. Peu importe la qualité des méthodes employées (dont la description est épargnée ici au lecteur) : la sainteté de la cause est attestée par le clergé qui recueille les conversions «spontanées». Bientôt, la réputation des missionnaires bottés est telle qu'à la seule annonce du prêche des communes entières abjurent, du moins «signent», après délibération municipale.¹ Des dizaines, puis des centaines de milliers d'âmes sont sauvées. Il n'y a plus d'hérétiques ! Alors, car tel est son bon plaisir, «le roi renie la parole du roi» et révoque l'Édit de Nantes. «Touchés de tant de merveilles, épanchons nos cœurs sur la piété de Louis !», gazouille l'Aigle de Meaux.

Les temples doivent être rasés, toute manifestation d'une vie protestante est interdite, même le culte dans les maisons particulières ; pour les pasteurs, c'est l'exil ou la mort ; pour les fugitifs, la mort ; la suppression de l'état-civil protestant oblige à avoir recours au clergé (avec ce que cela implique de formalités catholiques) pour donner un statut légitime aux enfants ; lesquels sont tenus de fréquenter l'école catholique ; les mourants qui auraient l'imprudence de survivre après avoir refusé l'extrême-onction iront aux galères ou en prison, selon le sexe ; quant aux morts, «ils seront traînés sur la claie et jetés à la voirie».

Le procédé est peu goûté d'une Europe en grande partie protestante.² Nous verrons plus tard un ministre du roi de Prusse intervenir en faveur d'un Gide dont le nom n'aurait alors aucune chance de résonner au delà des frontières s'il n'était celui d'un huguenot persécuté. Les répercussions de l'exode, massif cette fois, sont évidentes : tout ce que le royaume perd est gagné pour les nations ennemies. «La France se vide et des meilleurs», dira Vauban.³

¹ Pierre Miquel, *op. cit.*

² Qui, en ouvrant ses frontières à 20 000 soldats et matelots français, à des manufacturiers nantis de leurs capitaux, à des artisans porteurs de leurs secrets de fabrication, etc..., ne méprise pas le côté fructueux de sa bonne action.

Mis à part ceux qui ont payé d'une conversion officielle (sous surveillance) le droit de poursuivre leurs activités, il reste ceux pour qui « la liberté consiste moins à faire sa volonté qu'à n'être pas soumis à celle des autres ». Or, on n'interdit pas seulement aux réformés l'exercice de leur culte, on exige qu'ils pratiquent le catholicisme. L'alliance du pouvoir et du clergé n'est pas en mesure de les y forcer toujours et partout ; la persécution sera donc irrégulière, selon la période, la province, le milieu social ou professionnel. Mais dans les régions à forte densité protestante, en particulier le Languedoc, l'oppression va se faire durement et constamment sentir. Pour les Cévenols, voici le Désert.

Dans les églises où les réformés brillent par leur absence, les curés découvrent l'aspect illusoire des conversions obt nues par les dragonnades. Ils ne comprennent pas que « le protestant vit d'une manière quasi charnelle son aversion pour les pratiques catholiques »¹ et réclament des mesures coercitives. Après avoir dû renoncer à faire conduire des villages entiers à l'église, sous escorte militaire, on fait l'appel avant chaque office et amendes et sanctions diverses pleuvent sur les absents. Les cévenols se résignent donc de temps en temps à suivre la messe, en marmonnant des mots indistincts. Ils donnent même parfois un rare exemple de piété, absorbés qu'ils sont par la lecture d'un psautier élégamment déguisé en livre de prières catholiques. Ils « pratiquent », puisqu'ils sont là, que peut-on leur demander de plus ? Mais l'hostie ne passe pas ; or ce qu'il faut bien appeler le gavage a été ordonné par Louis XIV ; les évêques s'en indignent.

Ensuite, les « mangeurs de châtaignes » rentrent chez eux, pour un culte en famille ou entre amis. La veillée est chose courante dans les campagnes et sert de prétexte à ces réunions. Dès qu'une présence suspecte est signalée par l'aboi d'un chien, la Bible est escamotée ; pas toujours assez vite, et sa saisie coûte cher : les galères ou la prison.

Mais les protestants restent avant tout attachés à leurs assemblées où, à défaut d'un pasteur, ils peuvent écouter d'humbles prédicants de toute origine, parfois la plus modeste. Le crime de « participation à une assemblée illicite » est passible des peines suivantes : 1^o le pasteur ou le prédicant sont pendus, roués vifs ou brûlés. 2^o les hommes (à partir de l'âge de la puberté, sans limite ensuite) sont condamnés aux galères, généralement à vie ; la condamnation « à temps » ne signifie rien, car sa durée est prolongée arbitrairement en fin de peine. Fer au cou, les galériens rejoignent l'une des trois chaînes qui gagnent

³ Et Saint-Simon laissera, sur ce sujet, des lignes assez vigoureuses.

¹ J. Garriçon-Estèbe, *L'Homme protestant*.

Marseille. S'ils survivent, leur fer (au pied, cette fois) est rivé une fois pour toutes au banc dont beaucoup ne seront libérés que par la mort. L'abbé Bion, aumônier des galères, soulevé d'horreur par la vie à bord de *la Superbe* ¹ en 1703, tentera à Versailles une démarche accueillie avec une royale indifférence. Il laissera un précieux témoignage écrit, et finira protestant (*sic*). 3^o les femmes, après avoir été rasées et fouettées, sont enfermées dans une de ces prisons dont la plus célèbre est la tour de Constance, où elles mourront oubliées. Trois siècles plus tard, l'assemblée du Désert ne se dispersera pas sans avoir chanté leur complainte :

*Leur seul crime était d'être allées
La nuit par un sentier couvert
Joindre leur voix aux assemblées
Qui priaient Dieu dans le Désert.*

Quand ce n'est pas la prison, ce peut être l'hôpital, parfois jugé pire pour les méthodes de conversion qu'on y applique ², ou la déportation aux îles d'Amérique, d'où l'on ne revient pas. 4^o les enfants sont enlevés et internés sous contrôle catholique.

Pourtant, nombre de fidèles continuent à se réunir pour célébrer le culte, toujours à l'écart des habitations, par crainte des dénonciations mais aussi pour éviter les repréailles collectives car «les villages qui abriteraient des assemblées seront dragonnés».

A l'autre bout de la France, une trisaïeule-de-bisaïeule d'André Gide, âgée de 79 ans, est emprisonnée : cette forcenée a réuni quelques voisines, sans doute aussi dangereuses qu'elle, pour célébrer Noël en chantant des psaumes et, de ce fait, a offensé le roi.

Bien qu'ils connaissent le sort qui les attend, des pasteurs vont rentrer en France et, sous divers déguisements, parcourir inlassablement les régions protestantes pour soutenir le courage et, s'il en était besoin, ranimer la foi (un abri offert à un pasteur coûte les galères ou la prison, parfois la mort). Leur rareté explique que se forment, pour les écouter, des assemblées de plusieurs milliers de fidèles. Surpris, ceux-ci se disséminent dans les bois et la montagne qu'ils connaissent parfaitement, et rendent difficile leur capture par un effectif militaire réduit (alors qu'un groupe modeste est facilement encerclé). Mais, parfois, sur recommandation officielle de «ne pas faire de prisonniers», les troupes font feu : six cents morts, dans un cas précis.

¹ L'exceptionnel aumônier des galères qu'a été l'abbé Bion est évoqué par André Chamson dans *La Superbe*.

² M. Richard, *op. cit.*

Le trésor est vide. Pour faire face aux dépenses de la guerre (sans négliger les fastes de Versailles), Louis XIV durcit encore la pression fiscale. Des populations, souvent déjà ruinées dans des régions dévastées, connaissent une misère qui devient famine après deux hivers sibériens auxquels succèdent des étés désastreux.¹ « Vos peuples meurent de faim [...]. Vous avez détruit la moitié des forces réelles du dedans de votre État [...]. La France entière n'est plus qu'un grand hôpital désolé », écrit Fénelon au roi.² Mais, si la vie est dure, pour les humbles, dans tout le royaume, les Cévenols subissent, en plus, l'inlassable persécution de l'intendant Bâville.

Malgré la menace de mort pesant sur les fugitifs et leurs passeurs, malgré la surveillance renforcée aux frontières et le long des côtes, malgré l'activité des chasseurs de primes, on continue à fuir.

Sans qu'il soit possible d'avancer, à ce propos, une date précise, un Gide part pour le Brandebourg, où sont déjà installés des cousins d'Uzès.

*Adieu, pauvre roulant,
Tu t'en vas bien doulant,
Tu vas dans l'Angleterre
Ou dans le Brandebourg.*³

Nous retrouverons plus tard, avec des précisions cette fois, le Gide du Brandebourg, devenu fort prospère, tandis que son frère, demeuré à Lussan, connaîtra de très sérieux ennuis.

(A suivre)

¹ Dix pour cent de la population meurt en quelques mois, selon Pierre Goubert, cité par Alain Decaux et André Castelot, *Histoire de la France et des Français*.

² Cité par Alain Peyrefitte, *op. cit.*

³ Complainte citée par M. Pezet, *L'Épopée des Camisards*.

VARIA

ERRATUM *** Dans la légende de la photographie, prise aux obsèques de Gide à Cuverville et que nous avons reproduite dans notre dernière livraison, p. 182, nombre de nos lecteurs ont pu repérer une erreur grossière : le garçonnet qui est à la gauche de Jean Amrouche n'est pas le petit-fils d'André Gide, Nicolas Lambert — qui avait alors trois ans et quatre mois et était très blond ! Que veuillez bien excuser cette inadvertance tous nos lecteurs et... les deux «victimes» du quiproquo (dont l'une nous est inconnue, mais peut-être nous aidera-t-on à l'identifier ?...).

CÉCILE JASINSKI *** Nous avons eu la grande tristesse d'apprendre le décès, survenu le 6 avril dernier après une longue maladie, de Cécile Jasinski, qui était une très fidèle sociétaire de l'AAAG depuis onze ans. Tous ceux qui ont fréquenté le Fonds Gide de la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, où elle fut la collaboratrice dévouée de François Chapon durant quelque vingt années, n'oublient pas avec quelle chaleur amicale, quelle compétence et quel incessant souci de rendre à tous la tâche plus agréable et plus facile,

«Mademoiselle Jasinski» les accueillait et les aidait ; entre autres travaux importants qui restent d'elle à la Bibliothèque, on veut citer en exemple le dépouillement minutieux qu'elle réalisa des carnets d'André Suarès, admirable instrument de travail pour les chercheurs. Les Amis d'André Gide tiennent à présenter leurs très sincères condoléances au frère et à la belle-sœur de celle qui nous a quittés, le Professeur René Jasinski et Mme Beatrice W. Jasinski.

EXEMPLAIRE DÉFECTUEUX DU BAAG ? *** Compte tenu des conditions de fabrication du BAAG, il peut arriver que l'exemplaire que vous recevez soit défectueux (pages non imprimées, brochage incorrect, etc...). Songez que la revue représente 5 à 600 000 pages par an, qu'il nous est évidemment impossible de vérifier complètement ; ne nous en veuillez pas de ces malfaçons — et réclamez aussitôt au Secrétaire général un exemplaire de remplacement, qui, lui, sera soigneusement vérifié avant envoi ! (Inutile de nous retourner l'exemplaire défectueux.)

AUTOUR DE COLETTE ***

Nous avons signalé en son temps la création de la Société des Amis de Colette (v. *BAAG* n° 19, juillet 1973, p. 58). Aujourd'hui animée essentiellement par son Vice-Président Claude Pichois (qui prépare pour la «Bibliothèque de la Pléiade» l'édition des œuvres de la romancière), elle vient de faire paraître le vol. 3/4 des *Cahiers Colette*, qui recueille les actes du Colloque de Dijon de 1979 (un vol. 20 x 12,5 cm de 144 pp.), auquel ont contribué nos amis Michel Raimond («L'Expression de l'espace dans l'œuvre de Colette») et Michel Décaudin («Colette et les "Bacchantes" de 1900»), entre dix autres communications — parmi lesquelles nous tenons à citer celle de Michel Tournier, qui réunit Gide et Colette dans la même «famille», «celle des gourmands, des gros cœurs, des émerveillés de l'existence»... [Société des Amis de Colette, Secrétaire général : Odette Evezard, 89520 St-Sauveur-en-Puisaye.]

LA CORRESPONDANCE DE ROMAIN ROLLAND *** Grâce à la longue série des *Cahiers Romain Rolland* que fait paraître Mme Marie Romain-Rolland chez Albin Michel depuis plus d'un tiers de siècle (n° 1 paru en 1948, n° 25 en 1980), un grand nombre de lettres du romancier de *Jean-Christophe* ont déjà été publiées ; mais beaucoup sont également dispersées dans d'autres volumes et périodiques très divers. C'est dire l'intérêt du *Répertoire chronolo-*

gique des lettres publiées de Romain Rolland que vient de publier notre ami Bernard Duchatelet (Brest : Université de Bretagne Occidentale, 1981, un vol. br., 21 x 14,5 cm, de 383 pp.), et qui inventorie 5 212 lettres, adressées entre 1886 et 1944 à 836 correspondants ; accompagné d'une très précise bibliographie, de commentaires justifiant les nouvelles datations proposées pour certaines lettres, et d'un index des correspondants, ce *Répertoire* — établi suivant les principes de celui qu'a publié Claude Martin en 1971 pour les lettres de Gide — est un impeccable et indispensable instrument de travail. [Tirage limité à 200 ex., prix franco de port : 50 F ; commandes à adresser, avec règlement par chèque, à M. l'Agent comptable de l'Université de Bretagne Occidentale, B. P. 137, 29269 Brest Cédex.]

ANDRÉ GIDE DANS LE BORINAGE *** Bernard Dandois, membre bruxellois de l'AAAG, nous signale que la Télévision belge a diffusé le samedi 7 mars, à 22 h 30, dans la série «Inédits», deux documentaires dus au communiste belge Jean Fonteyne (1899-1974) ; dans l'un d'eux, on voit André Gide et Yves Allégret visitant les corons (villages de mineurs) en 1935 dans la région du Borinage (Hornu et Quaregnon).

DÉPART *** Nous avons appris avec plaisir que notre ami Pierre de Boisdeffre — promu officier de la Lé-

gion d'Honneur au titre du ministère de la Culture et de la Communication — a été nommé Ambassadeur de France en Uruguay. «Vous trouverez toujours auprès de moi un accueil amical», a bien voulu nous écrire le nouvel ambassadeur, «et si l'un des membres de l'AAAG passe à Montevideo, j'aurai grand plaisir à l'accueillir et à me retrouver, à mon retour de mission, au sein de notre Association.» Nous lui souhaitons un heureux séjour en Amérique latine, où il pourra certainement aider à la diffusion et au rayonnement de l'œuvre de celui dont il a entrepris d'écrire la biographie — cette *Vie d'André Gide* dont nous espérons vivement que le loisir lui sera laissé d'achever le second tome.

«ARCHIVES UNISEXUELLES»

*** Dans la collection «Archives Unisexuelles» qu'il dirige avec R. Kozerawski, notre ami Claude Courouve (cf. *BAAG* n° 47, p. 459) vient de publier un troisième fascicule de *Fragments* . recueil de citations sur le thème des amours de même sexe — «question essentielle pour la culture, la philosophie, la religion, l'art et la littérature», pour laquelle de tels «frangments» ont valeur d'instrument rendant possible une étude théorique. Parmi 188 citations de quelque 130 auteurs très divers, on en relève six de Gide. [Claude Courouve, B.P. 13, 75961 Paris Cédex 20.]

ALBERT CAMUS 1980 *** Un

premier grand colloque international sur Albert Camus avait été organisé en 1970 à l'Université de Floride (les actes en avaient été publiés par notre ami Raymond Gay-Crosier : *Albert Camus 1970*, Sherbrooke, Québec : CELEF, 1970). Dix ans plus tard, les 21-23 février 1980, vingt-quatre spécialistes sont venus de France, des États-Unis, du Canada, d'Australie, d'Allemagne, de Belgique, des Pays-Bas, d'Israël, d'Argentine et d'Afrique du Sud se retrouver à Gainesville pour un second Colloque, dont Raymond Gay-Crosier vient d'éditer les actes : *Albert Camus 1980* (Gainesville : University Presses of Florida, 1980, un vol. br., 23 x 15 cm, de xvi-330 pp., \$ 16.00). Cet ouvrage n'est pas seulement un recueil d'études de premier ordre ; il constitue une vraie somme camusienne, grâce à des principes d'édition exemplaires : organisation rigoureuse en sept sections qui couvrent méthodiquement tous les champs d'étude (Problèmes de méthodologie, Narration et fiction, Théâtre, Philosophie, Littérature comparée et relations littéraires, Réception et biographie, Problèmes actuels de la critique camusienne : un débat libre sur son avenir), notices bibliographiques détaillées sur tous les «contributeurs», index rerum et index nominum. On souhaiterait que le modèle fût suivi et que tous les colloques importants fussent organisés et édités avec un soin aussi intelligent. L'index nominum montre que Gide a été, avec Dostoïevski, Melville, Nietzsche

et Sartre, l'écrivain le plus fréquemment cité au cours des communications et des débats. — Nous avons appris d'autre part que Raymond Gay-Crosier dirigera à Cerisy en 1982, avec Jacqueline Lévi-Valensi (tous deux sont membres de l'AAAG), une *décade Camus* «où l'esprit gidien présidera *ex officio*»...

DES VERS DE GIDE... (SUITE)

*** Nos lecteurs se souviennent peut-être des deux notes parues dans le BAAG en 1979 (n^{os} 43, p. 69, et 44, pp. 87-9) sur des poèmes écrits en collaboration par Gide, Louÿs et Valéry en 1894. Versons à ce petit dossier une précision bibliographique. Dans son numéro du 15 octobre 1944, p. 8, la revue *Labyrinthe* (revue d'inspiration partiellement surréaliste qui parut en 1944-45) présenta sous le titre «Jeux de jeunes poètes», et précédé de ces quelques mots : «Voici quelques vers inédits d'André Gide, Pierre Louÿs, Paul Valéry, quatrains composés en collaboration lors d'une après-midi du mois de juillet 1894», le poème suivant : *«Gloire aux barbes de fer nocturnement éparses (P.V.) / Effarant leurs poils morts dans les bras étendus (P.L.) / Les sols de corps jonchés, au choc des métatarses (A.G.) / Ont vaporisé l'or des sables épandus (P.V.) // Gloire aux célestes mains ramasseuses des morts (P.L.) / Le sable sur les chairs a plu comme une cendre (A.G.) / D'étoiles pour mouler le fauve deuil des corps (P.V.) / Où va*

la blanche foule extatique, descendre (P.L.) // Un coucher de soleil pourpre et or se reflète (A.G.) / Dans, brut ! — le vieux cristal las d'or, qui fut un lac ! (P.V.) / Et se propage en moire aux boules du ressac (P.L.) / Vers la nue où bleuit la lune violette (A.G.) // Ressusciter ce soir favori des colombes ! (P.V.) / Faible exil déroulé des roses sur les eaux (P.L.) / Dont la couleur s'accroche en coulant, aux roseaux (A.G.) / Fidèles, ô mon cœur fini, toi qui succombes ! (P.V.)». Cette publication figure sous le n^o 733 dans la grande *Bibliographie* gidienne de Jacques Cotnam.

FRANÇOIS AUGIÉRAS (1925-1971) *** «Qu'est devenu Augiéras ?», demandions-nous dans le BAAG d'octobre dernier (p. 606)... Notre question a reçu réponse, de M. Christian Rodier, qui prépare à l'Université de Clermont-Ferrand, sous la direction du Prof. Paul Viallaneix, une thèse sur l'auteur du *Vieillard et l'enfant* et qui, avec l'aide de quelques-uns, voudrait faire sortir de l'ombre ce singulier personnage, mort, nous apprend-il, voici dix ans. Les Éditions «Le Temps qu'il fait» (Georges Monti, 1 rue Lenôtre, 16100 Cognac), après avoir réédité (en co-édition avec «Fata Morgana») *Une Adolescence au temps du Maréchal* (384 pp., 44 F), publieront bientôt un cahier d'hommages, d'essais et d'inédits consacré à François Augiéras. M. Rodier nous précise que la première édition, «clandestine» (due

à Pierre Fanlac, selon qui «Augiéras a été très marqué, influencé par Gide, il rêvait d'être le Rimbaud d'André Gide...», du *Viellard et l'enfant* est de 1954, et la réédition chez Julliard de 1958. M. Rodier nous prie enfin de répercuter l'appel qu'il lance pour retrouver des lettres de François Augiéras — «qui écrivait beaucoup et à nombre d'écrivains» (mais une seule lettre de lui se trouve au Fonds Gide de la Bibliothèque Doucet)...

JULES ROMAINS AVANT JULES ROMAINS *** La Société des Amis de Jules Romains (56, rue de Boulainvilliers, 75016 Paris) vient de publier le vol. 4 des *Cahiers Jules Romains* (Paris : Flammarion, 1981, un vol. br., 20,5 x 14 cm, 267 pp.) : sous l'étrange et beau titre *J'entends les portes du lointain* (extrait d'un vers du premier recueil de Jules Romains, *L'Ame des Hommes*), c'est un ensemble de textes, prose et vers, judicieusement présentés par André Guyon dans une introduction de cinquante pages, datant des années 1899-1904, lorsque Jules Romains — avant de se choisir son énigmatique pseudonyme — avait entre quatorze et dix-neuf ans.

LITTÉRATURE ENGAGÉE ?
*** D'Aragon à Zinoviev, plus de quarante écrivains ont répondu à une enquête du *Nouvel Observateur* sur la littérature engagée. Aux trois questions de Catherine David («1. Un écrivain, aujourd'hui, peut-il encore

croire aux vertus de la littérature engagée ? 2. Qu'est-ce que ce genre de littérature a, selon vous, produit de mieux ? 3. Seriez-vous prêt, éventuellement, à mettre votre plume au service d'une cause ? Laquelle ?»), la réponse de *Michel Tournier* est une des plus intéressantes. Citons-en le début : «Je crois que le grand modèle dans la question de l'engagement d'un écrivain, c'est André Gide. Ce grand bourgeois fortuné et raffiné, qui aurait pu se consacrer exclusivement à ses lectures et à ses plaisirs, n'a pas cessé de prendre des risques et de se susciter des ennemis simplement parce qu'il estimait que tel était son devoir. Au moment où l'Angleterre victorienne écrase Oscar Wilde, il lance *Corydon* contre la tyrannie hétérosexualiste. Il s'impose de faire partie d'un jury d'assises pour voir comment la justice est rendue en France. Il devient le compagnon de route des communistes, puis il rompt avec eux en publiant ce qu'il a vu en U.R.S.S.. Enfin, alors qu'il n'est plus jeune, il entreprend un très long et très pénible voyage en Afrique noire qui lui permet de s'attaquer ensuite aux méfaits du colonialisme français. Les écrivains engagés qui l'ont suivi — Sartre, Camus, Aragon, Malraux — se sont montrés en comparaison singulièrement prudents. Mais ce qu'il faut bien voir, c'est que les œuvres engagées de Gide — *Corydon*, *Retour de l'U.R.S.S.*, *Le Retour du Tchad*... — n'ont aucune ambition littéraire. Ce sont des témoignages qui ne visent

qu'à la véracité et à la sincérité. En revanche, les œuvres littéraires — *L'Immoraliste*, *Saül*, *Les Caves du Vatican* — ne comportent pas de message explicite, et on doit s'en féliciter.» (*Le Nouvel Observateur*, «Spécial Littérature», mai 1981, pp.61-3).

«JE NE TE PARLE QUE DU CIEL» *** A nos lecteurs amateurs de poésie (et de bibliophilie), nous ne pouvons pas ne pas signaler la publication du nouveau recueil de notre Trésorier, Henri Heinemann : *Je ne te parle que du ciel*. Un très beau livre, dont le tirage a été limité à 430 exemplaires tous numérotés, avec des illustrations originales de Marie-Claude Bataille. On peut le commander chez l'auteur (85, avenue de Rosny, 93250 Villemomble, CCP 6725 20 F Paris) : 80 ex. reliés en skivertex blanc (69 F), 180 ex. signés par le poète et son illustratrice (75 F), 120 ex. avec un poème autographe et une illustration rehaussée à l'aquarelle (95 F), 50 ex. de tête reliés plein cuir bleu nuit, avec une illustration polychrome et un poème autographe (240 F).

THÈSE *** M. Jacques Huré, naguère professeur à l'Université d'Ankara et aujourd'hui maître-assistant à l'Université Jean-Moulin (Lyon III), membre de l'AAAG, a brillamment soutenu devant l'Université de Nice, le 29 mai dernier, la thèse pour le doctorat d'État ès Lettres qu'il avait préparée sous la direction

de notre ami le Professeur Jean Richer : *L'Espagne musulmane et la littérature moderne*.

UN BEAU ROMAN AUSTRALIEN *** Vient de paraître chez Gallimard, dans la collection «Du Monde entier» où furent déjà publiés sept romans du prix Nobel 1973, dont les admirables *Voss* et *Le Char des élus*, une nouvelle œuvre de Patrick White, traduite par notre ami Jean Lambert : *Une ceinture de feuilles* [*A Fringe of Leaves*, 1976] (un vol. br., 20,5 x 14 cm, 429 pp.). C'est l'histoire de la femme d'un gentleman anglais qui, après un naufrage sur la côte australienne, devient l'esclave d'une tribu indigène dont elle partage la vie sauvage, vêtue d'une ceinture de lianes, avant d'être sauvée par un forçat évadé : ce n'est pas sans remords et sans regret qu'elle se retrouvera rejetée dans les conventions de la société. De toutes les figures féminines de Patrick White, Helen Roxburgh est peut-être la plus émouvante et la plus vraie, déchirée entre deux univers, la fidélité au souvenir d'un mari très civilisé et l'attachement à un être violent et fruste.

PIERRE HERBERT *** Sept ans après sa mort, alors que Gallimard vient de rééditer *Alcyon* et *La Ligne de force*, Pierre Herbert voit s'élargir le cercle de ses lecteurs — fervents et passionnés. *La Quinzaine littéraire* lui a consacré un «dossier» de sept grandes pages (n° 349, 1-15

juin 1981, pp. 10-6), préparé par Raphaël Sorin et composé de deux articles (d'Éric Neuhoff et Jean-Pierre Morel), d'un entretien inédit de Gérard Guégan avec Herbart en 1974, d'un entretien avec Maurice Nadeau sur l'éditorialiste de *Combat*, de deux lettres inédites de Pierre Herbart à Cocteau (1929) et à Gide (1934), de quelques brefs textes inédits (parmi ceux que notre ami Maurice Imbert a rassemblés et va publier en un volume des Éditions «Le Tout sur le tout», distr. «Distique», 1 rue des Fossés-St-Jacques, 75005 Paris) et d'un extrait du portrait que la Petite Dame («M. Saint-Clair») avait fait de son genre dans *Galerie privée*.

NOS AMIS PUBLIENT... ***

Alma Saraydar : *Proust disciple de Stendhal : les avant-textes d'«Un Amour de Swann» dans «Jean Santeuil»*, Paris : Minard, «Archives des Lettres Modernes», 1980 (88 pp.). —

Pierre Masson : «La Littérature engagée depuis mai 1968 : Impasses et voies nouvelles», *Littératures* (revue semestrielle publiée par l'Université de Toulouse-le Mirail sous la direction de Claude Sicard), n° 3, printemps 1981, pp. 109-35.

BIBLIOTHÈQUES *** Avec la Linderman Library de Lehigh University (n° 1057), ce sont 129 bibliothèques, publiques ou universitaires (49 en France et 80 à l'étranger) qui sont membres de l'AAAG et reçoivent ses publications. Nombre d'autres — qui déjà, le plus souvent, font l'achat des *Cahiers André Gide* au fur et à mesure de leur parution en librairie — pourraient, devraient adhérer : à nouveau, nous demandons à tous nos membres de bien vouloir se faire les propagandistes de l'AAAG auprès des conservateurs des bibliothèques qu'ils fréquentent.

NOUVEAUX MEMBRES DE L'ASSOCIATION

Liste des nouveaux membres de l'AAAG, dont l'adhésion a été enregistrée par le Secrétariat depuis le 26 mars 1981

- 1041 M. Angelo RINALDI, écrivain, critique littéraire, 75003 Paris (Fondateur).
- 1042 M. Masaki HORIHATA, chargé de cours à l'Université Meijô, Nagoya, Japon (Titulaire).
- 1043 M. Pascal MERCIER, étudiant, 92200 Neuilly-sur-Seine (Étudiant).
- 1044 M. Jean JEHASSE, professeur à l'Université de Saint-Étienne, directeur des Antiquités historiques de la Corse, 69004 Lyon (Titulaire).
- 1045 BIBLIOTHÈQUE de UNIVERSITY COLLEGE, DUBLIN, Belfield, Dublin, Irlande (Titulaire).
- 1046 Mme Irène MARTIN DU GARD, chercheur au C.N.R.S., 75007 Paris (Titulaire).
- 1047 Mme Marie-Claire HAMARD, professeur à l'Université de Besançon, 25000 Besançon (Titulaire).
- 1048 M. Henry de PAYSAC, homme d'affaires, 75016 Paris (Titulaire).
- 1049 Mlle Alison R. MEASURES, étudiante en doctorat, Mickleover, Gde-Bretagne (Étudiant).
- 1050 M. Vincent WACKENHEIM, étudiant en Lettres, 75005 Paris (Étudiant).
- 1051 M. Éric MARTY, professeur agrégé de Lettres, 75009 Paris (Fondateur).
- 1052 M. Henry GIDEL, professeur à l'Université de Haute-Alsace, 75006 Paris (Titulaire).

- 1053 M. Walter PUTNAM, professeur au Lycée international de St-Germain-en-Laye, 78100 St-Germain-en-Laye (Titulaire).
- 1054 BIBLIOTHÈQUE AUCHMUTY de l'UNIVERSITÉ DE NEWCASTLE, Newcastle, Australie (Titulaire).
- 1055 M. Éric CHEVILLARD, étudiant, 49120 Chemillé (Étudiant).
- 1056 M. Philippe KIEWIET DE JONGE, étudiant, Leyde, Pays-Bas (Étudiant).
- 1057 BIBLIOTHÈQUE LINDERMAN de LEHIGH UNIVERSITY, Bethlehem, Pa., États-Unis (Titulaire).
- 1058 M. John A. LAMBETH, étudiant en doctorat, Gainesville, Fla., États-Unis (Étudiant).

LIBRAIRIE

pour commander

Les commandes doivent être adressées au Secrétaire général, *accompagnées de leur règlement* par chèque bancaire ou postal libellé à l'ordre de l'Association des Amis d'André Gide (*exceptionnellement, des mandats* peuvent être reçus par le Secrétaire général ou le Trésorier : ils devront être envoyés au nom et à l'adresse du Secrétaire général ou du Trésorier). Des *factures* peuvent être établies sur demande.

Nous rappelons que *c'est aider l'AAAG* que d'acheter les volumes ou brochures publiés par elle ou par le Centre d'Etudes Gidiennes.

LE BULLETIN DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

Les fascicules trimestriels ont été brochés en volumes sous couverture bleue, avec titre, tomanon et année au dos (format 27 x 21 cm pour le vol. I, 20,5 x 14,5 cm pour les vol. suivants). Seuls sont encore disponibles en numéros séparés (en petit nombre : nous consulter) ceux des quatre dernières années.

Vol. I	n ^{os} 1 – 17	années 1968-72	360 pp.	45 F
Vol. II	n ^{os} 18 – 24	années 1973-74	464 pp.	40 F
Vol. III	n ^{os} 25 – 28	année 1975	290 pp.	30 F
Vol. IV	n ^{os} 29 – 32	année 1976	338 pp.	30 F
Vol. V	n ^{os} 33 – 36	année 1977	400 pp.	35 F
Vol. VI	n ^{os} 37 – 40	année 1978	474 pp.	40 F
Vol. VII	n ^{os} 41 – 44	année 1979	504 pp.	45 F
Vol. VIII	n ^{os} 45 – 48	année 1980	616 pp.	55 F
Vol. IX	n ^{os} 49 – 52	année 1981	En préparation
Collection complète des huit premiers volumes (3 446 pp.).				290 F
N ^o 48 (Tables et index des huit premiers volumes, 148 pp.).				20 F

LES CAHIERS ANDRÉ GIDE ET LEURS SUPPLÉMENTS

Les *Cahiers André Gide*, volumes brochés 20,5 x 14 cm, sont en exemplaires numérotés du tirage réservé à l'AAAG (seul tirage numéroté). *La Maturité d'André Gide*, « cahier double », volume broché 24 x 16 cm, est en exemplaires numérotés du tirage réservé à l'AAAG (seul tirage numéroté). Les ouvrages de Robert Levesque et de Wanda Vulliez, volumes brochés 20,5 x 14,5 cm, sont en exemplaires du tirage entièrement numéroté. Les prix indiqués correspondent à une réduction d'au moins 20 % sur les prix pratiqués en librairie pour les exemplaires ordinaires (non numérotés). Certains volumes ne peu-

vent toutefois plus être fournis qu'en exemplaires non numérotés, les tirages AAAG étant épuisés.

- 1969 — *CAHIERS ANDRÉ GIDE 1. Les Débuts littéraires, d'André Walter à l'Immoraliste.* Gallimard, 1969, 412 pp. 32 F
- 1970 — *CAHIERS ANDRÉ GIDE 2. Correspondance André Gide — François Mauriac (1912-1951). Édition établie, présentée et annotée par Jacqueline Morton.* Gallimard, 1971, 280 pp. Épuisé¹
Susan M. STOUT, Index de la Correspondance André Gide — Roger Martin du Gard. Avant-propos de Claude Martin, avec deux lettres inédites de Roger Martin du Gard. Gallimard, 1971, 64 pp. Épuisé²
- 1971 — *CAHIERS ANDRÉ GIDE 3. Le Centenaire. Actes des «Rencontres André Gide» du Collège de France.* Gallimard, 1972, 364 pp. . . 32 F
Jacques COTNAM, Essai de Bibliographie chronologique des Écrits d'André Gide. Bulletin du Bibliophile, 1971, 64 pp. Épuisé³
- 1972 — *CAHIERS ANDRÉ GIDE 4. Les Cahiers de la Petite Dame, I (1918-1929). Édition établie, présentée et annotée par Claude Martin. Préface d'André Malraux.* Gallimard, 1973, 496 pp. 42 F
- 1973 — *CAHIERS ANDRÉ GIDE 5. Les Cahiers de la Petite Dame, II (1929-1937).* Gallimard, 1974, 672 pp. Épuisé¹
- 1974 — *CAHIERS ANDRÉ GIDE 6. Les Cahiers de la Petite Dame, III (1937-1945).* Gallimard, 1975, 416 pp. 49 F
- 1975 — *CAHIERS ANDRÉ GIDE 7. Les Cahiers de la Petite Dame, IV (1945-1951). Avec l'Index général établi par Dale F.G. McIntyre.* Gallimard, 1977, 328 pp. Épuisé¹
- 1976-77 — *Claude MARTIN, La Maturité d'André Gide : de «Paludes» à «L'Immoraliste».* Klincksieck, 1977, 688 pp. 90 F
- 1978 — *CAHIERS ANDRÉ GIDE 8. Correspondance André Gide — Jacques-Émile Blanche (1892-1939). Édition établie, présentée et annotée par Georges-Paul Collet.* Gallimard, 1979, 392 pp. 76 F

¹ La réimpression de ces *Cahiers* épuisés est envisagée par les Éditions Gallimard. Nous en informerons naturellement nos lecteurs.

² Réimpression de cet ouvrage réalisée par le Centre d'Études Gidiennes : v. p. suiv.

³ L'auteur a publié en 1974 une version considérablement enrichie de cet ouvrage : *Bibliographie chronologique de l'œuvre d'André Gide (1889-1973)*, Boston, Mass. : G.K. Hall & Co., 604 pp.

- 1979 - *CAHIERS ANDRÉ GIDE 9. Correspondance André Gide - Dorothy Bussy, I (1918-1924). Édition établie, présentée et annotée par Jean Lambert et Richard Tedeschi.* Gallimard, 1979, 536 pp. 96 F
- 1980 - *CAHIERS ANDRÉ GIDE 10. Correspondance André Gide - Dorothy Bussy, II (1925-1936).* Gallimard, 1981, 653 pp. 112 F
- 1981 - *Robert LEVESQUE, Lettre à Gide & autres écrits. Édition établie, présentée et annotée par Claude Martin.* Centre d'Études Gidiennes, 1981. Sous presse
- Wanda VULLIEZ, La Tristesse d'un automne sans été : Correspondance de Gabrielle Vulliez avec André Gide et Paul Claudel (1923-1931).* Centre d'Études Gidiennes, 1981. Sous presse
- 1982 - *CAHIERS ANDRÉ GIDE 11. Correspondance André Gide - Dorothy Bussy, III (1936-1951).* Gallimard, 1982. En préparation

LES PUBLICATIONS DU CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES

Ces publications ne font pas partie du service fait gratuitement à tous les membres de l'AAAG, mais sont réalisées et diffusées au bénéfice exclusif de celle-ci.

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE. Histoire de la Revue, Documents rares ou inédits, Liste chronologique des sommaires, Index des auteurs et de leurs contributions, Index de la rubrique des Revues, par Claude MARTIN. Vol. brochés, 20,5 x 14,5 cm, tirage limité à 250 exemplaires numérotés.

1. *La première NRF (1908-1914).* En préparation
2. *La NRF de Jacques Rivière (1919-1925).* 160 pp., 1975. En réimpression
3. *La NRF de Gaston Gallimard (1925-1934).* 248 pp., 1976. 35 F
4. *La NRF de Jean Paulhan (1935-1940).* 166 pp., 1977. 32 F
5. *La NRF de Pierre Drieu La Rochelle (1940-1943).* 90 pp., 1975. 20 F
6. *La NRF de Jean Paulhan & Marcel Arland, I (1951-1960).* En préparation
7. *La NRF de Jean Paulhan & Marcel Arland, II (1961-1968).* En préparation
8. *La NRF de Marcel Arland (1969-1977).* En préparation

ANDRÉ GIDE : PROSERPINE. PERSÉPHONE. Édition critique établie et présentée par Patrick POLLARD. Collection «Gide/Textes», 1. Un vol. broché, 20,5 x 14,5 cm, 162 pp., tirage limité à 250 ex. numér., 1977. 32 F

ANDRÉ GIDE - JUSTIN O'BRIEN : CORRESPONDANCE (1937-1951). Édition établie, présentée et annotée par Jacqueline MORTON. Collection «Gide/Textes», 2. Un vol. broché, 20,5 x 14,5 cm, 192 pp., tirage limité à 335 ex. numér., 1979. 48 F

ANDRÉ GIDE — JULES ROMAINS : CORRESPONDANCE (SUPPLÉMENT). *Lettres inédites présentés par Claude MARTIN.* Collection «Gide/Textes», 3. Un vol. broché, 20,5 x 14,5 cm, 56 pp., tirage limité à 500 ex. numér., 1979. Épuisé

SUSAN M. STOUT : INDEX DE LA CORRESPONDANCE ANDRÉ GIDE — ROGER MARTIN DU GARD. *Avant-propos de Claude Martin, avec deux lettres inédites de Roger Martin du Gard.* Seconde édition. Un vol. broché, 20,5 x 14,5 cm, 64 pp., tirage limité à 100 ex. numér., 1979. 19 F

JACQUES RIVIÈRE — JEAN SCHLUMBERGER : CORRESPONDANCE (1909-1925). *Édition établie, présentée et annotée par Jean-Pierre CAP.* Un vol. broché, 20,5 x 14,5 cm, 344 pp., couv. illustrée, tirage limité à 400 ex. numér., 1980. 58 F

PUBLICATIONS DES «LETTRES MODERNES» DIFFUSÉES PAR L'AAAG

Le Secrétariat de l'AAAG est en mesure de fournir à ses membres, avec une réduction nette de 20 % sur les prix pratiqués en librairie, tous les volumes publiés aux Editions des Lettres Modernes dans la série *André Gide* et dans les collections *Archives André Gide* et *Bibliothèque André Gide*.

ANDRÉ GIDE. Cahiers 19 x 14 cm, couv. balacron.

1. *Études gidiennes.* 192 pp., 1970. 40 F
2. *Sur «Les Nourritures terrestres».* 200 pp., 1971. 40 F
3. *Gide et la fonction de la Littérature.* 240 pp., 1972. 48 F
4. *Méthodes de lecture.* 272 pp., 1973. 56 F
5. *Sur «Les Faux-Monnayeurs».* 200 pp., 1975. 40 F
6. *Perspectives contemporaines (Colloque de Toronto).* 288 pp., 1979. 64 F
7. *Le Romancier.* 1981. En préparation

ARCHIVES ANDRÉ GIDE. Brochures 18,5 x 13,5 cm.

1. Francis PRUNER, *«La Symphonie pastorale» de Gide : De la tragédie vécue à la tragédie écrite.* 32 pp., 1964. Épuisé
2. Elaine D. CANCALON, *Techniques et personnages dans les récits d'André Gide.* 96 pp., 1970. 24 F
3. Jacques BRIGAUD, *Gide entre Benda et Sartre : Un artiste entre la cléricature et l'engagement.* 80 pp., 1972. 20 F
4. Andrew OLIVER, *Michel, Job, Pierre, Paul : Intertextualité de la lecture dans «L'Immoraliste».* 72 pp., 1979. 24 F

BIBLIOTHÈQUE ANDRÉ GIDE. Présentations et formats divers.

1. *Enrico U. BERTALOT, André Gide et l'attente de Dieu. Relié toile violette, 22 x 14 cm, 261 pp., 1967. 64 F*
2. *André GIDE, La Symphonie pastorale. Édition critique, avec introduction, variantes, notes, documents inédits et bibliographies, par Claude MARTIN. Couv. balacron rouge, 18 x 12 cm, 440 pp., 1970. . . . 48 F*
3. *Claude MARTIN, Répertoire chronologique des Lettres publiées d'André Gide. Couv. balacron jaune, 19 x 14 cm, 240 pp., 1971. 56 F*
4. *Phippe LEJEUNE, Exercices d'ambiguïté : Lectures de «Si le grain ne meurt». Broché, 18 x 12 cm, 108 pp., 1974. 24 F*

AUTRES OUVRAGES EN DIFFUSION

Le Secrétariat de l'AAAG dispose, à l'intention de ses membres, de quelques exemplaires des trois ouvrages suivants — dont le premier est en édition privée et les deux autres proposés à des prix exceptionnellement bas.

- Jeanne de BEAUFORT, Quelques nuits, quelques aubes (1916-1941). Avec des lettres inédites d'André Gide. Madrid : hors commerce, 1973. Un vol. broché, 17,5 x 15,5 cm, 79 pp. 16 F*
- André GIDE, Les Nourritures terrestres & Les Nouvelles Nourritures. Textes annotés et commentés, accompagnés de nombreux documents et illustrations, présentés par Claude MARTIN. Paris-Montréal : Bordas, 1971. Un vol. broché, 16,5 x 11,5 cm, 256 pp. 7 F*
- Georges SIMENON — André GIDE, Briefwechsel. Aus dem Französischen von Stefanie WEISS. Zürich : Diogenes Verlag, 1977. Un vol. relié toile brune sous jaquette, 19 x 12 cm, 188 pp. 14 F*

Notre Trésorier, Henri Heinemann, a été victime le 31 mai d'un sérieux accident de santé. Il se rétablit très heureusement, mais sa convalescence sera longue — si du moins il daigne se plier aux recommandations de ses médecins, et ses collègues du Conseil d'administration de l'AAAG entendent bien faire en sorte, pour ce qui dépend d'eux, qu'Henri Heinemann soit libéré de tous les soucis de la fonction qu'il prend tellement à cœur. Mais cela n'ira probablement pas sans quelque ralentissement dans les affaires qui seront ainsi traitées à sa place en ce début d'été (courrier, commandes...) : nos correspondants le comprendront et voudront bien nous en excuser. Et nous sommes sûrs d'être leurs interprètes en présentant à notre Trésorier si dévoué les vœux les plus amicaux pour un rapide et complet rétablissement de sa santé.

ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

TARIFS 1981

	BAAG par voie ordinaire	BAAG par voie aérienne (outre-mer)
Membre fondateur.	130 F	145 F
Membre titulaire.	90 F	105 F
Membre étudiant.	55 F	70 F
Abonné au seul <i>Bulletin</i> : France.	55 F	—
Abonné au seul <i>Bulletin</i> : Étranger.	60 F	75 F
<i>Bulletin</i> : prix du numéro ordinaire.	16 F	—

Règlements

- par virement ou versement au CCP PARIS 25 172 76 A de l'ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRÉ GIDE
- par chèque bancaire libellé à l'ordre de l'ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRÉ GIDE et envoyé à l'adresse du Trésorier de l'AAAG
- exceptionnellement, par mandat envoyé au nom et à l'adresse du Trésorier de l'AAAG

Tous paiements de préférence en FRANCS FRANÇAIS

CLAUDE MARTIN
Secrétaire général
3, rue Alexis-Carrel
F 69110 STE FOY LES LYON
Tél. (7) 859 16 05

PIERRE MASSON
Secrétaire général adjoint
92, rue du Grand Douzillé
F 49000 ANGERS
Tél. (41) 66 72 51

HENRI HEINEMANN
Trésorier
85, avenue de Rosny
F 93250 VILLEMOMBLE
Tél. (1) 854 42 26

IRÈNE DE BONSTETTEN
Antenne parisienne (renseignements)
14, rue de la Cure
F 75016 PARIS
Tél. (1) 527 33 79

CENTRE D'ETUDES GIDIENNES
UER Lettres Classiques & Modernes
Université Lyon II
Campus de Bron-Parilly
F 69500 BRON

Imprimerie de l'Université Lyon II — 14, rue Cbevreul, F 69007 Lyon
Composition et mise en page : Claude Martin

Publication trimestrielle

Commission paritaire : N° 52103

Directeur responsable : Claude MARTIN

ISSN : 0044-8133

Dépôt légal : juillet 1981

ISSN 0044 - 8133
Comm. parit. 52103

CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES
UER LETTRES CLASSIQUES & MODERNES
UNIVERSITÉ LYON II
Campus de Bron-Parilly
F 69500 BRON